



**RED  
DRESS  
I N K®**



MELISSA SENATE

**Quinze  
questions  
à se poser  
avant de  
l'épouser**

MELISSA SENATE

**Quinze  
questions  
à se poser  
avant de  
l'épouser**



**RED  
DRESS  
I N K®**

*Ce livre est dédié à Karen Hirsch, et à nos vingt-cinq ans d'amitié.*

Selon un article du *New York Times* fréquemment cité, l'élue de votre cœur et vous-même devez impérativement vous poser quinze questions avant de vous marier. Concernant les enfants, par exemple (Combien en voulez-vous ? Et qui s'en occupera le plus ?), les finances (Etes-vous du genre cigale ou fourmi ?), le sexe (Fréquence des rapports ? Vous n'êtes pas un(e) homo refoulé(e), au moins ?), la belle-famille (Avez-vous fait rédiger un contrat en bonne et due forme ?). Sans oublier de vous demander s'il doit y avoir une télé dans la chambre... Mais la question la plus importante, celle qui m'a fait comprendre après coup pourquoi j'avais accepté quasiment sur-le-champ la demande en mariage de Tom, c'est la dernière. La question n° 15. Elle concerne la solidité du couple et sa capacité à relever les défis.

Ma sœur jumelle Stella, par exemple.

— Stop ! On ne passe pas !

Stella se poste devant la porte de ma chambre, les bras (maigrelets) en croix pour m'empêcher de fuir vers le salon où la réception organisée pour célébrer mes fiançailles bat son plein.

— Je m'insurge contre un mariage qui te fera mourir d'ennui avant même de fêter ton premier anniversaire de vie conjugale !

C'est qu'elle n'a pas l'air de plaisanter ! Après un commentaire de ce genre, elle devrait logiquement éclater de rire, non ? Préciser que c'était *juste une blague*...

— Ruby, tire-toi ! Tu n'as quand même pas l'intention de mourir à l'aube de tes trente ans ?

Elle ponctue sa phrase d'une légère inclinaison de la tête, un truc qu'elle affectionne depuis quelque temps et qu'elle a piqué à Angelina Jolie après avoir longuement étudié ses moindres gestes.

Stella et moi ne sommes pas de vraies jumelles. Ça, c'est évident. Nous n'avons aucun point commun hormis le fait d'avoir passé la première partie de notre enfance ensemble, de toujours sourire à pleines dents et d'aimer les hommes. Enfin, jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à l'arrivée de Tom.

Stella le dénigre en bloc : son allure (elle prétend qu'« il n'est ni mieux ni moins bien bâti qu'un autre »), sa façon de s'habiller (qui, selon elle, est l'incarnation même de la ringardise) et même sa conversation (« mondaine, pire que dans les cafés littéraires branchés »).

Ce à quoi je réponds qu'elle et moi ne sommes pas une seule et même personne et que nous ne l'avons d'ailleurs jamais été. Pourtant, il nous est arrivé d'être attirées par le même type d'homme — à commencer par Danny Peel, un gamin d'un mètre de haut que nous avons connu à l'école maternelle.

Tom est l'homme qu'il me faut. Bon, d'accord, je suis un peu déconcertée par certaines des

questions du *New York Times*, mais la réponse logique à nombre de ces questions n'est-elle pas de trouver un compromis ? Un exemple : Tom veut quatre enfants, comme ses parents et ses deux sœurs (son frère, lui, est toujours célibataire). Eh bien, qu'à cela ne tienne, nous tomberons d'accord sur deux ! Même s'il insiste pour en avoir quatre. Car en ma qualité de jumelle, je tiens vraiment à n'avoir qu'un seul enfant pour lui prodiguer toute ma tendresse. Quand j'ai dit ça à Tom, il m'a regardée comme si j'étais « quadricéphale », avant d'ajouter que nous avons tout le temps devant nous pour en décider.

Je me souviens des commentaires de Stella à la dernière fête de Thanksgiving, lorsque j'ai eu le malheur de penser tout haut : « Tu parles ! Il te convaincra d'en pondre quatre. Après la naissance du premier, il te culpabilisera de ne pas donner un petit frère ou une petite sœur à Raseur Junior, et tu te retrouveras en cloque pour la deuxième fois, enceinte de jumeaux parce que c'est courant dans la famille. Ensuite, il te culpabilisera sous prétexte que Raseur Junior n'a pas de jumeau (le pauvre !), et il t'engrossera une nouvelle fois. Et tu te retrouveras comme par enchantement avec quatre gosses, exactement comme il le voulait au départ. Et naturellement, tu partageras avec lui l'éducation de tes enfants. »

Ce jour-là, la diatribe hargneuse de Stella a duré trente bonnes secondes.

Il y a au moins un point commun entre Tom et moi : nous sommes tous les deux du genre fourmi, ce qui règle les problèmes de budget – même si, au supermarché, Tom a une fâcheuse tendance à bourrer son Caddie de PQ bas de gamme plutôt que d'opter pour la marque Quilted Northern (qui selon moi mérite bien qu'on la paie un peu plus cher).

Je me souviens que Stella a ajouté : « Non seulement il est radin, mais il le fait exprès pour que tu ne lui demandes plus de faire les courses. Tu prétends que ce mec sort de l'ordinaire, mais crois-moi, Ruby, il est comme les autres ! »

En plus, Tom est un adepte de la télévision dans la chambre, avec le choix entre CNN et un match des Red Sox. On ne peut pas dire que j'en raffole, mais on ne va quand même pas se bouffer le nez pour ça !

Et puis, il y a le sexe. Notre vie sexuelle me fait penser à cette scène savoureuse du film *Annie Hall* où l'on voit, de chaque côté de l'écran, Annie et Alvy se confier à leur thérapeute. Quand on lui demande la fréquence de leurs rapports sexuels, Annie affirme « Ça n'arrête pas. Je dirais trois fois par semaine... », tandis qu'Alvy lâche : « Presque jamais. Disons trois fois par semaine... »

Je n'ai pas abordé ce point avec Stella, car il lui arrive souvent d'affirmer que « côté sexe, ça ne doit pas être le pied ».

Moi, je ne trouve pas. Enfin, pas vraiment.

Comprenez-moi bien, je ne suis pas en train de dire que je ne suis pas attirée par Tom. Je le suis... jusqu'à un certain point. Il est grand et mince, avec un corps raisonnablement musclé et des abdos... enfin... un ventre plat. Et en plus, il sent bon comme le savon Ivory. Il a un certain charme, qui ne saute pas forcément aux yeux. J'ajouterai qu'il est d'excellente compagnie, gentil, intelligent, souvent drôle, responsable et solide comme un roc. Mais...

— Attends, laisse-moi deviner...

Stella baisse les bras pour tortiller une mèche de ses longs cheveux noirs autour de son doigt.

— ... M. Pas-comme-tout-le-monde t'a demandée en mariage au lycée. Devant les 11-12 ans !

J'ignore pourquoi j'éclate de rire. Ça n'a rien de drôle : ni le fait que Stella émette ce genre d'hypothèse, ni qu'elle ait vu juste.

— ... et tu as dit *oui*. Tu as accepté de devenir *Ruby Truby*. Ruby Truby... franchement !

Elle fait demi-tour et va se perdre dans la foule des invités du salon. Je la vois prendre place sur une chaise près de notre arrière-grand-mère, Zelda, la seule parente qui nous reste à part mon père et sa famille élargie. Mais lui ne compte pas.

J'ai déjà beaucoup de mal à y inclure Stella.

Je parcours la pièce du regard pour trouver Tom. Il est sur la terrasse, arborant le cadeau de fiançailles que vient de lui remettre l'une de ses petites nièces, un tablier blanc avec l'inscription *Je suis un oncle génial !* brodée dessus, et des empreintes de main faites à la peinture, à la maternelle. Tom est en train de passer une couche de sauce barbecue sur le poulet tout en bavardant avec quelques membres de sa famille aussi grands et maigres que lui.

Il y a un peu plus d'une semaine, le dernier jour de lycée, Tom Truby – vêtu d'un solide pantalon Dockers et de son éternel pull sans manches qui rendent Stella complètement dingue, a frappé à la porte de ma classe pendant l'étude : « Vous avez un moment, mademoiselle Miller ? » Naturellement, les sifflets ont fusé... Mes élèves du cours d'anglais de cinquième ont lancé : « Vas-y Truby ! » Il faut dire qu'à la Blueberry Hills Academy, les histoires d'amour entre profs sont rares.

J'ai décidé de ne pas préciser à Stella que Tom m'a fait sa demande au lycée, à la fin du quatrième trimestre. Dans l'escalier, certes, mais un genou à terre, comme il se doit.

L'escalier, c'était plutôt romantique. Tom et moi nous sommes rencontrés sur ces mêmes marches deux ans et demi auparavant, le jour de mon arrivée à la Blueberry Hills Academy (que les étudiants et les profs surnomment affectueusement la « BLA » sans le H de l'acronyme...). Je montais les marches tandis que lui les descendait, et soudain, il est revenu sur ses pas en petites foulées et m'a regardée fixement pendant une demi-seconde avant de me tendre la main pour faire les présentations :

— Tom Truby, professeur d'histoire de l'Angleterre et de l'Europe en classes préparatoires.

Ma première réaction a été de le prendre pour un plouc. Puis je l'ai trouvé sexy sous son pull sans manches bleu marine. Et j'ai adoré cette façon de me regarder avec ces yeux bleus brillants d'intelligence. Un regard passionné qui m'a prise de court.

A cet instant, la titulaire de la chaire d'anglais, Meg Fitzmaurice, est descendue à son tour. Elle m'a passé le bras autour de l'épaule :

— Bienvenue dans notre maison de fous, Ruby. Je vois que vous avez déjà fait connaissance avec Tom Truby.

Lequel était déjà reparti entre-temps.

— Si vous avez besoin de quelque chose, c'est votre homme. C'est un type sur qui on peut compter.

Puis elle s'est penchée vers moi et m'a chuchoté à l'oreille :

— En revanche, évitez Nick McDermott. Vous comprendrez pourquoi quand vous le verrez, mais je vais vous donner un indice : toute la population féminine du lycée l'appelle « professeur Mamour ». Mamour... vous savez, comme le Dr Shepherd dans *Grey's Anatomy* !

Deux ans et demi plus tard, la vue du professeur Mamour me rend encore toute chose le jour même où je fête mes fiançailles, et je dois bien admettre que mon avenir avec Tom et notre mariage constituent pour moi un véritable défi. Je suis toute disposée à reconnaître que Stella (qui ignore tout de mes sentiments pour Nick) a raison, que j'ai peut-être besoin en effet qu'on m'ouvre les yeux. Car c'est une chose d'épouser l'homme qu'on aime – un homme qui fera un mari sérieux et digne de

confiance doublé d'un père merveilleux, tendre et indulgent – mais c'en est une autre d'épouser cet homme sachant qu'on est amoureuse d'un autre qui, lui, ne sera jamais à la hauteur de vos besoins, de vos attentes.

J'ai dit oui à mes besoins, et j'avais de bonnes raisons pour ça. Quand on a un tant soit peu de cervelle, on a tendance à trop réfléchir (c'est d'ailleurs ce qu'on me reproche depuis la maternelle !). Mais quand on crève d'envie de quelque chose, quand on fantasme sur quelqu'un qui éradique toute pensée rationnelle plusieurs fois par jour, réfléchir devient inutile. Et ce quelqu'un est en ce moment même chez moi, car je l'ai invité à mes fiançailles.

Naturellement, Nick a passé un bon quart d'heure à charmer mon arrière-grand-mère qui s'est déjà exclamée à trois reprises :

— Grand dieux, que ce garçon est beau !

Il faut dire que séduire les femmes de tous âges, c'est la spécialité de Nick. Y compris les jeunes filles de douze à dix-huit ans, ses étudiantes, qu'il entraîne dans des discussions et dissertations passionnées sur *Le Marchand de Venise* ou *Ne Tirez pas sur l'oiseau moqueur*. Ce qui me sidère chez Nick, c'est à 99 % (d'accord, disons à 75 %) cela : la capacité de ce prof non conformiste à tenir une classe d'ados bourrés d'hormones, à les scotcher sur leur chaise en faisant le lien entre des histoires vieilles de plusieurs siècles et leur propre vécu. Il fait en sorte que des gamins de treize ans en pleine mue s'identifient à Henry V au point de se lancer dans de longs monologues à la cafétéria, brandissant leurs fourchettes piquées de frites comme des épées, et tombant sur le champ de bataille, le T-shirt éclaboussé de ketchup.

Oui, Nick est vraiment magnifique. Avec un petit côté star de cinéma. Trente-quatre ans, un mètre quatre-vingt-deux, un corps longiligne et musclé. Deux fossettes. Des yeux pétillants brun foncé et une épaisse chevelure de la même couleur, très sexy. Une peau si claire qu'il lui arrive parfois de bronzer avant même le dernier jour de classe. Un nez romain parfait, cassé une fois – le jour où il s'est battu avec le mari de l'une de ses conquêtes. Et pour couronner le tout, il possède un petit fonds en fidéicommiss qui lui permet d'habiter un appartement splendide et chargé d'histoire du quartier ouest de Portland, de conduire une Porsche métallisée et d'exercer son métier comme il l'entend.

En me dirigeant vers la terrasse, j'ignore Stella qui est en train de tresser les cheveux de l'une des petites nièces de Tom. Le coin est bourré de membres de la tribu Truby, de collègues de la BLA et d'amis. Tout en disposant sur le grill des chiches-kebabs aux légumes, Tom est en grande conversation avec les mâles de sa famille au sujet des Red Sox – la question étant de savoir s'ils arriveront jusqu'aux matchs de barrage. Nick est seul, près de la balustrade, absorbé dans la contemplation du centre-ville de Blueberry Hills, de la grand-place et du campus de la BLA, juste de l'autre côté de la route.

Blueberry Hills est l'archétype même de la ville côtière du Maine : cinq églises pittoresques à clins blancs et aux splendides clochers qui bordent la rue principale longue de près de deux kilomètres, des maisons victoriennes jaunes (la mienne en est un échantillon miniature), de vieilles fermes blanches, des balançoires installées dans les jardins pleins d'enfants, des joggers, des poussettes, des chiens, des arbres majestueux. En juin, le Maine est à l'apogée de sa splendeur. La température atteint les 20° et le soleil est radieux.

— Ta mère serait si fière de toi...

C'est Mamie Zelda. Elle est venue avec son petit ami Harold, son voisin de chambre à la maison de retraite de Blueberry Hills. C'est elle qui a insisté pour vivre là-bas, pour garder son

« indépendance ». Ils se dirigent vers moi en traînant des pieds, les mains chargées d'assiettes pleines de miettes de gâteaux.

— Tom est vraiment un gentil garçon. Ta mère serait si heureuse que tu ne fasses pas ta vie avec quelqu'un comme ton père !

Elle fait un geste de dégoût avant de cracher par terre.

— Je ne devrais même pas parler de ce taré.

Je jette un coup d'œil vers Nick. Je dois avouer que lui et mon père – Eric Miller – se ressemblent un peu. Il ne s'agit pas seulement de leur côté « coureur de jupons » et de leur pouvoir de séduction. Ils sont grands tous les deux, avec les cheveux brun foncé et bien trop beaux. Ils ont tous deux des fossettes, une seule chez mon père. Mais la différence, c'est que Nick est venu partager cette fête de fiançailles avec moi, alors que mon père – que je n'ai pas vu depuis mes six ans – brille par son absence.

Je dis à Zelda :

— Tom est un type bien. Le meilleur.

C'est la vérité. Je suis officiellement fiancée, à présent. « Ruby », ça rime superbien avec « Truby », non ? A partir d'aujourd'hui, plus question de lorgner sur Nick McDermott. J'arrête de fantasmer. De me poser des questions. Aujourd'hui, tout ça est bel et bien ter-mi-né !

J'ai pourtant eu quelques occasions au cours de ces deux ans et demi. Nick et moi sommes devenus amis dès ma première semaine à la BLA. De bons amis. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble. Et dès le premier jour, j'ai eu droit à quelques commentaires enjôleurs. Mais je connaissais Nick McDermott, je savais quel genre de type c'était. L'homme d'une seule nuit ou, avec un peu de chance, de deux semaines géniales. Mais pour envisager l'avenir à deux, pour une vie de couple, c'est Tom Truby qu'il me fallait.

Tandis que Zelda et Harold reviennent, Nick me fait signe de le rejoindre. Entre le corrigé des copies d'examen, les déjeuners et dîners sans fin avec mes collègues enseignants et divers membres de la famille Truby pour les félicitations d'usage, je n'ai pas passé beaucoup de temps seule avec Nick, la semaine dernière ! Ce sera donc le test décisif. Vais-je une fois encore me sentir défaillir lorsque ses beaux yeux sombres se poseront sur moi ? Ou finirai-je enfin, le jour de mes fiançailles, par devenir insensible au charme du professeur Mamour ?

— Alors ça y est, tu te maries... Tu ne fais plus partie des cœurs à prendre. J'ai laissé passer ma chance.

Je me sens défaillir une nouvelle fois.

Il me taquine, bien sûr. Pourtant, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est : « Ah oui ? Si tu me barrais la route, les bras en croix, en me disant : *Ruby Miller, je t'arrête ! Tu ne peux pas épouser Tom, car tu te consumeras de regrets avant même ton premier anniversaire de mariage*, serais-je d'accord ? D'accord sur quoi, d'ailleurs ? D'accord pour être l'amour d'une nuit ? Juste pour savoir ? »

Il fait un signe de tête vers le jardin, en contrebas.

— Une petite balade, ça te dit ?

Nous descendons les marches qui nous séparent de la pelouse et nous empruntons le chemin de pierre qui débouche sur le côté de la maison, où Tom a installé une balancelle de bois peinte en blanc lorsque nous avons emménagé ici, l'été dernier. Il l'a fabriquée pour nous, et c'est le seul endroit du jardin qui protège totalement notre intimité. Lorsqu'il fait beau, Tom et moi nous asseyons



souvent sur cette balancelle pour lire ou corriger des copies. Ou simplement pour bavarder.

Nick cueille une jacinthe sauvage dans mon modeste jardin, puis il rejette mes cheveux derrière l'oreille et y glisse la tige de la fleur. Et il s'assied sur la balancelle.

— Tom a de la chance.

Depuis que je connais Nick McDermott, il lui est arrivé de m'effleurer la main l'air de rien, de glisser son bras autour de ma taille en toute innocence, voire de m'embrasser sur la joue ou de me faire une bise sur les lèvres. Pourtant, le moindre contact, le geste le plus désinvolte me déboussole. Ce n'est pas bien, c'est même une erreur. Mais comme notre principal aime à le répéter à la moindre occasion : « C'est comme ça. » Le *ce* ou le *ça* pouvant se référer à n'importe qui ou à n'importe quelle situation. Nick est un peu comme une star de cinéma ou une star du rock : là-haut sur le grand écran ou sur la scène, il est inaccessible. Il n'est pas réel.

Je m'assieds près de lui.

— Moi aussi, j'ai de la chance. C'est un mec super.

Nick me regarde un instant, puis pousse un petit soupir.

— Ruby, ce que je t'ai dit tout à l'heure, je le pense vraiment. J'ai laissé passer ma chance. Tu sais que j'ai toujours pensé à nous deux.

J'ouvre de grands yeux. Il me fixe à son tour.

Mais c'est qu'il est sérieux ! Archi-sérieux. Il ne sourit pas, n'éclate pas de rire. Pas de : « Toi et moi ? Attends, je blague ! Ça ne durerait pas plus de cinq minutes. » Non, il se contente d'ajouter :

— Je ne suis pas en train de parler de sexe. Enfin si... bien sûr, mais pas seulement. Je parle de la vraie vie. Depuis que tu t'es fiancée, je ne peux m'empêcher de penser à toi. A nous, Ruby. A ce qui pourrait arriver, tu comprends ?

Attendez ! Laissez-moi le temps de me reprendre... !

Tout ça, je le sais. Mais... – et c'est ce *mais* qui me retient de me précipiter dans ses bras et d'arracher ses vêtements – Nick a fait l'amour avec pratiquement toutes les profs de la BLA, sans compter les suppléantes et la dame de la cantine à la cinquantaine particulièrement sexy (elle a une ressemblance frappante avec Kim Basinger). Même si Nick dit vrai, impossible pour moi de le croire. Je ne l'ai jamais pris au sérieux, et ce depuis son premier flirt le jour même de mon arrivée à la BLA. Et ce n'est pas maintenant que je vais commencer, le jour de mes fiançailles. J'ai dit oui à Tom Truby, un type sincère. Et puis, ne sommes-nous pas tous deux des fourmis ?

Et le lien qui nous unit est si fort que nous pouvons relever tous les défis, petits ou grands. J'en suis convaincue.

Nick me fixe longuement, je sens sur moi son regard fiévreux. Il attend, mais quoi ? Est-ce un jeu ? Tu es fiancée, alors j'ai envie de toi ? Mais Nick ne m'a jamais raconté d'histoires, jamais. Je suis sa meilleure amie. Lui ne peut pas être mon meilleur ami car jamais je ne pourrais lui confier mon plus grand secret. A fortiori aujourd'hui.

Je lâche :

— Il vaut mieux que je rejoigne mes invités.

Sur ce, je fais le tour de la maison au pas de course et je grimpe les marches. Je me heurte à Tom sur la terrasse.

Il caresse doucement la jacinthe piquée dans mes cheveux.

— Je te cherchais. Figure-toi que Stella est en train d'inspecter ma penderie en poussant des : « Oh mon Dieu ! » et des cris de désespoir.

Je sens mon cœur cogner dans ma poitrine.

— Je m'en occupe. Désolée.

Il sourit et m'embrasse la main.

— Je suis content qu'elle soit venue. Dis-moi, tu vas bien ?

Et moi qui croyais que c'était Stella, le problème !

Je fends en souriant la foule des invités qui se pressent sur la terrasse, mourant d'envie de me retrouver seule pour réfléchir, de fuir la réalité en me réfugiant dans la psalmodie : « Tom, c'est bien. Nick, c'est mal. Tom, c'est bien. Nick, c'est mal. » Mais quelqu'un m'attrape par la main. C'est Caroline, la sœur de Tom, qui a débarqué chez nous avec une pile de magazines consacrés au mariage dès le lendemain de l'annonce de nos fiançailles. Elle nous a parlé du satin rose, censé mettre en valeur le teint de n'importe quelle femme. Encore fallait-il choisir la bonne nuance de rose... mais elle s'y connaissait en la matière ! Elle a voulu savoir combien de demoiselles d'honneur j'envisageais d'avoir. J'ai vaguement soupçonné qu'il y avait du non-dit là-dessous. Elle espérait sans doute que je lui demande de faire partie de la noce. Un instant plus tard, Bree – sa fille de six ans – a piqué une crise de nerfs sous prétexte que ses cheveux n'étaient pas assez longs pour avoir des nattes comme sa sœur !

Les demoiselles d'honneur en rose, c'est bien. Tom, c'est bien. Nick, c'est mal.

Je la gratifie d'un sourire un peu triste et je m'esquive en direction de la chambre à coucher. Là, je trouve Stella en train de se contempler dans le miroir en pied de la porte de la penderie. Elle se tortille dans tous les sens pour mieux se voir. En général, quand elle se regarde dans une glace, Stella s'envoie des baisers en faisant une moue à la Anna Nicole Smith. Mais aujourd'hui, elle se contente de se regarder sans un geste, comme si elle n'aimait pas ce qu'elle voyait.

J'aimerais tant pouvoir lui raconter l'épisode de la balancelle, mais elle me houspillerait avant que j'aie le temps de réfléchir à la façon de m'y prendre ! Elle serait même capable de retourner dans le salon et de dire qu'elle a une annonce à faire : « Je mets un terme aux fiançailles de ma sœur avec Tom. Elle est amoureuse d'un autre homme, qui est d'ailleurs parmi nous aujourd'hui et qui vient de lui confier qu'il rêvait d'une vie à deux avec elle ! Alors, bonnes gens, reprenez vos grille-pain et vos vases en cristal, et rentrez chez vous ! »

J'essaie de réfléchir, en prenant bien mon temps, mais l'agitation de Stella m'empêche de me concentrer. Elle est à présent affalée sur mon lit, où elle feuillette un numéro du magazine *People* qu'elle a piqué dans la réserve de ma table de nuit. Pendant tout l'après-midi, elle n'a pas cessé d'entrer et de sortir de ma chambre, en évitant de se mêler aux invités, s'excusant poliment chaque fois que quelqu'un tentait de lui faire la conversation. Il faut dire qu'on lui servait toujours le même refrain : « Voilà donc la jumelle de Ruby ! Vous ne lui ressemblez vraiment pas ! Vous êtes des fausses jumelles, non ? »

Stella envoie valser le magazine, puis s'approche de ma coiffeuse et commence à passer ma

fausse brosse dans ses cheveux – un objet ancien censé être un simple objet de décoration. J’ai toujours envié les cheveux de Stella. De longs cheveux noirs et brillants, raides mais souples. Moi, j’ai hérité des cheveux blonds et fins de ma mère qui manquent d’épaisseur lorsque je les laisse trop pousser. Du coup, je les porte mi-longs, juste au-dessus de l’épaule. Stella ouvre ma boîte à bijoux et se met à fouiner dedans. Elle attache autour de son cou le pendentif avec un médaillon en forme de cœur qui appartenait à notre mère, et la fine chaîne d’or brille joliment sur sa peau bronzée. Puis elle retourne sur mon lit auprès du magazine *People*.

— Stella, tu ne peux pas garder ça...

Il y a deux ans, le week-end des funérailles de ma mère, nous avons fait l’inventaire de sa boîte à bijoux. Curieusement, notre choix ne s’est pas du tout porté sur les mêmes pièces.

— ... tu sais ce que représente ce collier pour moi.

C’était un cadeau de mon père à ma mère à l’occasion d’un de leurs tout premiers anniversaires de mariage. Je ne le porterai jamais car il ne veut plus rien dire, mais j’y tiens énormément pour sa symbolique. Oui, je suis certaine que lorsque mon père l’a offert à ma mère, ce bijou avait une signification. C’est cette valeur sentimentale à laquelle je tiens.

Stella ne répond pas. Je m’aperçois qu’elle a les yeux rivés sur ma bague de fiançailles.

Tout en jetant un coup d’œil sur le diamant rond d’un carat qui a appartenu à ma mère, je lui demande :

— Ça t’ennuie ?

Elle secoue la tête et remonte ses cheveux en chignon, puis les laisse retomber en cascade sur ses épaules.

— La première qui se fiancera aura la bague, c’est bien ce qui était convenu avec maman, non ? Mais elle aurait dû y mettre certaines conditions, Ruby. Quelque chose comme : la première qui se fiancera *et qui épousera l’homme qu’elle aime*...

Hé là, doucement. Que Stella peut-elle savoir de mes sentiments ? Je ne l’ai pas revue depuis six mois, très exactement depuis début décembre. La fois d’avant, c’était pour Thanksgiving, et encore avant, pour fêter nos anniversaires, au mois de juillet. Stella est toujours en vadrouille à droite et à gauche, et elle n’est pas non plus du genre à envoyer des e-mails.

— Stella, j’aime Tom. Vraiment.

Je contemple la bague. C’est la stricte vérité, j’aime Tom. Simplement, je suis vaguement amoureuse d’un autre qui n’a rien trouvé de mieux à dire, à la dernière minute, que ces mots : « Tu sais que j’ai toujours pensé à nous deux... »

— Ruby, tu m’as dit toi-même le contraire, et c’est la vérité : tu ne l’aimes pas.

— J’ai dit ça il y a deux ans. Et c’était la pire journée de ma vie.

Stella hausse les épaules et continue de feuilleter le magazine.

Quand j’ai dit ça, c’était chez ma mère, sur la terrasse, la nuit de ses funérailles. En ce début de décembre, il faisait froid, -7°, un record de froid pour le Maine en ce début d’hiver. Assises sur les lattes de bois, Stella et moi regardions l’endroit que notre mère adorait par-dessus tout – son jardin. Il était comme embrasé de couleurs. Nous étions emmitouflées dans d’épaisses doudounes et nous sirotions un petit remontant, en l’occurrence du whisky. Nous avions aussi un pot de jacinthes, les fleurs chéries de maman.

Notre mère, qui était notre seule famille au monde hormis notre jumelle et Mamie Zelda, s’est tuée dans un accident de voiture. Elle roulait sur une route de campagne, quand un cerf a brusquement

traversé la chaussée. La voiture de devant, un énorme SUV, a freiné à mort. La modeste voiture de ma mère n'avait aucune chance derrière ce monstre. L'autre chauffeur n'a d'ailleurs guère eu plus de chance. Sans parler du cerf.

A l'époque, mes élèves étaient presque encore des inconnus pour moi. Mais les cartes qu'ils m'ont écrites m'ont émue aux larmes. Accompagnés de leurs parents, ils venaient frapper à ma porte pour m'offrir des quiches et des tartes, et je les remerciais du bout des lèvres avant d'éclater en sanglots. Ils restaient là, sur le seuil, ne sachant que dire ni que faire. Tom, avec qui je sortais depuis quelques mois à peine, faisait alors un pas en avant pour remercier mes visiteurs comme il se doit, à leur grand soulagement. Puis il me conduisait dans ma chambre et me prenait longuement dans ses bras.

Le jour des funérailles, Tom a passé des heures à mes côtés, glissant quelques mots polis aux inconnus, pour la plupart des amis de ma mère et ses collègues de la bibliothèque. Puis il a rangé le salon et la cuisine, enveloppé les ragoûts et les gâteaux de film alimentaire et refait le plein de Kleenex pendant que Stella et moi sommes allées nous asseoir sur la terrasse. Cette année-là, je n'avais vu ma sœur que trois fois. Et je ne fréquentais Tom que depuis trois mois.

Voilà ce que j'ai murmuré à Stella en cet instant, d'une voix brisée, entre le whisky et les jacinthes : « Malgré tout ce qu'il fait, je n'arrive toujours pas à éprouver de l'amour pour Tom. Si seulement je pouvais l'aimer... »

Oui, à l'époque, j'avais désespérément besoin de l'aimer. J'ai jeté toutes mes forces dans cette bataille après notre troisième rendez-vous, quand j'ai pris conscience que des liens forts se tissaient entre nous. Discuter avec lui, être simplement près de lui, c'était si facile... Si simple, si naturel. Et sa façon de me regarder compensait le manque de passion que j'éprouvais pour lui. A la lumière romantique des bougies ou avec un rhume carabiné, le nez rouge et les yeux pleins d'eau, je lui plaisais telle que j'étais. Il m'adressait toujours ce regard franc et plein de désir. Et ça, c'était une grande première pour moi. Ça me surprenait toujours, je me sentais tellement... sexy. Oui, c'était si facile d'aimer Tom.

Mais depuis cette fameuse nuit sur la terrasse, Stella me rejette systématiquement à la figure l'aveu que je lui ai fait. Elle ne rate jamais une occasion d'en reparler : nos anniversaires, Thanksgiving, et l'anniversaire de la mort de maman. Il faut dire que malgré notre perpétuelle guerre froide, quel que soit l'endroit où elle se trouve (elle a même vécu un an en Irlande), elle ne rate aucune de ces trois occasions de revenir dans le Maine.

Thanksgiving était la fête préférée de maman, et maintenant c'était à nous – Stella, Mamie Zelda et moi – de reprendre le flambeau. C'était écrit, il n'y avait pas à revenir là-dessus. Il a été décidé que Thanksgiving serait fêté chez moi. Pour ce qui est de nos anniversaires, ma mère avait toujours insisté pour que nous les fêtions ensemble, et nous avons continué, même une fois lorsque nous sommes devenues des ados en perpétuel conflit, plus encore que maintenant.

Une fois adultes, nous avons perpétué à contrecœur la tradition. Juste pour notre mère et Mamie Zelda. Quand nous étions gamines et que nous vivions à New York, nous fêtions toujours nos anniversaires chez le célèbre Serendipity 3. Nous buvions leur fameux *frozen hot chocolate*. Une exploitation agricole du Maine vendait des glaces sur un vieux wagon. C'était la plus extraordinaire crème glacée que j'aie jamais goûtée... Nous prenions place au belvédère, pour nos sept ans comme pour nos dix-sept ans, et pendant quelques courtes – trop courtes – années, notre mère et Mamie Zelda se sont jointes à nous. Puis Stella et moi allions voir les cabanes à lapins, les cochons et les

boucs. Ceux-là, c'étaient mes préférés. Pendant ces moments magiques, nous observions une trêve, ma sœur et moi. Non sans mal, mais nous y parvenions. Quand je disais : « Et si on ramenait ces adorables petites chèvres chez nous ? », Stella se contentait de hocher la tête, s'abstenant de me dire que ces bêtes avaient beau sentir mauvais, ça ne pouvait pas être pire que l'odeur de transpiration laissée dans notre chambre par Liza, ma meilleure amie, une fan de jogging.

Ces anniversaires mettaient toujours nos problèmes entre parenthèses... jusqu'au matin suivant, ou jusqu'au coup de fil suivant... Avec Stella, il a toujours été facile de ne pas communiquer.

Le problème entre ma sœur et moi, c'est que nous nous empressons ensuite de nous lancer nos quatre vérités à la figure sans prendre la peine de ménager nos sentiments. Impossible donc de cacher la vérité. Je ne dirai pas à Stella que mon cœur et ma tête ont hésité juste l'espace d'une minute avant de dire oui à Tom. Je ne lui confierai pas non plus que ma première réaction n'a pas été de dire oui ou non, mais de penser à Nick... Mais c'est le bon qui a gagné, sans doute celui qu'il me fallait. Toujours est-il qu'à cause d'un commentaire que j'ai eu le malheur de faire sous l'influence du whisky il y a deux ans, alors que j'étais en pleine crise de désespoir, Stella sait la vérité. Elle ne sait pas ce que j'éprouve pour Nick, encore que je n'arrive pas à comprendre comment je réussis aussi bien à cacher mes sentiments, mais elle sait que je n'aime pas Tom comme on est censé aimer son futur mari.

— Deux ans, c'est long, Stella. Six mois aussi, d'ailleurs. Tu n'as aucune idée de ce que je peux ressentir, dans quelque domaine que ce soit. Nous nous voyons rarement, mais quand c'est le cas, tu me fais des commentaires désobligeants, et puis tu repars.

Elle continue de feuilleter le magazine.

— Bon, O.K. Je peux rester ici quelques jours ?

Et comment ! Car lorsque Stella revient, c'est toujours la même chose, je ressens une intense sensation de soulagement et de devoir accompli malgré nos différences et nos différends.

— Tu peux rester dans la chambre d'amis aussi longtemps que tu voudras. Je te demande juste de garder pour toi tes commentaires sur Tom. Il m'a demandée en mariage, j'ai dit oui, nous nous aimons et nous allons nous marier. Et si tu refuses d'être ma première demoiselle d'honneur, eh bien soit, ça me va.

Je ne penserai pas à ce que Nick m'a dit. Je refuse d'y accorder le moindre crédit. Je ne suis jamais que l'une des rares femmes du Maine avec qui il n'a pas couché. Tout ce qu'il veut, c'est me conquérir.

Stella n'a pas l'air d'accord. Je crois bon d'ajouter :

— En fait, non, ça ne me plaît pas. Tu seras ma première demoiselle d'honneur, que tu le veuilles ou non. Que Tom te plaise ou non. Et tu marcheras derrière moi vers l'autel le sourire aux lèvres. C'est bien compris ?

Elle finit par sourire.

— D'accord, j'ai compris. Mais tu as toujours dit que tu voulais t'enfuir à Las Vegas pour te marier. Sans avoir sur le dos toute la clique des Truby qui rêvent d'un grand mariage avec des demoiselles d'honneur en robe rose !

C'est vrai que, curieusement, le nom de Las Vegas a toujours eu pour moi une connotation romantique. Le mystère qui entoure cette ville, son côté glamour des années soixante, le scintillement des néons et les étranges cactus du désert, sans oublier les chapelles où l'on célèbre les mariages dans votre voiture ! Mais c'est surtout parce que nos parents se sont enfuis là-bas pour se marier et

qu'ils s'y sont aimés. Mon père est allé jusqu'à rédiger lui-même ses vœux de mariage, ce qui ne lui ressemblait guère. D'accord, il les a gribouillés au crayon au dos du menu enfants de chez Denny's, mais quand même ! Le menu est toujours chez moi, dans la boîte à trésors de ma mère.

Stella ferme la porte.

— Si tu tiens vraiment à épouser Tom, malgré ce que tu m'as dit il y a deux ans, on pourrait partir en voiture pour Las Vegas et organiser ton mariage là-bas. Un beau mariage dans une des jolies petites chapelles de la ville. Avec en prime une réservation pour un dîner dans l'un des meilleurs restaurants, bien sûr. Je pourrais même organiser une petite fête la veille pour enterrer ta vie de jeune fille. Ensuite, Tom nous rejoindrait en avion, et je serais ton témoin. Ça serait d'enfer, non ?

Je fonds en larmes. Stella est peut-être d'un contact difficile, mais à l'instar de Tom, c'est quelqu'un de facile à aimer.

Elle me tend un mouchoir en papier.

— Dois-je prendre ceci pour un oui ?

Ce n'est pas un oui. Je suis déjà incapable de rester trente minutes dans une voiture avec Stella, et Las Vegas est à quarante-deux heures de voiture ! Je le sais car ma sœur passe l'heure suivante à consulter les cartes routières de Google et à imprimer les itinéraires (depuis quelques années, Stella a une peur panique de l'avion). Elle vient me voir quasiment toutes les minutes, pendant que je papote avec un collègue ou un des nombreux parents de Tom, et me chuchote à l'oreille des trucs du style : « La fameuse piste des hors-la-loi où Jesse James et sa bande se cachaient à l'air d'être sur notre route, enfin... il faut juste faire un petit détour. Je me demande si le Grand Canyon ne serait pas non plus sur notre chemin... » Puis elle disparaît, les yeux brillants, pour regagner ma chambre et pianoter sur mon portable.

Je m'y dirige à mon tour pour échapper à tous ces bavardages sans fin sur le sujet à l'ordre du jour : le mariage. On m'a même demandé combien de gosses nous voulions. Quand j'ai répondu que je ne voulais qu'un enfant, j'ai eu droit à tellement de regards horrifiés que j'ai dit « quatre », juste pour détendre l'atmosphère et passer à la suite au lieu d'avoir à me justifier.

Pourquoi se croit-on obligé de justifier ses choix, d'ailleurs ?

Je ferme la porte derrière moi et j'inspire longuement à trois reprises. Stella est allongée à plat ventre sur mon lit, les jambes croisées en l'air, avec des tas de cartes routières Google étalées devant elle. Elle pointe son surligneur rose dans ma direction.

— Voilà ce que sera ta vie dans les soixante ans à venir !

Puis elle fait un geste vers les oreillers, à ses pieds. J'aperçois deux enveloppes.

— Le sex-symbol, enfin je veux dire ton ami Nick, a laissé ça pour toi. Il m'a dit qu'il devait partir. Autre chose, le Grand Canyon ne sera pas sur notre route, mais si tu y tiens, nous pouvons faire un détour.

Un jour où Stella est passée chez nous pour les vacances, mon « sex-symbol » m'a demandé s'il était interdit de l'approcher. J'ai dit que oui, et il n'a pas tenté de la draguer. Si jamais Nick et Stella s'étaient envoyés en l'air (comme disent mes élèves !), j'aurais sûrement été victime de combustion spontanée !

Je jette un coup d'œil : il y a une enveloppe fantaisie et une autre très ordinaire. Mais sur les deux, je reconnais l'écriture hideuse de Nick. L'enveloppe fantaisie est adressée à Tom et à moi. Je l'ouvre : c'est un cadeau de fiançailles, un supercadeau puisqu'il s'agit d'un bon pour un week-end dans une auberge renommée en bordure de mer, pas très loin d'ici. La seconde enveloppe, adressée à

moi seule, annule en quelque sorte le cadeau. C'est un simple message écrit sur une feuille de papier blanc :

« Et si nous allions là-bas tous les deux ?

Nick. »

J'inspire longuement. Puis je plie la feuille pour en faire un petit carré que je range dans mon portefeuille.

Avant que j'aie le temps de méditer sur cette phrase, la sœur de Tom se rue sur moi avec un « Enfin, te voilà ! » et se lance dans un nouveau discours sur le choix des couleurs, en ajoutant qu'elle peut se charger à notre place de l'organisation du mariage pour que nous ayons quartier libre. Stella se lève de son fauteuil d'ordi et me chuchote :

— On pourrait voir la maison où James Dean a grandi, dans l'Indiana !

J'essaie d'ignorer Stella. En vain car elle lance à la sœur de Tom :

— Je peux vous voler Ruby une minute ?

Après quoi elle me pousse vers la salle de bains et ferme la porte derrière nous.

— Alors... ? Je peux passer un coup de fil à Hertz ?

Oui. Oui. Oui. Sors-moi d'ici !

Non. Non. Non. C'est de la folie. Et je ne suis pas folle.

— Stella, Las Vegas est à plus de trois mille huit cents kilomètres. Tu t'imagines seule dans une voiture avec moi pendant trois mille huit cents kilomètres ? Réfléchis un peu.

La seconde d'après, je me dis que je devrais peut-être me trouver le plus vite possible une petite chapelle – une où on peut se marier en voiture – pour ne pas rompre le charme. Car ce qui nous arrive, à Tom et moi, est bien. C'est vraiment bien. Lorsque ma mère est morte, Tom était toujours très présent. Il a pris soin de moi, s'est occupé de toutes les démarches. Et pendant les deux années suivantes, il était constamment à mes côtés. Et nous avons connu tous les deux des hauts et des bas.

Nick, lui, était mon copain de table. Nous prenions notre pause-déjeuner ensemble, et il me faisait des confidences sur ses conquêtes féminines. Je savais qu'il n'éprouvait aucun sentiment pour les femmes qu'il fréquentait.

Mais lui aussi était présent lorsque ma mère est morte. Alors que j'attendais l'avion de Stella à l'aéroport de Portland, je me suis dirigée vers les immenses baies vitrées pour voir les avions qui arrivaient, et ceux que l'on chargeait de bagages. Et je restais là, à sangloter. Alors j'ai appelé Nick sur mon portable, mais je suis tombée sur son répondeur et j'ai laissé un message. Et le soir même, très tard dans la nuit, après que Stella s'est endormie avec le grand pull en laine de ma mère (c'était son préféré) et que Tom est rentré chez lui, Nick a frappé à la porte de mon appartement avec un litre de crème glacée, une bouteille de Jack Daniel's et deux boîtes de Kleenex. Nous nous sommes assis par terre dans le salon, devant la cheminée, à même le tapis, et il m'a parlé du jour où sa mère à lui est morte. Dans un accident de voiture, elle aussi. Il avait alors treize ans et il croyait qu'il n'était pas censé pleurer... Mais le jour des obsèques, il n'a pas pu retenir ses larmes et il a sangloté pendant toute la cérémonie. Son père et son frère aîné le serraient fort contre eux et ils l'ont laissé pleurer sans lui dire une seule fois de se taire. C'est ce qui l'a le plus marqué, le fait qu'on ne l'ait pas empêché de pleurer.

La chose dont Stella se souvient le plus à propos de l'enterrement de notre mère, c'est de cette phrase que j'ai prononcée au sujet de Tom. Quand j'ai dit que je n'éprouvais pas d'amour pour lui.

Stella se met à me faire des tas de suggestions concernant notre itinéraire.



— Tu n'es pas curieuse de voir à quoi ressemble le Nebraska, s'il y a autre chose que des champs de maïs ? Nous pouvons très bien prendre une semaine pour faire le voyage et aller visiter quelques endroits sympas sans trop nous écarter de notre route. Je meurs d'envie d'aller voir le *Rock and Roll Hall of Fame and Museum* dans l'Ohio. Ça ne nous prendrait que deux jours de plus ! Ruby, tu te rends compte... on peut toucher l'ourlet de la veste en cuir que Bruce Springsteen portait sur la pochette de son album *Born to Run* !

Je doute fort qu'on nous laisse le toucher, mais j'avoue que voir cette veste me plairait assez. Et traverser des champs de maïs à perte de vue aussi.

— Allez... Ruby ! Les cours sont terminés. Tu m'as dit que tes seuls projets pour cet été, c'était de prendre des cours d'espagnol et d'apprendre à tricoter. Tu peux faire ça en voiture, avec les cassettes de Berlitz. Je me charge de planifier l'ensemble du voyage, y compris les endroits où nous passerons la nuit. Je ferai même les réservations. Tout sera soigneusement organisé, car je sais à quel point c'est important pour toi. Disons qu'il nous faudra une semaine pour aller jusqu'à Las Vegas. Ensuite, nous passerons une semaine là-bas et après, Tom pourra nous rejoindre en avion. Si vous y tenez vraiment, vous vous marierez et nous reviendrons tous les trois en voiture. Tu me déposeras à New York et vous rejoindrez tous les deux le Maine pour y passer le reste de votre existence à mourir d'ennui. Si tu veux, nous pouvons même revenir en avion, mais tu sais à quel point je déteste l'avion !

Je la regarde d'un petit air soupçonneux.

— Pourquoi as-tu une telle envie de faire ce périple ? De t'enfermer dans une voiture avec moi pendant trois mille huit cents kilomètres ? Pourquoi cette envie soudaine de m'aider à choisir une chapelle où l'on célébrera mon mariage alors que d'après toi, Tom n'est pas l'homme qu'il me faut ?

— Le but n'est pas de choisir la chapelle, Ruby. C'est de te piéger dans une voiture pendant deux semaines. Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour t'empêcher de commettre la plus grosse erreur de ta vie. Et comme Mamie Zelda ne conduit pas, je suis la seule à pouvoir le faire.

Au moins, ça a le mérite d'être clair.

— Tu es donc prête à me conduire jusqu'à Las Vegas dans l'unique but de me convaincre de ne pas me marier ?

— Dis-moi oui, Ruby. Je veux m'assurer de trouver la voiture qu'il nous faut. Une décapotable. Rouge.

— Tu veux que je dise oui à *quoi*, exactement ? Que j'accepte de t'écouter me dire que je n'aime pas mon fiancé ? Je ne crois pas que...

Elle se cramponne à sa carte routière.

— Bon, d'accord. Disons que j'ai peut-être une autre raison de vouloir aller à Las Vegas. Et je me suis rappelée ce que tu m'as dit un jour, que si jamais tu te mariais, tu aimerais t'enfuir à Las Vegas... C'est pour ça que j'ai pensé à toi et que je t'ai demandé de m'accompagner là-bas.

Quelle est donc la vraie raison ? Stella a l'air d'avoir du mal à en parler, ce qui est plutôt inquiétant.

— Disons que je veux... euh... quelle est l'expression exacte, déjà ? Faire d'une pierre un coup ?

— Deux. Faire d'une pierre deux coups.

— O.K. Le premier coup, ce sera pour tes fiançailles. Car je compte bien t'obliger à les rompre. Je m'empresse de demander :

— Et le second ?

C'est celui-là qui m'inquiète le plus. Stella serait-elle accro au jeu ? Ou peut-être doit-elle un paquet de fric à des usuriers ? Et si elle voulait se prostituer en toute légalité ?

— Oublie ce que j'ai dit, il n'y a rien d'autre.

Elle se laisse tomber sur le lit et fond en larmes.

— Stella ?

Je lui tends la boîte de Kleenex de la salle de bains.

Elle respire un grand coup et essuie ses larmes, puis elle ferme les yeux.

— Bon, d'accord. La raison, c'est que je suis enceinte et que le mec, je veux dire le père, vit à Las Vegas. Disons que je suis sûre à 99 % que c'est ce qu'il m'a dit. Je veux essayer de le retrouver. O.K., ça te va ? Tu vas dire oui, maintenant ?

Elle se lève, marche vers la fenêtre et regarde dehors. Je la sens toujours aussi nerveuse.

Je l'observe. Elle n'a pas de ventre, il est toujours aussi plat.

— Je suis enceinte de dix semaines, Ruby. La naissance est prévue pour le 2 décembre. C'est dingue, non ?

C'est l'anniversaire de notre mère. Elle est morte la veille de ses cinquante-quatre ans.

Le visage de Stella se ferme.

— C'était juste une rencontre d'un soir. Je ne connais même pas son nom. Je crois que ça commence par un J. Jake ou James, peut-être Jason.

Je sais parfaitement à présent ce que signifie « être incapable de formuler une pensée ».

Stella fond de nouveau en larmes. Elle pleure, là, debout devant moi, et je la prends dans mes bras.

Puis elle parle d'une voix brisée par l'émotion.

— Ça fonctionnait tellement bien entre nous ! Mais nous avons trop bu, sans arrêt et au petit matin, il n'était plus là. Il n'a pas laissé de message avec son nom et son numéro de téléphone, rien. Je l'avais rencontré dans un bar, et je me souviens l'avoir entendu dire qu'il habitait à Las Vegas, et qu'il était venu à New York pour affaires. Il a dit qu'il était avocat, ça, j'en suis pratiquement certaine. Enfin, je crois. Je suis incapable de m'en souvenir... Si seulement je pouvais me rappeler !

Elle sanglote de plus belle.

— Quand je pense que je ne suis même pas capable de me souvenir de quoi que ce soit à propos du père de mon bébé ! Comment puis-je faire ça à mon enfant ? Je sais pourtant ce que c'est que ne pas avoir de père !

Je lui presse la main.

— Ça va aller, Stella.

Elle me demande en reniflant :

— Tu veux bien m'aider à essayer de le retrouver ? Je veux dire, entre deux visites de chapelles... car c'est vraiment ce que tu souhaites faire, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête. Je n'ai pourtant aucune idée de la façon de m'y prendre pour retrouver ce garçon. Las Vegas n'est pas Blueberry Hills, qui compte six mille habitants. Comment trouver un type qui pourrait – je dis bien *pourrait* – s'appeler Jake, James ou Jason ? Qui est peut-être avocat et qui – si ça se trouve – ne vit même pas à Las Vegas !

— Nous partirons lundi matin.

Nous sommes samedi, ce qui me donne amplement le temps de faire ma valise et de planifier...

je ne sais trop quoi.

Je m'arrangerai pour que ce soit surtout elle qui conduise, si ce n'est pas contre-indiqué pour les femmes enceintes – il me semble que non. Ça lui fera du bien de se concentrer sur la route et pendant ce temps-là, je pourrai regarder défiler le paysage tandis que nous passerons d'un Etat à l'autre. Et je pourrai aussi réfléchir, ce qui me fera le plus grand bien.

J'aurais préféré ne pas déballer mes cadeaux et attendre d'être revenue de notre *road movie*, mais les sœurs et les tantes de Tom ont insisté... Dès que la réception a pris fin, et qu'il ne restait plus que la famille (sauf Stella qui a prétexté une migraine et a disparu dans ma chambre avec mon ordi portable pour mettre au point notre itinéraire), Caroline m'a tendu un paquet-cadeau avec un nœud dessus. Pendant presque une heure, elle n'a pas arrêté de me tendre des paquets ! Je dois dire que Tom et moi avons été gâtés : une balance qui parle, d'adorables verres à vin sans oublier la lingerie kitsch qui va avec... un cadeau de Stella.

Les femmes du clan Truby ont aussi confectionné à mon intention un genre d'assiette en carton couverte de rubans que j'ai dû – tradition oblige – mettre sur ma tête. Depuis, je n'ai pas osé la retirer et au moment où je vous parle, je suis allongée dans mon lit coiffée de ce satané chapeau. Stella m'a pourtant dit dans la soirée, en mimant avec ses doigts le mouvement menaçant des ciseaux :

— Tu as de la veine que je ne sache pas où tu les ranges !

En plus, j'ai enfilé la lingerie kitsch et Tom le boxer assorti. Le tout est en soie bleu marine avec des homards style dessin animé et une bulle où il est inscrit « Mange-moi ! » Naturellement, les homards sont judicieusement placés aux endroits stratégiques... Tom trouve ça hilarant.

Il m'a fallu du temps pour raconter à Tom tout ce que Stella m'a dit : la situation dans laquelle elle se trouve, le périple en voiture jusqu'à Las Vegas... J'ai attendu qu'il soit revenu de la maison de retraite où il a reconduit Zelda et Harry. J'ai même pris le temps de tout remettre en ordre dans la maison avec lui, de manger quelques restes de poulet et de grimper dans la chambre, au premier.

Tom est allongé près de moi, avec sa bonne odeur de savon Ivory, occupé à tirer doucement sur un nœud pourpre scotché près de mon oreille.

Il s'exclame :

— C'est une excellente idée ! Même si Stella ne retrouve pas ce type – apparemment, c'est un peu comme chercher une aiguille dans une meule de foin –, ça vous fera du bien à toutes les deux de faire une grande virée en voiture. Il faudrait quand même que vous essayiez de trouver un terrain d'entente une bonne fois pour toutes !

— On risque de s'entre-tuer avant même d'atteindre le New Hampshire.

Il sourit.

— Quelque chose me dit que Stella sera très différente de la Stella que tu as connue jusqu'ici. Elle attend un bébé, et elle est très seule.

C'est vrai que ça m'effraie un peu. J'ai tenté toute la nuit d'avoir une petite discussion avec elle, mais elle s'est obstinée à répéter qu'elle ne souhaitait pas en parler. Elle a fini par faire semblant de dormir et je l'ai laissée tranquille.

— En ce qui concerne cette fuite à Las Vegas pour se marier, j'avoue que ça me dépasse un peu. Mais si c'est ce que tu veux...

Inutile de vous dire que je ne fais aucune allusion au véritable objectif de Stella. Comment voulez-vous que j'explique à Tom que Stella s'est mis dans la tête de me déprogrammer en quarante-

deux heures ?

— Et puis... ça pourrait être sympa de se marier dans la chapelle où Elvis s'est marié. Si tant est qu'elle existe. Mais à une condition : pas de numéro d'imitateur d'Elvis ! En revanche, je ne vois aucun inconvénient à ce que de faux Elvis nous fassent la sérénade.

— C'est d'accord.

Je me débarrasse enfin de ce stupide chapeau. Décidément, Tom réussit toujours à présenter les choses de façon positive.

Il ajoute :

— De toute façon, nous avons largement le temps d'en parler.

Je me rends compte pour la première fois que Tom prononce souvent cette phrase pour clore un débat. Il rêvait d'un grand mariage, comme tous les Truby avant lui. Je le sais car il m'en a déjà parlé. C'est d'ailleurs comme ça que fonctionne la fameuse liste de questions du *New York Times* – il arrive un moment où on ne doit plus se contenter d'énoncer un problème, mais prendre position. Dire ce qu'on en pense, trouver des compromis, identifier les vrais points de divergence. S'enfuir à Las Vegas pour se marier ou avoir un mariage guimauve avec une pièce montée de dix étages et un orchestre – les deux options sont possibles. Mais personnellement, je préfère Las Vegas.

Le vrai sujet qui fâche, c'est d'être amoureuse de quelqu'un d'autre.

Les mains de Tom sont en train d'explorer mes homards, mais il est presque 2 heures du matin, et il sombre en quelques secondes dans un profond sommeil. Je glisse la main dans ses cheveux bruns en l'écoutant respirer. L'espace d'un instant, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je suis avec mon Tom, il m'aime et je l'aime.

Et puis, comme toujours, je suis assaillie par le visage, le corps, la voix de Nick. Je ne lui ai pas parlé depuis la réception. Je ne l'appellerai pas, je n'irai pas le voir non plus avant mon départ, lundi matin. Peu importe que Nick soit sérieux ou non, ça n'a pas – ça ne *doit pas* – avoir d'importance.

Peu importe qu'il soit vraiment sincère, ou qu'il éprouve de réels sentiments à mon égard. Ce qui compte, c'est ce que je ressens, moi.

Et je n'en ai pas la moindre idée.

Stella raffole des Maltesers. Elle en trimbale dix boîtes dans la voiture (une décapotable rouge, comme promis). Elle en a mis une poignée dans le support de tasse, entre nos deux sièges.

La joue déformée par le bonbon qu'elle vient d'enfourner, elle me lance :

— Je meurs d'envie d'un hamburger McDonald's. Je dis bien McDonald's, pas Burger King ni Wendy's. Avec du rab de ketchup, des tonnes de ketchup !

Elle a de la chance, car entre l'endroit où nous sommes actuellement (toujours dans le Maine) et Las Vegas, on trouve des McDonald's toutes les demi-heures !

Il n'est que 11 heures – ça fait à peine une heure que nous sommes sur la route. Nous n'avons pas encore atteint le New Hampshire, mais jusqu'ici, tout va bien. Enfin presque. Nous ne nous sommes pas disputées une seule fois, bien que Stella réponde systématiquement à chacune de mes questions par : « Je ne sais pas. » Y compris quand je lui demande :

— Où sommes-nous censées chercher Jake, James ou Jason, au juste ?

D'habitude, je lui lance illico un rappel à l'ordre :

— Stella !

Mais comme nous sommes encore loin de notre destination, ce n'est pas bien grave.

Ça fait des années que je n'ai pas mis les pieds dans un McDonald's, mais la perspective d'un bon cheeseburger garni de frites me réjouit. Stella commande deux hamburgers, des frites, un milkshake à la fraise et des Apple Dippers « pour le bébé ».

— A ce rythme-là, d'ici un mois, je serai une vraie bombonne !

Stella mesure un mètre soixante-huit pour cinquante-huit kilos. Je le sais parce qu'elle m'a annoncé son poids ce matin et l'a consigné aussitôt dans le journal de grossesse qu'elle tient depuis qu'elle a appris la nouvelle, la semaine dernière.

Elle connaissait son état depuis une semaine et pourtant, elle ne m'a rien dit. De mon côté, je suis très attirée par un autre homme que mon fiancé, mais je n'ai rien dit non plus. De quoi sommes-nous censées parler pendant ce périple de trois mille huit cents kilomètres ?

— Oh mon Dieu ! C'est bien vous les bébés stars, les jumelles qui ne se ressemblaient pas ?

Stella décoche un sourire radieux à l'adolescente derrière le comptoir tandis que, rouge comme une tomate, je fixe le bout de mes tongs.

— Vous nous avez vues à l'émission : *Que sont-ils devenus ?*

— C'est ça ! Oh mon Dieu, c'est bien vous !

La fille se retourne pour raconter à ses collègues que Stella et moi avons été des célébrités,

mais tout le monde s'en fiche. Sauf moi. J'ai envie de rentrer sous terre... Stella, elle, est bouffie d'orgueil.

Il y a des années – ça remonte à près de trente ans – Stella et moi étions des bébés mannequins très recherchés. Les fameuses fausses jumelles – une blonde aux yeux noisette et une brune aux yeux bleus. Nous n'avions rien de commun, si ce n'est le même sourire large aux lèvres pleines et nos deux fossettes. Nos visages, nos sourires de stars en herbe s'étaient étalés sur un nombre incroyable de produits pour bébés, en particulier la marque Goodness Sakes.

En grandissant, nous sommes restées mignonnes (Stella beaucoup plus que moi, d'ailleurs), mais nos carrières de mannequin se sont arrêtées au moment où nous sommes devenues propres ! Et notre vie de famille a pris fin à l'époque où nous commençons à perdre nos dents de lait.

Eric Miller, notre père, s'est enfui avec une autre femme, un agent de casting de bas étage, et avec très exactement dix pour cent de tous nos gains, ce qui correspondait à son salaire d'« imprésario ». Nous avions alors six ans et nous étions des gamines sympas, tout ce qu'il y a de plus normal. Notre mère, notre grand-mère et notre arrière-grand-mère ont accueilli cette désertion par un : « Bof ! Ce n'est qu'un vulgaire escroc, un moins-que-rien. On s'en passera ! »

Et elles n'ont pratiquement plus jamais prononcé son nom. Je n'en dirais pas autant de tous nos voisins du Queens, à New York, où nous vivions à l'époque.

C'est d'ailleurs pour ça que nous sommes parties dans le Maine. Après avoir lu dans un magazine du style *Life* ou *Time* que le Maine, surtout la région de Portland, se situait dans le *top ten* des endroits où il faisait bon élever ses enfants au grand air. Et que les plages étaient au Maine ce que les parcmètres étaient à la ville de New York. Maman a plié bagage et a emmené ses jumelles, sa mère et sa grand-mère Zelda à Blueberry Hills (après avoir attendu très exactement un an le retour de « cet escroc, ce moins-que-rien »). Nous nous sommes tout de suite fait remarquer avec notre accent du Queens et notre tendance à jouer au ballon sur les murs des maisons. Alors bonjour l'intégration ! Et difficile d'oublier le passé. Ma mère a raconté notre histoire à qui voulait bien l'entendre, évoquant nos jours de gloire et notre père indigne. Mais les gens du coin ne s'intéressaient ni aux ex-enfants stars ni à leur famille digne des tabloïdes. Leurs uniques centres d'intérêt, c'était de connaître l'heure des marées, de savoir si vos gosses étaient allergiques aux cacahuètes et si l'hiver serait aussi rigoureux que l'an passé. En l'espace d'un mois, nous nous sommes donc installées dans nos pulls sans manches en polaire et nos Subaru flashy vert forêt, comme si nous avions passé toute notre vie dans le Maine. Et une fois l'été venu, nous avons découvert que ce qu'on disait des plages était vrai.

Il y a quelques années, Stella a passé des mois à envoyer des e-mails avec des extraits d'émissions sur la chaîne VH1, des lettres et des photos de nous à l'âge de deux ans, alors que nous étions au faîte de notre gloire. Et des infos sur notre excellente prestation dans l'émission *Que sont-ils devenus ?* consacrée aux anciennes stars et aux pseudo-célébrités. Elle a fini par recevoir une réponse d'un producteur qui souhaitait nous intégrer à une émission consacrée aux « ex-enfants stars ». J'ai refusé catégoriquement. Stella leur a quand même donné le feu vert, et ils m'ont filmée à mon insu à mon entrée dans la BLA, ils ont même interviewé plusieurs étudiants et certains de mes collègues, lesquels ignoraient tout de ma carrière de bébé mannequin.

Après une prise de bec mémorable avec Stella, nous sommes restées deux mois sans nous adresser la parole.

Je me souviens lui avoir hurlé dans les oreilles :

— Ici, les gens s'en foutent complètement. Ça ne les concerne pas !

Mais elle s'obstinait à croire que sa démarche lui vaudrait au moins dix minutes de notoriété (ça n'a pas été le cas). Peut-être espérait-elle aussi que notre père frapperait à notre porte. Nouvel espoir déçu...

Stella m'a dit :

— Il verra ce qu'il a raté et il rampera devant nous pour reprendre sa place dans la famille.

Ma raison me soufflait que le départ d'Eric Miller n'était pas dû à la fin de notre carrière. Je savais que le problème était en lui, qu'il souffrait d'un manque. Mais de quoi ? A en croire mes proches, il était incapable d'affronter la réalité. La réalité de la vie de famille, le fait d'avoir à gagner sa vie au lieu de compter sur ses filles.

Il y a longtemps que j'avais cessé d'y penser, ou du moins, j'y pensais moins souvent. Mais Stella revenait sans cesse sur la question, ce que je pouvais comprendre. Comment faire pour l'intégrer ? Pour le formuler, mettre des mots dessus, en minimiser l'importance dans notre tête ? Jusqu'à pouvoir se dire :

— Bon, ça ne signifie pas que notre père ne nous aimait pas.

Mon père, dites-vous ? Je ne sais pas. Je ne l'ai pas revu et je n'en ai plus entendu parler depuis l'âge de six ans. Mais tout ça, c'est du passé... Comment faire pour « passer à autre chose » ?

Lorsque nous étions ados, et qu'il arrivait à nos amis ou à nos voisins de nous demander où était notre père, Stella me hurlait dans les oreilles : « Je suis censée répondre quoi ? » Comme si c'était ma faute, comme si je savais quoi répondre !

La fille s'extasie pour la dixième fois.

— Oh mon Dieu ! Vous voulez bien lire sur mon visage ?

Stella lui fait un clin d'œil.

— Aux frais du patron.

La fille lui dit qu'elle prend sa pause et conduit Stella vers une table sous un poster géant annonçant à la clientèle un café gratuit de 5 heures à 8 heures du matin.

Pendant ses trois secondes d'antenne à l'émission *Que sont-ils devenus ?*, Stella a prétendu être une pro de morphopsychologie, notamment auprès des artistes à qui elle servait de muse. Elle a même précisé que grâce à sa technique de lecture des visages, elle pouvait, en l'espace de deux minutes, capter instantanément ce qui bloquait l'artiste qu'elle avait devant elle.

Elle servait, en somme, de substitut aux artistes en mal de riche mécène.

Je croque dans une longue frite squelettique en observant Stella. Elle est en train de scruter le visage frais de l'ado d'un regard neutre, et au bout de dix secondes, la « vérité commence à voir le jour ». C'est l'expression utilisée par Stella. A en croire mon ingénieuse jumelle, si elle s'assied en face de quelqu'un qu'elle regarde fixement pendant plus de quinze secondes, la personne commence à se sentir très mal à l'aise et a l'impression que Stella est capable de lire en elle comme dans un livre. Comme si Stella *savait*. Et en l'espace d'une minute, une longue minute un peu dérangement – ou excitante –, la personne finit par se livrer à Stella via l'expression de son visage qui trahit l'embarras ou la joie, la peur ou la colère.

La fille commence à se mordre les lèvres. Son regard passe rapidement de Stella au poster, puis se pose sur moi, et sur l'employée qui vient de prendre place derrière la caisse. Puis elle affronte de nouveau le regard de Stella. C'est alors que des larmes montent aux yeux de la fille. Elle les essuie avec une serviette de table.

Stella lui dit d'une voix douce :

— Quelque chose vous tracasse, c'est évident.

Pour une lecture du visage de dix minutes, Stella demande en général cinquante dollars. Et le malheureux pigeon est ravi de payer !

La fille renifle.

— Mon petit ami m'a laissé tomber sous prétexte que je ne voulais pas lui faire...

Elle s'approche tout près de Stella et murmure :

— ... une petite pâtisserie.

Stella hoche la tête en scrutant de nouveau le visage de la fille.

— Ça m'est arrivé à moi aussi. A l'époque, j'étais en troisième année de lycée.

Le visage de la fille s'éclaire.

— Moi aussi, je suis en troisième année !

Stella continue de l'examiner sous tous les angles.

— Mais oui, c'est évident. Ce mec n'était absolument pas fait pour vous. En ne gâchant pas votre temps avec lui pour cette première expérience, vous avez eu la bonne réaction. C'est excellent !

La fille est radieuse.

— Comment pourrai-je reconnaître l'homme de ma vie, le bon ?

C'est au tour de Stella de se pencher en avant.

— Vous n'aurez pas l'ombre d'une hésitation, vous n'aurez même pas à réfléchir. Vous ne serez pas dégoûtée, tout vous paraîtra évident. C'est comme ça qu'on évite les regrets, même si on n'est pas sûr que ça marche.

L'ado ne quitte pas Stella des yeux. Elle voudrait que la Voix de la Sagesse ne s'arrête pas de lui parler. Mais Stella a fini d'officier.

— Oh mon Dieu ! Vous êtes géniale... !

La fille saute sur ses pieds et part en courant rejoindre ses collègues derrière le comptoir.

— Ça alors ! Les filles, je comprends tout, maintenant !

Hum... Je dois reconnaître que ma chère sœur sait y faire.

Stella me pique ma frite des mains.

— J'ai épuisé mes réserves d'énergie !

En retournant à la voiture, elle avale une gorgée de milk-shake et ajoute :

— Tu sais, ce que je lui ai dit à propos de l'homme de sa vie vaut aussi pour toi. Quand on le rencontre, on sait que c'est lui et on n'a aucun regret.

— Est-ce que je t'ai demandé une consultation ? A mon avis, si tu pouvais lire sur mon visage, tu y verrais ceci : « Les gens qui proposent leurs services sans qu'on le leur demande sont des casse-pieds. »

Elle ouvre la portière côté conducteur. J'en déduis qu'elle n'est pas encore fatiguée de conduire, ce qui m'arrangerait plutôt. Car lorsqu'elle n'est pas derrière le volant, elle a davantage tendance à papoter.

— Bon, bref... Tu sais, je parie qu'il l'a vue.

— Qui a vu quoi ?

— Papa. Je parie qu'il a regardé *Que sont-ils devenus* ? Ou que quelqu'un lui en a parlé. Je suis sûre et certaine qu'il ne doit pas rater une seule émission, juste au cas où on reparlerait de nous.

Je hausse les épaules. Parler d'Eric Miller ne m'intéresse pas du tout. A quoi bon ? Pendant



longtemps, l'abandon de notre père a été notre seul et unique point commun, à Stella et à moi. Nous ne cessons pas d'en parler. Nous n'avions que six ans, mais nous passions des heures à envisager tous les scénarios possibles. Nous nous posions les questions à voix haute : « Pourquoi ? » et « Comment ? » Et puis nos réponses ont commencé à nous agacer mutuellement et nous avons cessé d'en parler. Stella s'est créé un vrai conte de fées dans lequel mon père était tombé amoureux fou du bel agent de casting qui n'aimait pas les petites filles et qui voulait nous enfermer dans un donjon. Mais notre père nous aimait tellement qu'il avait préféré nous abandonner pour nous sauver.

Ben voyons ! Moi, je ne voyais pas du tout les choses de cette manière. Mon père ne nous aimait pas assez, voilà ce que je pensais ! Ou tout simplement, il n'en avait rien à faire, de nous. Ça avait le don de mettre Stella en colère, mais c'était bien la vérité, non ? Aujourd'hui encore, Stella s'accroche à son histoire de belle-mère acariâtre et de donjon. Et moi au fait qu'il n'en avait rien à cirer.

Stella mord dans son hamburger.

— Tu sais, Ruby, le fait que tu te refuses d'en parler prouve que ça te pose un problème. Alors autant en discuter toutes les deux.

J'étale le ketchup sur mes frites.

— A quoi bon ? Tu ferais mieux de manger avant que ça ne refroidisse.

— Beurk ! Je lui ai pourtant dit que je voulais un supplément de cornichons ! Je n'en ai qu'un seul...

— Prends le mien, si tu veux.

Je soulève le haut de mon *cheeseburger* où quatre cornichons macèrent dans une bonne cuillerée de ketchup.

Stella s'en empare aussitôt et les dépose sur son hamburger.

— Elle a dû te donner les miens...

J'aime autant parler des cornichons que de mon père. Je demande à ma sœur :

— Tu fais une fixation sur les cornichons ou quoi ? Je croyais que ces envies subites n'étaient qu'une vaste fumisterie, un cliché sur les femmes enceintes.

— En fait, je n'ai que deux envies : les Maltesers et les hamburgers aux petits cornichons. J'adore ça.

Stella allume la radio et choisit une station rock. Nous mangeons au son de *Dream On, Wish You Were Here* et *Freebird*. Stella dévore toutes ses frites et la plupart des miennes. La seule chose qu'elle me dit en mastiquant, c'est qu'elle ne connaît aucun groupe de rock (ou autre) qui soit originaire du Maine. Je lui rappelle que Patrick Dempsey vient du Maine, et nous tombons d'accord pour dire que c'est largement suffisant.

Au moment même où elle se branche sur I-95, mon portable se met à sonner. C'est Tom. Nous passons trente secondes à faire le point sur la circulation.

Dès que je range mon téléphone, Stella se met à zapper les chaînes radio pour trouver une chanson qui lui plaît. Elle finit par mettre un CD de Jack Johnson.

— Figure-toi que ce matin, pendant que tu prenais ta douche, j'ai demandé à Tom comment il allait faire pour vivre deux semaines sans toi. Et tu sais ce qu'il m'a répondu ?

Je le sais très bien. Pour la bonne raison qu'il s'est lui-même posé la question, hier soir. Nous étions couchés, il a pris mon visage entre ses mains en fixant sur moi un regard plein de promesses. Puis il a répondu, et je suis certaine qu'il a dit la même chose à Stella.

Elle avale une gorgée de milk-shake et se lèche les babines.

— Il m'a dit que tu étais toujours avec lui, en posant la main là, sur son cœur. Pas mal, non ?

Je souris.

— C'est à moi que tu dis ça ?

— Dans ce cas, pourquoi ne l'aimes-tu pas ? Et ne me dis pas que cet aveu remonte à deux ans. Je suis certaine que c'est encore vrai aujourd'hui, Ruby. Tu as de la tendresse pour lui, mais tu ne l'aimes pas. Pas comme tu as aimé Mark Feeler. Et je me demande pourquoi, s'il est aussi génial que tu le prétends.

Tiens, la voilà qui remet Mark Feeler sur le tapis. C'est vrai que j'étais éperdument amoureuse de lui, mais je n'avais que treize ans ! Plus exactement, je l'ai vénéré de treize à dix-sept ans. Il habitait la maison d'à côté et avait un an d'avance sur nous. Je le suivais partout comme un petit chien. Une vraie plaie, mais je ne m'en rendais pas compte. Mark faisait partie d'un groupe, et moi, qui étais leur plus fervente groupie, je fonçais vers le garage des Feeler dès que je sortais de l'école pour les écouter répéter. Et lorsque nous nous retrouvions seuls, nous nous livrions à de longues séances de pelotage. Il essayait toujours d'aller plus loin, glissant la main sous mon chemisier ou baissant la fermeture à glissière de mon jean. En général, je le laissais faire, mais ça n'a jamais été plus loin.

Mais quand j'ai atteint seize ans, j'étais incroyablement jalouse de sa collection de petites amies. J'essayais d'adopter leur look, mais rien ne m'allait. Stella, elle, avait un goût inné pour la mode, et elle aurait très bien pu s'intéresser à Mark, mais elle a eu le même petit copain de l'âge de quatorze ans jusqu'à la fin de ses études secondaires. Pour elle, personne d'autre ne comptait que ce garçon, un ado rebelle nommé Silas, un joyeux drille qui avait du bon temps à rattraper.

Un jour, j'ai trouvé Mark en train de pleurer dans le garage, derrière la batterie. Il s'est arrêté à la seconde même où il m'a vue. Il m'a raconté que sa petite amie l'avait laissé tomber mais que ça lui était égal parce que c'était moi qu'il aimait. Puis il m'a raconté tous les bobards qu'on peut débiter dans ces moments-là, du genre « l'amour, ça fait vachement mal » (il parlait de son cœur... et du reste). Et moi, je compatissais bêtement. Il disait encore : « Je suis sûr que nous sommes faits l'un pour l'autre. » Je lui ai demandé s'il m'accompagnerait au bal des élèves de la BLA et il m'a répondu : « Je meurs d'envie de sortir avec toi. » Alors j'ai offert ma virginité à Mark Feeler là, sur la vieille carpe à longs poils, juste derrière la batterie.

Stella, elle, avait perdu sa virginité à l'âge de quatorze ans avec Silas. Malgré tout, je ne lui ai rien dit. Je voulais être la seule à savoir, la seule à éprouver ce sentiment si particulier, la seule à avoir ce lien physique et affectif avec quelqu'un. Mais à l'heure du dîner, pendant que je couvrais mon carnet de cœurs avec le nom de *Ruby Feeler* écrit dedans et que je faisais le tour de ma chambre en dansant de joie, Mark se réconciliait avec sa copine. Et à la fin de la semaine, quand je lui ai demandé pour la énième fois s'il m'accompagnerait au fameux bal (il m'avait évitée pendant toute la semaine), il m'a répondu que je devais arrêter de lui casser les pieds, qu'il était désolé de m'avoir « baisée au sens propre comme au sens figuré » et que s'il s'était douté que je me morfondrais après lui pour le restant de ses jours, il ne m'aurait jamais touchée. Il a ajouté que non, il n'irait pas à ce bal à la noix, qu'il avait une copine, et qu'il apprécierait que je lui « foute la paix une bonne fois pour toutes ».

Stella a presque tout entendu. Ma mère l'avait envoyée me chercher pour tenter de découvrir pourquoi j'avais broyé du noir pendant toute la semaine, et elle se trouvait à la porte du garage au

moment où Mark m'a déballé ce qu'il avait sur le cœur. Je ne me suis rendu compte de la présence de Stella qu'au moment où une guitare a atterri sur le mur à deux centimètres de sa cible, à savoir la tête de Mark. Stella a empoigné une autre guitare, et Mark s'est emparé de l'extincteur. Il a commencé à nous asperger de mousse et nous avons décampé en courant. Après quoi il a appuyé sur le bouton de fermeture automatique de la porte.

Je suis tombée à genoux dans l'allée, couverte de saletés des pieds à la tête, et j'ai éclaté en sanglots. Stella m'a aidée à me relever et m'a pratiquement traînée jusqu'à chez nous. Elle m'a fait monter l'escalier et m'a mise toute habillée dans la baignoire. Là, j'ai pleuré sans pouvoir m'arrêter pendant une bonne demi-heure. Stella était assise par terre, adossée à la baignoire et elle n'arrêtait pas de me répéter qu'elle comprenait très bien ce que je pouvais ressentir, que Mark Feeler n'était qu'un sombre abruti et qu'il recevrait un jour la monnaie de sa pièce. Que le karma se chargeait toujours des salauds.

Entre-temps, notre mère est arrivée. Elle m'a demandé pourquoi je prenais un bain avec mes vêtements et pourquoi Stella était couverte de mousse. Stella et moi avons échangé un regard. Nous avons même souri.

En automne, Mark Feeler est parti pour l'université. Ses parents ont vendu la maison l'été suivant. Je n'ai donc pas été appelée à le revoir très souvent. Et ensuite, je ne l'ai plus revu du tout.

— Cette fois, c'est bien fini, m'a alors dit Stella. Bientôt, tu n'y penseras plus. Tu ne seras plus dégoûtée rien qu'en y pensant. Tout ira bien. C'est comme ça qu'on évite d'avoir des regrets, même quand tout se termine en eau de boudin.

Je suppose que Stella avait raison sur ce point. Malgré ce qui est arrivé, je n'ai pas regretté d'avoir perdu ma virginité avec Mark Feeler. Avant de savoir quel abruti c'était, j'avais été follement amoureuse de lui.

Je bois quelques gorgées de Coca et je pique à Stella un de ses Maltesers.

— Il y a une énorme différence entre avoir seize ans et avoir vingt-neuf ans.

— Tu veux dire que quand on aime quelqu'un, on ressent les choses différemment en fonction de son âge ? Je ne suis pas d'accord.

— Stella, ce que j'attendais de l'amour à seize ans est très différent de ce que je peux en attendre aujourd'hui.

— Je ne parle pas de ça. Je parle de sentiments, pas du côté rationnel.

— Mais imagine un instant que deux mecs veuillent t'épouser demain, lequel choisirais-tu ? Celui qui te fait fantasmer ou celui qui fera un bon père doublé d'un mari sérieux et attentionné, un partenaire dans la vie ?

— Ni l'un ni l'autre. J'exigerais d'avoir les deux.

— Je veux dire, dans ton état. Tu es enceinte, tu ne peux plus penser uniquement à toi.

— Peu importe, j'exigerais les deux. Pourquoi veux-tu que je choisisse ? Et toi ?

— Dire que je me contente de Tom est faux. Tom représente tout ce que je recherche chez un mari. C'est l'homme de mes rêves, Stella.

Et c'est la pure vérité. J'ai toujours rêvé de quelqu'un qui ne me quitterait jamais, qui m'aimerait trop pour m'abandonner.

Elle hausse les sourcils.

— Ton rêve, c'est un chevalier blanc qui descend de sa monture en Dockers avec la cravate de travers ? D'accord, libre à toi.

— Je te parle de sécurité. C'est bon de se sentir à l'abri, de savoir que tu t'unis corps et âme à un homme pour la vie. Le contraire de papa et de cet abruti de Mark Feeler, et de tous ceux que j'ai fréquentés avant Tom.

— Tu veux dire que si l'un de ces mecs t'avait demandée en mariage, tu aurais dit oui ?

J'ai l'impression que nous parlons deux langues différentes et je déteste ça. Je me demande si c'est une attaque personnelle ou si elle n'y comprend vraiment rien de rien.

— Stella, ce n'est pas parce qu'il m'a demandée en mariage que j'ai accepté. J'ai dit oui parce que je veux passer le reste de mes jours auprès de lui, pas seulement parce que je me sens en sécurité avec lui. Avec Tom, je peux parler de n'importe quoi, lui confier ce que je ressens... et aussi me sentir en sécurité.

Elle éclate de rire.

— Comme si tu avais quelque chose à lui dire ! S'il te plaît, Ruby... Tu ne traverses jamais en dehors des clous !

La moutarde commence à me monter au nez. A quoi bon essayer de parler de Tom avec Stella ? Le visage de Nick m'apparaît soudain, et je ferme les yeux quelques secondes pour le faire disparaître. Puis je me concentre sur la plaque d'immatriculation de la voiture qui nous précède, et je jette un coup d'œil vers Stella. Je suis surprise de voir qu'elle se mord les lèvres, chose qu'elle fait uniquement quand elle est plongée dans un abîme de réflexion.

— Crois-tu pouvoir un jour aimer quelqu'un aussi fort que tu as aimé Silas ?

J'essaie d'imaginer à quoi il peut ressembler aujourd'hui. Douze années se sont écoulées, il aurait donc vingt-neuf ans, mais je revois toujours l'ado de dix-sept ans aux cheveux trop longs et aux magnifiques yeux bleus. Je me rappelle ses sempiternels T-shirts avec l'inscription « NON À L'AUTORITARISME ». Il les fabriquait lui-même et les vendait dix dollars pièce.

Stella me lance une œillade noire.

— Tu ne peux pas le citer en exemple. Personne n'aura jamais la moindre chance d'être comparé à lui. Il est mort, Ruby.

Je me souviens des falaises rocheuses de l'Atlantique et du panneau *Baignade dangereuse*. Mais Silas aimait prendre des risques et ce jour-là, Stella n'était pas avec lui. Nous avions décroché notre bac quelques semaines auparavant et nous avons accompagné notre mère dans les braderies de Freeport pour faire un peu de shopping en vue du grand voyage de Stella. Silas et elle devaient sillonner l'Europe en sac à dos pendant un an. Stella était l'élément fort du couple, ce qui nous rendait un peu perplexes, ma mère et moi. Stella ? La plus prudente et la plus responsable... ? Seulement voilà, ils ne formaient qu'un. *Stella et Silas*. Stella nous a confié qu'après avoir couru le monde pendant un an, elle suivrait des cours de cuisine et qu'elle deviendrait un des plus grands chefs de la ville de New York tandis que Silas étudierait le cinéma, à l'université de New York.

Elle ne pleure pas comme elle le fait souvent dès qu'on prononce le nom de Silas. Elle se contente de poser la main sur son ventre et de fermer les yeux un moment. Puis elle avale une gorgée de milk-shake.

Je regarde les arbres et les voitures défilier derrière la vitre. Je voudrais déjà être de retour à la maison, sur la balancelle, avec une pile de romans près de moi. Et Tom à mes côtés. Les premières semaines de vacances d'été sont toujours mes préférées. Elles sont les prémises de deux mois de bonheur dans le Maine, entre les baignades dans l'océan et les cours sur la Grèce Antique ou le « tricot pour les nuls » que je ne manque en principe pour rien au monde. Mais cette fois, je n'ai que

la perspective de deux ou trois semaines « surprise ». J'ignore totalement ce qui m'attend.

Stella tient absolument à faire un saut dans les braderies de Kittery, à la frontière du Maine et du New Hampshire.

— Je n'ai emporté que mon pantalon de yoga, quelques débardeurs, mes tongs et mes Sevens. J'ai besoin de quelques pulls légers, d'une robe et de chaussures. Tu ne crois tout de même pas que je vais me contenter de passer les semaines qui viennent à prendre du ventre ?

— Une prof de la BLA attendait un bébé, mais on ne s'est rendu compte de rien avant le cinquième mois.

— Super. Parce que je ne suis pas prête à acheter mes fringues chez Maternity World.

Nous nous dirigeons vers une borne interactive pour consulter la liste des magasins et leur adresse.

— C'est très bizarre... J'ai à la fois envie de rester mince et d'avoir un bon gros ventre de femme enceinte. Tu te souviens quand maman nous racontait la première fois où nous lui avons donné des coups de pied ?

Maman était seule dans son appartement du Queens. Ce soir-là, mon père n'était pas rentré (ça, elle nous l'a dit plus tard, quand nous sommes devenues adultes), et elle se sentait terriblement seule. C'est alors qu'elle a senti deux coups de pied. En même temps. Elle nous a dit qu'après ça, elle ne s'est plus jamais sentie seule.

Je souris à ma sœur et je la prends dans mes bras.

— Stella, je serai toujours là pour toi. Tu le sais, j'espère ?

— Evidemment.

Et elle ouvre la porte de J. Jill.

Notre mère adorait ces braderies. Elle aimait le trajet en voiture jusqu'à Kittery, le shopping, le déjeuner, puis la deuxième séance de shopping et les papotages « entre nanas » sur le chemin du retour.

Quand Stella a déménagé à New York, ma mère et moi faisons moins souvent le trajet, mais nous venions quand même ici deux fois par an : pour la nouvelle garde-robe de l'hiver et celle de l'été. Je n'y suis pas retournée depuis sa mort.

Personnellement, j'ai une préférence pour les modèles classiques avec une touche de fantaisie à l'occasion, un truc tendance, histoire de donner un petit plus à ma vieille garde-robe.

Je finis par acheter un bain de soleil et, sur l'insistance de Stella, des espadrilles rouges qui s'attachent juste au-dessus de la cheville. Stella choisit deux robes : une robe portefeuille rouge, sans manches, qui devrait lui aller encore pendant quelques mois, plus le même bain de soleil que moi. Nous complétons nos tenues par deux chapeaux de paille très fun qui s'attachent sous le menton, pour tenir nos cheveux en place dans la décapotable.

De retour à la voiture, Stella se débarrasse en un clin d'œil de son débardeur blanc sur lequel est brodée la célèbre phrase « Are You Talkin' To Me ? » Puis elle enfle une de ses nouvelles acquisitions, un débardeur rose pâle avec l'inscription en strass : « Je suis une bombe. » Pas de doute, son état ne lui pose aucun problème, et elle est plutôt fière de son corps. Je sais bien que nous relevons toujours la capote de la voiture quand nous nous arrêtons, mais il reste toujours les vitres !

J'arrache l'étiquette de son débardeur.

— Stella, il y a quelque chose que j'ai besoin de savoir. Tu es sûre que ce Jake – ou James ou Jason, peu importe son nom – est bien le père ? Ce n'est pas ton artiste ?

Il faut dire qu'en sa qualité de « muse professionnelle », Stella pose nue pour un artiste-peintre marié à une femme très riche. D'après Stella, il paie bien. Six mois d'indemnités de séjour payées d'avance, pour quelqu'un qui vit à New York, ce n'est pas rien. Je ne suis pas du genre à m'immiscer dans sa vie comme elle le fait avec moi, mais l'artiste en question doit avoir la cinquantaine, il est marié et il a des enfants. Alors je lui ai demandé un jour s'il y avait quelque chose entre eux. Elle m'a dit oui d'un ton sec, puis elle s'est empressée de changer de sujet. En d'autres termes : « Arrête un peu de me faire la morale et de me juger ! »

— Oui, sûre et certaine. Je n'ai pas vu Jeffrey depuis trois mois.

— Tu l'as quitté ?

Je me demande comment elle peut subvenir seule à ses besoins. Cinquante dollars pour lire sur un visage, c'est un peu léger pour payer son loyer dans cette bonne ville de New York !

A la mort de ma mère, nous avons hérité toutes les deux de sa maison. Dieu merci, elle s'est vendue très rapidement. J'avais besoin d'y voir de nouvelles têtes pour que, même si l'extérieur conservait son architecture ancienne, ses volets noirs et sa porte rouge, l'intérieur au moins soit différent. Les murs ont été repeints et les meubles ont été changés. Ce n'était plus la maison de notre mère, dont la personnalité se reflétait précisément dans le choix des couleurs et du mobilier et dans l'agencement des lieux.

Stella a reçu son argent il y a deux ans, et l'année suivante, elle n'a cessé de voyager. Elle s'est même rendue en Inde, dans un ashram, mais je ne pense pas que la vie là-bas lui ait fait dépenser des fortunes. La même année, elle a sillonné plusieurs pays d'Europe pour suivre la tournée de concerts de U2, puis elle a passé six mois à Dublin pour se sentir « spirituellement plus proche de Bono ».

Quant aux sommes d'argent qui devaient lui servir à payer ses études à la fac, elle les a dépensées dans les années qui ont suivi l'obtention de son diplôme.

Après la mort de Silas, Stella est restée un mois entier chez elle, au lit. Quand elle acceptait de nous laisser entrer dans sa chambre, ma mère et moi nous asseyions à son chevet. Quand elle avait faim, nous lui apportions de quoi manger et nous la laissions pleurer. Nous pleurons même avec elle. Cet été-là, j'étais censée partir comme monitrice dans une colonie de vacances du Berkshire, avec ma copine Amy. Mais j'ai tout annulé. Début août, Stella nous a annoncé qu'elle allait vivre à New York pour suivre des cours de cuisine, comme Silas et elle l'avaient envisagé.

Elle s'est en effet inscrite à l'Ecole de Cuisine de Peter Kumps, mais elle a tout laissé tomber au bout d'un mois, utilisant son argent au gré de sa fantaisie pour satisfaire ses lubies du moment. Pendant un an, elle s'est lancée dans l'écriture d'un roman qui n'a pas dépassé la page cinquante-quatre. Et ensuite, tous les deux ou trois mois, elle nous annonçait qu'elle faisait des bouts d'essais pour la télé, nous parlait de petits boulots d'actrice qui ne se concrétisaient jamais, à part quelques spots publicitaires et des vacations pour des vidéos d'entreprise sur les relations employeur/employé. Après, il y a eu les billets d'avion et les suites d'hôtels. Notre mère disait toujours que Stella trouverait sa voie le moment venu.

Un panneau routier nous souhaite la bienvenue dans le New Hampshire. Stella se décide enfin à répondre.

— Non, je ne l'ai pas quitté. Disons qu'on m'a virée. Sa femme nous a surpris ensemble.

— Que s'est-il passé ?

— Elle s'est précipitée sur moi avec un seau d'eau froide et me l'a renversé sur la tête en hurlant : « Je le savais ! » et « Tu n'es qu'une sale traînée ». Elle l'a répété je ne sais combien de

fois. Et après, elle m'a dit de partir sur-le-champ en jurant comme un charretier. Tous les noms d'oiseau y sont passés ! Elle a fini par me lancer un truc dessus, une statuette, je crois. Elle a atterri dans mon dos et m'a fait un énorme bleu.

Stella me jette un regard en coin.

— Ruby, ne me regarde pas comme ça, j'ai horreur de ça !

— Je ne te juge pas, Stella.

Ce qui est totalement faux.

— Bref, voilà comment ça s'est terminé. Il m'a manqué longtemps.

— Tu étais amoureuse de lui ?

Je m'étais imaginé que c'était pour l'argent.

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Je ressentais quelque chose pour lui, mais j'aimais surtout le côté un peu déjanté de notre relation. Il me payait, j'étais sa muse... Je te signale qu'en ce moment même, on expose deux tableaux de moi dans une galerie très connue.

— Mais... ça ne te gênait pas qu'il soit marié ? Qu'il ait des enfants ? J'ai du mal à concevoir qu'on puisse s'intéresser à un homme marié qui raconte des bobards à toute sa famille. Pour moi, ce genre de type ne présente aucun intérêt, ce n'est qu'une sale ordure. Je suis très sévère avec lui.

Elle reste un moment sans rien dire. Puis elle ajuste ses énormes lunettes de soleil rose nacré.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas envie d'en parler. Si on mettait nos nouveaux chapeaux ?

Elle se retourne pour fouiller dans le sac, sur la banquette arrière.

Il faut reconnaître que ces chapeaux sont très utiles pour empêcher nos cheveux de voler au vent.

A partir de cet instant et jusqu'à la frontière entre le New Hampshire et le Massachusetts, Stella fait toujours la même réponse à la plupart de mes questions : « Je n'ai pas envie d'en parler. » Nous faisons une nouvelle halte, et elle se prend un nouveau milk-shake, au chocolat cette fois. Nous en profitons pour faire un tour aux toilettes. Elle n'a pas envie de parler « du bébé », ni de Jake (ou James ou Jason...). Encore moins de jouer au jeu des questions/réponses.

Mais j'insiste :

— On se sent comment, quand on est enceinte ? Physiquement et mentalement.

— Je ne sais pas.

— Est-ce que ça fait mal ? Tu sens quelque chose bouger dans ton ventre ?

— Non. Et d'après le livre que tu m'as offert, je ne sentirai rien avant un bon moment.

Le lendemain de l'annonce de sa grossesse, je suis allée chez Blueberry Books et j'ai acheté un exemplaire de *Vous attendez Bébé, soyez bien renseignée* – autant pour elle que pour moi, d'ailleurs. En deuxième de couverture, j'ai écrit : *Pour ma sœur Stella Leigh Miller. Gros bisous. Ruby.* Je ne suis pas certaine qu'elle prenne le temps de lire le bouquin, je ne sais même pas si elle prend les vitamines que sa gynéco lui a prescrites. En revanche, elle a demandé à sa gynéco si ses envies de McDonald's ne posaient pas de problème pour le bébé et apparemment, le médecin a donné son accord pour y aller trois fois par semaine, à condition de manger des hamburgers nature avec juste quelques frites. Ou mieux encore, des Apple Dippers ou une salade.

— Est-ce que tu...

— Ruby, je ne sais pas et je n'ai aucune envie d'en parler maintenant.

Naturellement, elle est morte de trouille. J'ai tendance à oublier ce trait de caractère chez Stella. Ma sœur a longtemps été la plus effrontée – c'était la jumelle Miller qui jetait des instruments de

musique à la tête des bourreaux des cœurs. Mais là, elle n'est pas dans son élément. Le contexte n'est pas le même, elle ne peut se rabattre sur rien. Elle ne connaît même pas le nom du détenteur du chromosome Y.

Je regarde Stella de biais, par-dessus mes lunettes de soleil. Elle a des cils d'une longueur extraordinaire, même lorsqu'elle n'applique pas de mascara pour les mettre en valeur. Ceci dit, aujourd'hui, Stella n'a pas lésiné sur le maquillage pour rehausser sa beauté : poudre, crème bronzante, rouge à lèvres nacré à peine teinté. Plus eyeliner et mascara. Personnellement, comme je suis une blonde à la peau claire (attention, pas blond platine, blond soleil), je n'ai pas intérêt à trop me maquiller car j'ai vite l'air d'un clown, quelle que soit la couleur choisie. Alors je me contente d'un mascara brun, d'un soupçon de poudre de soleil et d'un gloss à lèvres léger.

Stella est mon aînée de deux minutes et douze secondes, et c'est le portrait craché de mon père. Mais quelque chose me dit que son enfant ne ressemblera pas à Jake (ou James ou Jason), mais à sa mère. Même si nous réussissons à dénicher le détenteur du chromosome Y, même si ce fantôme prend corps et nous dit enfin comment il s'appelle, je pense malgré tout que le bébé ressemblera comme deux gouttes d'eau à Stella.

Nous faisons halte pour faire le plein et acheter des boissons fraîches – un Coca light pour moi et une boisson gazeuse au gingembre pour Stella. Après un petit tour aux toilettes, nous regagnons la voiture. Cette fois, c'est moi qui prends place derrière le volant. Stella incline son siège et se met à l'aise, les pieds sur le tableau de bord.

Elle me demande en sirotant son soda :

— Est-ce que vous vous êtes demandé, Tom et toi, combien d'enfants vous aurez ?

J'imagine des quadruplés rampant à quatre pattes dans le salon. Quatre bébés. Quatre ! Je baisse ma vitre pour inhaler une bonne goulée d'air pur, en essayant de chasser la vision de ces quatre bébés. Mais plus j'essaie, plus leurs visages deviennent nets.

Stella insiste :

— J'imagine que non... Attends un peu, que je suis bête ! Vous voulez en avoir quatre, c'est bien ça ?

— Pour moi, c'est celui ou celle qui veut le moins d'enfants qui a le dernier mot. Et puis de toute façon, nous trouverons bien un compromis. Tu sais, Stella, le compromis est la base même du couple, et du mariage. Aucun des deux ne peut prétendre avoir raison et exiger qu'on se plie à sa volonté.

— Il t'est déjà arrivé d'avoir gain de cause ?

— Naturellement.

Et c'est la vérité. Tom, qui adore les trucs modernes en inox et les nouvelles marques voulait que nous achetions une maison neuve bien à nous plutôt que d'emménager dans mon minuscule appartement victorien. Mais j'étais tellement attachée à cet endroit qu'il a cédé. Il m'a dit qu'il serait heureux d'y vivre avec moi jusqu'à la fin de ses jours.

— D'accord. Vous aurez donc quatre gosses.

Elle ajoute en se tapotant le ventre :

— Comme ça, mon bébé à moi aura des tas de cousins.

— Nous sommes déjà d'accord sur les prénoms. A notre premier rendez-vous, nous nous sommes rendu compte tous les deux que nous avons toujours rêvé d'appeler notre fille Scout, comme la Scout de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, notre bouquin préféré. Mais c'était impossible : il



était déjà pris par Demi Moore.

Stella hausse les sourcils.

— Ne me dis pas que vous avez choisi le nom de vos futurs enfants dès le premier rendez-vous !

Et dans ce cas, pourquoi avoir tant attendu pour vous fiancer ?

— Mais non, nous avons choisi chacun de notre côté le prénom Scout bien avant de nous rencontrer...

Lorsque Tom et moi avons adopté Marco à la fourrière, nous avons pensé l'appeler Scout. Mais comme c'était un mâle, le prénom prenait une tout autre signification. Il ne faisait plus du tout penser à Harper Lee et à son bouquin...

— Nous en parlons dans l'abstrait : « Quand nous aurons des enfants... » Mais sache que je n'envisage pas d'être enceinte dans l'immédiat.

C'est vrai que je ne ressens pas encore le besoin d'être mère. Je suppose que ça viendra un jour. Lorsque nous avons des réunions de famille avec les sœurs de Tom, j'essaie de m'imaginer à la place de Caroline et d'Anne, à faire quatre choses à la fois pendant que leurs maris se contentent d'une seule : allumer le barbecue. Apparemment, les femmes sont chargées de s'occuper des gamins, de la bouffe, de la maison et des invités pendant que les maris se contentent de retourner le poulet et d'étaler dessus la sauce barbecue tout en devisant gaiement avec les invités. Caroline et Anne sont toutes les deux plus âgées que moi, mais de peu. Quand j'aurai trente-cinq ans, je crèverai peut-être d'envie d'avoir une vie de famille.

Ce qui est sûr, c'est que Stella, elle, ne fera jamais quatre choses en même temps pendant que le détenteur de son chromosome Y s'occupera du barbecue en bavardant avec Tom. Plutôt mourir ! Elle n'arrête pas de dire qu'on a la vie qu'on mérite. Mais c'est faire peu de cas des aléas de la vie. La situation dans laquelle elle se trouve actuellement, par exemple. Entre la théorie et la réalité, il y a parfois un large fossé.

Moi, je suis avec Tom par choix. Je l'épouserai par choix, parce que j'ai envie de passer ma vie avec lui. C'est carrément à l'opposé de la vie que je pourrais avoir avec Nick... qui ne durerait d'ailleurs guère plus de deux semaines. Au mieux.

Peut-être, mais si... ? Qui me dit que... ? Et si... ? Et si jamais... ?

Stella croque un Malteser.

— Si tu finis par épouser Tom alors que tu n'es pas réellement amoureuse de lui, j'espère que tu te retrouveras très vite en cloque pour que nos enfants puissent s'éclater ensemble !

— Stella, je commence à en avoir marre de te répéter que *j'aime* Tom. O.K. ?

— Dans ce cas, arrête d'en parler. Dis plutôt la vérité.

J'éprouve soudain l'envie folle de me jeter à son cou et de serrer...

— Et si on se contentait d'écouter de la musique au lieu de parler ? Remets-nous Jack Johnson.

La voix apaisante du chanteur filtre des haut-parleurs. C'est le choix idéal. Il est quasiment impossible d'être stressée quand on écoute chanter Jack Johnson.

Stella remet ça.

— Dis-moi trois choses super à propos de Tom. Essaie de m'expliquer pourquoi j'ai eu tort de snober les types dans son genre.

— Je pourrais t'en citer trois mille !

Hum, c'est vite dit. Je n'en trouverais probablement que trois sur Nick, et la même chose pour Tom... Enfin peut-être deux. Premier exemple : Tom et Nick sont tous deux des profs très doués. Je

les ai observés pendant leurs cours. Tom a le don d'hypnotiser ses élèves qui l'écoutent la bouche ouverte dissenter sur la poésie multiculturelle. Après, les gamins lèvent tous la main pour donner leur avis et poser des questions.

— D'accord. Alors donne-m'en au moins *une*.

Si je parle de professeur hyperdoué, ça ne convaincra pas Stella, qui estime que la meilleure instruction se fait en dehors des salles de classe.

— Je peux vraiment compter sur lui. Vraiment.

Je n'en dirais pas autant de Nick. Je suis sa meilleure amie, mais l'inverse n'est pas vrai.

— Est-ce que Tom se battrait jusqu'à la mort pour toi ? Serait-il capable de sauter dans un puits en feu ?

— Oui, je suis sûre et certaine qu'il le ferait.

— Silas était comme ça. C'est déjà un bon point, mais c'est insuffisant. Tu sais, quand j'étais avec Silas, j'avais envie de lui arracher ses vêtements à chaque instant. Est-ce que tu as envie de faire la même chose avec Tom ?

— Je le trouve très sexy.

C'est vrai, il *est* sexy. A la façon d'un Clark Kent. Ce qui m'attire chez lui, c'est de savoir que sous ses pulls à manches courtes se cache de la braise. Et je dois dire qu'au lit, c'est quelque chose !

Elle m'observe comme si je venais de lui dire que je trouvais Danny DeVito sexy...

— Vraiment ?

Je lui enfonce mon coude dans les côtes et j'augmente le volume du son pour écouter Jack Johnson. Tandis que notre décapotable rouge passe devant les panneaux indiquant la route de Boston et Worcester, je m'aperçois que Stella s'est endormie. Je baisse le son. Notre objectif pour aujourd'hui est d'aller d'une seule traite jusqu'à Syracuse, dans l'Etat de New York, ce qui représente près de neuf heures de conduite non-stop, et d'y passer la nuit.

Je suis tellement soulagée de ne plus entendre ma chère sœur... J'en avais un peu ras-le-bol de ses questions.

Juste à la sortie d'Albany, nous échangeons nos places. J'essaie de me plonger dans la lecture de *Vous attendez Bébé, soyez bien renseignée*, chapitre « deuxième mois », mais comme Stella change constamment de file, j'abandonne. Je somnole quelques instants et je me réveille seule dans le parking d'une supérette, juste au moment où Stella rejoint la voiture. Elle est allée m'acheter un sac de chewing-gum, ce que j'apprécie. Puis elle avale quelques Maltesers jusqu'à ce que nous approchions de Syracuse.

— J'ai bien envie de m'arrêter ici ce soir.

Il est à peine 20 h 30, et la nuit commence juste à tomber.

— Où passons-nous la nuit ? A Syracuse même ?

Elle se contente de répondre :

— Près de l'université.

Je comprends un peu plus tard que cette réponse laconique signifiait en réalité : « Comme je n'ai rien réservé, mieux vaut trouver une place près de la fac, je suis sûre qu'il y aura des tas de chambres à louer. » C'est d'ailleurs vrai, mais Stella m'avait dit qu'elle organisait tout le voyage, non ? Je décide de prendre l'affaire en main pour la suite du voyage.

Nous dénichons un motel qui nous semble correct tout près d'un *bar-and-grill* bourré de monde, le Chumley's. Stella fait du charme au serveur qui ne doit guère avoir plus de vingt et un ans. Dès

qu'il prononce la phrase fatidique : « J'ai l'impression de vous avoir déjà vues », il a droit à la saga des célèbres enfants stars Miller, et à la sempiternelle remarque : « Vous nous avez sûrement vues dans l'émission *Que sont-ils devenus ?* », mais ce n'est pas le cas. Elle lui fait une lecture du visage en échange de quoi nous avons droit à un dîner à l'œil. Stella lui refile aussi un vieux numéro de téléphone, qui date de l'époque de ses vingt ans, quand elle a fait un bref séjour à Boston. Apparemment, ça fait des années que ma sœur n'a pas payé un seul repas, ni donné son vrai numéro de téléphone.

Notre chambre est tout ce qu'il y a de plus classique : petite, deux lits jumeaux avec deux tables de chevet et deux horribles lampes. Stella se laisse tomber sur le lit le plus proche de la salle de bains, ce qui se comprend, et au bout de trois secondes, elle est déjà en train de ronfler. Je prends mon bouquin, mon portable, la clé de la chambre et je me dirige vers la piscine à quelques mètres de là. L'endroit est sombre et désert, il donne presque la chair de poule. Une douzaine de chaises longues qui ont connu des jours meilleurs sont disséminées autour de l'eau. Un énorme corbeau noir est en train de picorer quelque chose à l'autre bout du bassin.

Je m'allonge sur une chaise, regrettant de n'avoir pas apporté de serviette. Aussitôt, la peau de mes cuisses se colle au plastique. Il fait beaucoup plus chaud ici que dans le Maine, une chaleur humide. En revanche, les moustiques et autres minuscules insectes sont bien les mêmes ! Je les chasse en faisant des moulinets avec mon bouquin, puis j'appelle Tom sur mon portable.

Entendre sa voix me rassure. C'est chouette, j'ai l'impression d'être à la maison. Là-bas, la vie suit son cours : Tom donne des cours à deux classes de l'université d'été, et ils viennent tout juste de commencer. Parallèlement, il prépare sa licence de lettres classiques au Bowdoin College. C'est un homme très occupé.

— Tu sais que tu manques beaucoup à Marco ? Il est allongé à mes pieds dans le salon et ne quitte pas la porte d'entrée des yeux.

Je souris en pensant à ses grimaces de chien. Marco est un vieux beagle à l'expression triste, aux bajoues pendantes. La première fois que Tom a rencontré Stella, il lui a donné les cinquante dollars d'usage pour qu'elle lise sur le visage de Marco. Après avoir étudié le chien sous tous les angles, Stella a décrété qu'il n'était pas triste du tout, qu'il était au contraire parfaitement satisfait et qu'il voulait juste du rab de Snooby Snacks ou autre gourmandise pour chien. Il avait juste *l'air* triste. Depuis, Tom a toujours eu un faible pour Stella, en dépit de son comportement mesquin à son égard. Il se met toujours en quatre pour traiter Stella comme une reine, ce qui énerve ma sœur au plus haut point. Tom a beau avoir déjà deux sœurs, il rêve d'en avoir une autre. Ce matin, pendant qu'elle mangeait ses ridicules céréales Quisp – ses préférées quand elle était gamine (elle a d'ailleurs emporté sa boîte avec elle) –, Tom lui a posé des tas de questions.

— Alors, Stella, que fais-tu de beau en ce moment ?

Entre deux bouchées, elle lui a répondu :

— Je travaille à un roman. Sur les serveuses de restaurant dans tout le pays.

Après quoi elle m'a décoché un regard du genre : « Très original, comme question ! »

Tout en me servant une tasse de café, Tom s'est écrié :

— C'est vrai ? C'est fascinant. Et quelle est ta théorie ?

Tout en continuant de croquer ses céréales, elle a rétorqué :

— Je n'en suis encore qu'au stade des interviews. J'y réfléchirai dès que j'attaquerai l'écriture. Stella s'est toujours intéressée aux serveuses de restaurant. Pas celles des grandes villes, qui

l'agacent avec leur manie de garder des photos d'elles en gros plan dans la poche de leur tablier. Elle préfère les serveuses authentiques, celles de l'Amérique profonde. De vraies serveuses qui sont souvent des mères célibataires et non des mannequins, des actrices ou des écrivains en herbe.

A une époque, Stella a même rêvé de devenir elle-même serveuse itinérante, de travailler dans chaque Etat avant de rédiger un mémoire. Elle a effectivement parcouru plusieurs Etats. Elle allait quelque part en vacances, puis mentait en disant qu'elle cherchait du travail. Dès qu'elle se faisait embaucher, elle assurait un seul service avant de donner sa démission.

Si son objectif est réellement d'interviewer des serveuses pendant notre périple, elle a déjà raté des occasions en or ! A moins que les serveurs de *bar-and-grill* un peu craquants ne fassent pas partie de la cible, ce dont je doute.

J'entends un gloussement à l'autre bout de la ligne, et je change mon portable d'oreille. Tom me rappelle de prendre ma vitamine quotidienne – il faut dire que j'oublie toujours – et me souhaite de faire de beaux rêves avant de raccrocher. Une seconde plus tard, mon téléphone se remet à sonner. Je me dis que c'est encore Tom, pour une ultime recommandation, mais non. C'est Nick. Je me redresse aussitôt sur ma chaise.

— Salut !

Ce seul mot m'envoie une secousse électrique dans toute la colonne vertébrale.

— Il y a une chose que j'aimerais bien savoir.

J'attends la suite.

— Est-ce à cause de moi que tu es partie ?

— Non, pas du tout. Stella et moi avons planifié ce voyage depuis un bon moment.

Pieux mensonge... qui ne prête pas à conséquence.

— Dis-moi, Ruby... Ai-je une chance ?

J'imagine Nick dans son appartement, étendu sur son imposant canapé de cuir brun devant les immenses baies vitrées qui vont du sol au plafond. Pas de chemise, un pantalon cargo vert treillis. Pieds nus. Et son chien Billy roulé en boule à ses pieds, un clébard maigrichon adopté à la fourrière. Ce jour-là, j'avais accompagné Nick et nous sommes allés tout droit sur Billy. Tous les deux. Son nom était marqué sur la petite pancarte devant sa niche, et Nick a trouvé qu'il lui allait comme un gant.

Nick donne lui aussi des cours à l'université d'été. Il est responsable d'une classe préparatoire sur Shakespeare qui devrait valoir à ses étudiants une solide réputation. La classe se propose de monter à la fin de l'été une version moderne de *Henry V*.

Je ferme les yeux.

— Je n'ai pas envie d'en parler maintenant, d'accord ?

Je l'imagine en train de hocher la tête comme à son habitude.

— Dès que tu auras la réponse, fais-le moi savoir.

J'acquiesce d'une voix à peine audible.

Fin de la conversation. Pendant quelques instants, je reste là, le portable contre ma poitrine. Puis je m'allonge, toujours en pleine confusion, jusqu'à ce que les moustiques finissent par me chasser.

Alors que je reprends la direction de la chambre, j'entends un éclat de rire suivi d'un grand plouf. C'est un mec qui vient de plonger à l'autre bout du bassin. Une jeune femme en Bikini se tient près de lui, au bord de la piscine. Il nage vers elle et lui agrippe les chevilles.

— Allez, ouste ! Enlève-moi ce maillot ! Si tu savais comme l'eau est bonne.

Je me demande si je dois tousoter pour signaler ma présence. La femme n'apprécierait sans doute pas de s'apercevoir qu'elle a fait un strip-tease devant une inconnue !

Mais elle plonge dans un grand éclat de rire, et c'est une fois dans l'eau qu'elle lance le haut et le bas de son maillot vers la terre ferme. Le haut atterrit sur un pot de fleurs. Elle se met à nager vers le bord et le type la suit. Je croyais qu'elle voulait gravir l'échelle métallique, mais elle s'agrippe aux deux rampes et l'homme se presse tout contre elle. J'entends d'ici leur respiration haletante.

Je m'empresse de prendre la tangente pour rejoindre la chambre. Stella, fervente adepte de la baignade en tenue d'Eve, ne rate aucune occasion de dire qu'elle adore faire l'amour dans l'eau, en dépit du côté acrobatique de la chose. Elle aurait certainement applaudi la prestation improvisée de ce jeune couple, seulement voilà, elle est toujours endormie. Le strass de son débardeur brille dans la nuit. Je récupère tout doucement le livre calé sous sa tête et je le pose sur sa table de chevet. L'air conditionné de la chambre est glacial. Je préfère le couper et ouvrir les fenêtres en écoutant les rires du jeune couple, le clapotis de l'eau et... les ronflements de Stella. Je m'imagine dans cette piscine, avec Nick. Puis j'essaie de substituer à son image celle de Tom, mais c'est Nick qui a le dernier mot.

Le lendemain matin, nous nous arrêtons dans une épicerie pour faire le plein de provisions en prévision de l'étape qui nous attend. Tandis que j'hésite entre une pomme rouge et une pomme verte, Stella m'annonce qu'il lui faut d'urgence une omelette au fromage suisse, faute de quoi elle ne répond plus de rien. Nous sortons donc de l'épicerie et nous traversons la rue pour gagner le restaurant. La serveuse, qui vient au-devant de nous avec un crayon derrière l'oreille et un bloc-notes, est tout sourires. Elle est manifestement enceinte et ne porte aucune bague au doigt. Tandis qu'elle nous verse du café, Stella lui demande si elle accepterait d'être interviewée pour le bouquin qu'elle est en train d'écrire.

— Je prends ma pause dans cinq minutes. Si vous voulez, je viendrai m'asseoir avec vous. D'autant que je crève d'envie d'une omelette, moi aussi. Mais pas d'une omelette Western ou Greek, je préfère une omelette garnie de pudding au chocolat.

Stella est à deux doigts de vomir. Il faut dire qu'elle a toujours détesté le pudding au chocolat. Ça date de l'école primaire, le jour où une rivale avait déversé tout le contenu d'une salière dans son dessert chocolaté.

La serveuse, qui répond au nom de Jen R., si j'en crois son badge – lequel permet de ne pas la confondre avec sa collègue Jen B. – et qui déteste qu'on l'appelle Jennifer ou Jenny, nous sert nos petits déjeuners et le sien (la fameuse omelette grecque avec pour garniture du pudding au chocolat et des frites).

Stella pique sa fourchette dans son omelette au fromage et en porte un morceau à sa bouche.

— Commençons par quelques questions simples. J'aimerais que vous me parliez un peu de votre vie. A vous de voir si vous souhaitez me confier ou non des infos d'ordre personnel. Je veux que vous vous sentiez à l'aise.

Avant de prononcer un seul mot, Jen engloutit la moitié de son omelette en faisant signe à Stella de patienter.

— Je mourais de faim. Je bosse depuis 6 heures, heure de l'ouverture. Bon, allons-y ! Je m'appelle Jen Reilly et j'attends mon troisième enfant. J'ai déjà un garçon et une fille : John Junior, qui a sept ans, et Samantha, cinq ans.

Elle se tapote le ventre.

— Celui-ci, ce sera Michael ou Moriah. C'est joli, Moriah, non ? Et j'adore le prénom Michael. On ne donne plus ce nom aux enfants, de nos jours. Mais des Conner et des Ethan, ça, on peut dire qu'on n'en manque pas !

C'est vrai que dans chacune de nos classes, il y avait au moins cinq Michael, quelques Tom... et des tas de Nick. Ma sœur et moi étions toujours les seules et uniques Stella et Ruby, mais il semble que nos deux prénoms soient devenus populaires au sein de la classe biberon.

Stella a l'air déçue que Jen soit une femme mariée, et non la mère célibataire auprès de qui elle aurait pu glaner quelques conseils utiles.

Elle lui chuchote à l'oreille :

— Moi aussi, je suis enceinte. Vous êtes la seule à être au courant, avec ma sœur bien entendu.

Jen nous regarde à tour de rôle.

— Vous êtes sœurs ? C'est marrant, vous ne vous ressemblez pas du tout ! Au fait, comment allez-vous appeler le bébé ? Vous savez si c'est un garçon ou une fille ? C'est peut-être encore trop tôt, on ne voit même pas que vous êtes enceinte.

Mais oui, au fait, les prénoms... Je me suis tellement focalisée sur l'identité du père que j'en ai presque oublié celle du bébé. Je n'ai même pas demandé à Stella comment elle comptait appeler son enfant.

Stella enfourne dans sa bouche la moitié d'un bagel beurré.

— J'ai passé une échographie, mais le médecin m'a dit qu'il était trop tôt pour voir le sexe de l'enfant.

Elle ajoute en me regardant :

— Mais si c'est une fille, je lui donnerai le prénom de ma mère. Et si c'est un garçon, il s'appellera Silas, comme quelqu'un que j'ai bien connu.

— Il y a trois Silas dans la classe de John Junior, à la maternelle. Quel est le prénom de votre mère ?

C'est moi qui réponds, en souriant à Stella.

— Clarissa.

J'adore ce prénom. Le monde a besoin de Clarissa – elles sont trop rares aujourd'hui.

Stella propose à Jen de lire sur son visage, mais Jen lui dit qu'elle n'est pas portée sur ce genre de chose. C'est contre sa religion. En guise de remerciements, elle nous prépare deux paniers repas aux frais de la maison et ajoute à l'intention de Stella un petit sac en plastique remplis de cornichons.

En regagnant la voiture, je demande à Stella :

— Tu as vraiment l'intention d'écrire un bouquin ?

Elle hausse les épaules en mordant dans un cornichon.

— Qui sait... Mais le plus important, c'est le travail d'enquête. Poser des questions, obtenir des réponses.

— Des réponses sur quoi ? Sur la façon de vivre des gens ? Ça ne t'aidera pas, Stella. Tu es *toi*.

— Si je suis *moi*, pourquoi me dire sans arrêt que je devrais être de ton avis ?

Elle ponctue sa phrase d'une légère inclinaison de la tête, façon Angelina Jolie.

Je fais semblant de l'étrangler et je m'installe derrière le volant.

C'est elle-même qu'elle devrait interviewer. Toutes ces questions, c'est à elle-même qu'elle devrait les poser. C'est ce que j'essaie de faire avec la liste de questions du *New York Times*. Ce n'est pas en m'inspirant du mariage des autres, des relations au sein d'un autre couple et du lien qui les unit que je saurai comment faire un mariage heureux.

C'est à mon tour de conduire. Notre étape du jour sera Cleveland, dans l'Ohio, à presque six heures de route. Comme le fameux musée du Rock ferme à 17 h 30 le mardi (Stella a appelé hier et

cette fois, ce n'était pas des blagues), nous décidons d'y aller directement, sans faire aucune halte. Car nous sommes d'accord au moins sur une chose : aller admirer la veste en cuir et le Levi's tout aussi sexy que Springsteen porte sur la vidéo de *Born To Run*. Stella veut aussi voir tout ce qui concerne Bono. C'est son Dieu à elle, et tout ce qu'il a pu porter ou toucher l'intéresse.

Nous arrivons au musée. Alors que nous sommes plongées dans l'écoute des « 500 chansons qui ont fait le Rock & Roll », Stella porte soudain sa main à sa bouche. Au moment où j'ai du Louis Armstrong plein les oreilles, elle me dit qu'elle a envie de vomir. Nous fonçons toutes les deux vers les toilettes. Difficile de dire s'il s'agit des fameuses nausées du matin ou si ça a quelque chose à voir avec le pudding au chocolat, même si ça remonte à six heures... Ce qui est sûr, c'est qu'elle a le teint verdâtre. Nous quittons donc le musée en remettant notre visite à plus tard, sur le chemin du retour.

Stella me jure qu'elle a réservé une chambre dans un charmant bed & breakfast à proximité du musée. Je suis donc l'itinéraire de Google Map pendant une dizaine de minutes, et nous nous retrouvons devant une simple maison.

— Tu es sûre que c'est ici ? Ça n'a rien d'une auberge, c'est même trop petit pour être une maison.

En fait, on dirait une minuscule salière blanche, avec une voiture dans l'allée et une autre juste devant la porte. Je me gare dans la rue, derrière une Honda Accord grise.

— Stella, ça m'étonnerait que...

Tout à coup, j'avise le nom écrit sur la boîte aux lettres : Miller-Geller.

— Ruby, ne te mets pas en colère...

Stella est à deux doigts de vomir de nouveau. Je me demande si ce n'est pas de la comédie, pour éviter de subir la fureur qu'elle mérite.

Je la regarde en fronçant les sourcils.

— A qui appartient cette maison ?

— Tu te souviens peut-être de tante Sally, la sœur de papa ?

— Comment veux-tu que je me souviens de quelqu'un que je n'ai jamais vu ? Stella, peux-tu me dire ce que nous fabriquons ici ?

— Eh bien, j'ai pensé que, comme nous étions dans le coin, nous pourrions faire un saut chez elle. Nous trouverons peut-être quelque chose, un indice, je ne sais pas, moi.

— Tu veux dire à propos de papa ? Mais... que veux-tu qu'elle sache ? Elle s'est brouillée avec lui avant même notre naissance.

— Mais elle l'a quand même connu. Ils ont grandi ensemble ! Je cherche juste une info, un regard nouveau. Quelque chose.

— Bon, très bien. Tu vas frapper à cette porte et pendant ce temps-là, je dénicherai un hôtel pour faire un petit somme. Ciao !

J'ouvre ma portière, au bord de la tachycardie. Non mais, quelle idée !

Mais elle me rattrape par le bras et fouille dans son sac. Elle en sort une feuille de papier pliée en quatre et elle commence à lire.

— « Clarissa, tu es l'amour de ma vie. Je veux passer à tes côtés chaque jour des quatre-vingts années à venir. Je veux fonder une famille avec toi, voir dans les yeux de nos enfants ton rayonnement, ta beauté et ta grâce... »

C'est le menu pour enfants de chez Denny's que notre père a utilisé comme papier à lettres pour



y écrire ses vœux de mariage. Stella a dû le chiper dans ma chambre, dans le coffre à trésors de ma mère.

— Et alors ? Il ne pensait pas un mot de tout ça. Où veux-tu en venir, Stella ?

— Il y croyait au moment où il l'a écrit, Ruby. J'en suis persuadée. J'ai besoin de le croire. Quelque chose a changé ensuite, mais lorsqu'il a écrit ces mots, il était sincère. Ce que je veux, c'est savoir ce qui trottait dans la tête de notre père avant qu'il ne change.

— Nous avons vingt-neuf ans, Stella. Quand il est parti, nous avions six ans. En d'autres termes, il y a une vingtaine d'années que le nouveau Eric Miller a fait surface. Que veux-tu qu'on apprenne ?

— Je t'en prie, Ruby, dis-moi ce qui te fait si peur...

Elle brandit le menu.

— C'est de l'info, rien de plus. Mais c'est notre passé, notre histoire. Et moi, je veux savoir.

— C'est un passé merdique, Stella. Mais bon, tu peux courir après ton conte de fées si ça te chante. Je vais me trouver un hôtel avec Jacuzzi.

Je fais un mouvement pour sortir de la voiture. Stella me glisse à voix basse, si basse que j'ai du mal à la comprendre :

— Ruby, je suis enceinte et je recherche le père de mon bébé. Si je n'arrive pas à le trouver, je veux pouvoir dire à Silas ou à Clarissa que j'ai au moins *essayé* de le trouver, que ce n'était ni sa faute ni la mienne, que nous n'avons voulu ni l'un ni l'autre qu'il ou elle se retrouve sans père.

Je vois des larmes perler à ses paupières.

— Je ne sais même plus ce que je dis...

Elle se cache le visage dans les mains.

— Je comprends très bien ce que tu veux dire, Stella, je t'assure. Mais je doute que notre tante puisse nous dire autre chose que nous ne sachions déjà.

— On pourrait au moins essayer ? S'il te plaît ! Je ne peux pas le faire toute seule, Ruby.

Je lui presse la main.

— D'accord.

Nous sortons de la voiture et nous examinons la minuscule maison. Elle est flanquée de chaque côté de deux rosiers soigneusement entretenus, ce qui est plutôt bon signe. Qui prend la peine de cultiver son jardin ne peut pas être fondamentalement mauvais !

— Il vaudrait mieux que je me change.

Aujourd'hui, Stella a délaissé son pantalon de yoga « passe-partout » pour son jean assorti d'un minuscule débardeur blanc (c'est son uniforme à elle !) Elle s'empresse d'aller chercher sa valise dans la voiture pour enfiler par-dessus le cache-cœur en coton rose qu'elle vient d'acheter chez Kittery et troque ses Puma contre des sandales roses à semelles compensées.

De mon côté, je me demande comment on est censé s'habiller pour rendre visite à une parente – une tante – qu'on n'a jamais vue de sa vie.

— Et moi, que penses-tu de ma tenue ?

— Tu es toujours élégante, ma chère. Tu n'as même pas ta panoplie de prof.

Je souris. Ma panoplie de prof, comme elle dit, ce n'est jamais qu'un joli pantalon du style Ann Taylor ou Banana Republic assorti d'un corsage ou d'un chemisier. Ma fantaisie s'exprime par le choix des chaussures. Mais aujourd'hui, j'ai à peu près la même tenue que Stella : un jean, un T-shirt blanc et un gilet de coton lavande noué autour de la taille. Je porte moi aussi des sandales, blanches à semelles compensées, avec plein de petits cœurs roses dessus. Tom me les a offertes quand nous

avons commencé à sortir ensemble.

Nous restons plantées toutes les deux là, à regarder la maison, sans bouger d'un centimètre.

Je chuchote à Stella :

— J'ai une trouille monstre. Mon cœur bat à cent à l'heure.

— Le mieux est d'aller frapper à la porte et de...

— Vous êtes perdues... ?

Nous faisons volte-face et nous nous retrouvons nez à nez avec un mec plutôt mignon d'une vingtaine d'années qui sue à grosses gouttes. Il porte un T-shirt blanc et un short de jogging bleu. Il réussit ce tour de force d'avoir à la fois une beauté très virile et un petit côté minet.

— Euh, nous cherchons la maison des Miller-Geller.

Il pointe le doigt vers la maison.

— C'est ici. Qui cherchez-vous au juste ? Je fais partie de la famille.

Nous le dévorons des yeux. Je finis par dire :

— Nous faisons partie de la famille Miller. Notre père était un Miller, je veux dire *est*, enfin je suppose. En fait, nous ignorons s'il est mort ou vivant. C'est ridicule, n'est-ce pas ?

Bon, maintenant ça suffit, tais-toi !

Le jeune homme nous examine à son tour.

— Vous êtes les filles du frère de ma mère, c'est ça ? Les bébés mannequins ? Les jumelles qu'on ne prendrait jamais pour des jumelles ?

Il sait au moins qui nous sommes...

— Oui, c'est bien nous. Je vous présente Stella. Et moi, c'est Ruby.

Son regard passe de l'une à l'autre.

— Merci de le préciser, parce que j'aurais été bien incapable de dire qui est qui.

J'échange un regard bovin avec Stella.

Il sourit.

— Mais non, je plaisante... Euh, est-ce que ma mère vous attend ? Elle ne m'a pas dit que vous veniez.

— Nous ne faisons que passer. Nous sommes allées voir le musée du Rock'n Roll, et comme vous habitez tout près, nous avons décidé de prendre notre courage à deux mains et de vous rendre une petite visite.

Il éclate de rire.

— Votre courage ne sera pas de trop ! Il faut dire que ma mère est un peu du genre ronchon. Et quand je dis un peu...

Je murmure à l'oreille de Stella :

— Super ! Ça commence bien.

\* \* \*

Sally Miller-Geller pose une assiette de *scones* sur la table basse.

— Je ne sais pas pourquoi vous avez pris la peine de faire tout ce chemin. Et excusez-moi pour l'air conditionné. Hier, tout marchait bien... Vous voulez encore un peu de thé glacé ?

Je ferais n'importe quoi pour avoir un instant de répit et ne plus la voir. Son fils avait raison, c'est une grincheuse de première ! J'ai vainement essayé de me trouver un point commun avec cette

femme, quelque chose qui me confirme que nous appartenons bien à la même famille. Mais Sally Miller-Geller n'est rien d'autre pour nous qu'une parfaite inconnue. Ce qui n'est pas faux, d'ailleurs.

Il serait peut-être plus facile de nous sentir proches d'elle si elle ressemblait à notre père... Mais comment le savoir ? Sur les rares photos que nous avons d'Eric Miller – celles que ma mère a pris soin de conserver pour notre « album souvenirs » – on voit un homme grand et mince aux cheveux bruns (avec une coupe des années quatre-vingt, un peu dans le style nouvelle vague), en costume classe ou en jean, et avec une chemise blanche à col boutonné. Il a le visage étroit, tout le contraire de Stella et de moi. Nous avons hérité du visage en forme de cœur de ma mère. Sally, en revanche, a le visage étroit de son frère, et des cheveux bruns crépus coupés au carré qui lui arrivent sous le menton. Elle porte des lunettes avec une monture en écaille de tortue qu'elle n'arrête pas de réajuster sur son nez. Un tic nerveux, je pense. Quant à ses yeux, j'ai du mal à déterminer leur couleur. Noisette, peut-être... Disons, brun-vert. Rien dans ses traits ne me rappelle mon père, en tout cas le souvenir que j'en ai.

Elle revient avec sa carafe et remplit nos verres à ras bord alors que nous y avons à peine touché. Puis elle s'éclipse de nouveau et revient un instant plus tard.

— Je ne vois vraiment pas ce que je pourrais vous dire sur votre père. La dernière fois que je l'ai vu, c'était avant votre naissance, et je n'ai jamais entendu parler de lui depuis.

Elle nous sort ça comme si c'était normal, comme s'il en était ainsi dans toutes les familles. Nos grands-parents paternels étant décédés avant notre naissance, Eric et Sally représentent tout ce qui reste de leur famille nucléaire. Comment peuvent-ils ne plus se parler, alors qu'ils sont frère et sœur ? J'essaie d'imaginer la même situation entre Stella et moi. Même s'il y a des moments où je n'étais pas mécontente, loin de là, d'être brouillée avec elle, nous avons toujours su, elle comme moi, que nous nous reverrions pour notre anniversaire, pour Thanksgiving et pour l'anniversaire de la mort de maman.

Rory arrive avec nos valises. De toute évidence, il a pris une douche. Et il a enfilé un T-shirt blanc et un jean.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à occuper la même chambre ? Comme vous le constatez, la maison est petite. Vous prendrez ma chambre et je dormirai ici, sur le canapé.

Quoi ? Quand a-t-on décidé que nous passerions la nuit ici ? Il n'en est pas question !

Stella ouvre la bouche pour parler, mais Sally, qui regarde son fils avec une lueur meurtrière dans les yeux, s'empresse d'ajouter :

— Oh, je suis sûre que Ruby et Stella ont dû réserver une chambre dans un charmant hôtel de la région ! Rory, tu sais que ta chambre n'est pas très bien rangée, pas assez en tout cas pour y recevoir quelqu'un.

Rory proteste d'une voix chantante.

— Maman, elle est très bien, ma chambre.

Stella porte tout à coup la main à sa bouche. Elle demande d'une voix rauque :

— Où sont les toilettes ?

Rory désigne le fond du couloir. Stella part en coup de vent.

Je me crois obligée de commenter :

— Elle a dû manger quelque chose de pas frais.

Je me vois mal en train d'annoncer à la tantine que Stella est enceinte et sujette aux nausées du matin... à n'importe quelle heure de la journée !

Alors que nous parvenions du fond du couloir les borborygmes de Stella – dus à ses nausées, ses nerfs ou à l’absorption d’œufs pas frais – Sally lance d’un ton abrupt :

— Si elle est malade et si vous voulez rester ici cette nuit, vous êtes les bienvenues dans la chambre de Rory. J’avais prévu un dîner sans chichis et...

Rory lui coupe la parole.

— Je m’en occupe !

Il me sourit, et je lis dans son regard qu’il meurt d’envie que j’accepte. Je n’ai pas le courage de lui dire à quel point je suis impatiente de quitter sa maison de poupée.

— Super ! J’ignore si Stella sera en état de manger, mais après tout, les *doggie bags* sont prévus pour ça, non ?

Sally prend la direction de la chambre de Rory pour faire un « brin de ménage ». Restée seule avec lui, la conversation se porte sur Marco, qui me manque déjà. Rory me confie qu’il a toujours voulu adopter un berger allemand à la fourrière. Pour lui, le berger allemand est le chien idéal.

Stella sort des toilettes, le visage radieux. A-t-elle joué la comédie pour qu’on nous invite à passer la nuit ici ? Sally a pourtant été claire : elle ne nous dira rien de plus.

Stella demande à Rory :

— Quelle est votre spécialité ?

Nous voilà partis en direction de la cuisine, qui est deux fois plus grande que le salon.

J’ai toujours envié cette capacité qu’a Stella de se sentir bien partout, avec tout le monde. Si ma mémoire est bonne, toute petite déjà, elle sautait de joie à l’idée d’aller à l’école maternelle pour retrouver ses amis et sa maîtresse. Elle était capable de chuchoter des secrets à l’oreille de gens qu’elle n’avait jamais vus... et même de peindre un chat sur leur visage. Et moi je restais là, debout près de la maîtresse, mal à l’aise. J’avais peur de bouger, de parler. Comment se fait-il que nous soyons si différentes, que nos personnalités s’opposent à ce point ?

Lorsque nous avons atteint l’âge de la puberté – celui où l’on commence à s’intéresser aux garçons –, Stella s’est mis tout de suite en tête que les garçons l’aimaient bien et qu’ils la voulaient pour petite amie. Et ça a marché. D’où vient une telle confiance en soi, un tel amour-propre à cet âge ? A douze ans, on se forge une identité à partir des messages hétéroclites que la société et les médias se chargent de vous envoyer, et elle a subi comme moi l’abandon de son père. Tout ça est de nature à vous bousiller la vie, non ? Et si elle avait une telle confiance en elle, pourquoi pas moi ? Nous avons été élevées par les mêmes parents, nous avons vécu dans la même maison, nous avons été confrontées aux mêmes épreuves. Notre mère nous a aimées autant l’une que l’autre, sans aucun favoritisme. Quant à notre père, il a pratiqué l’égalité des chances à sa manière, en nous ignorant l’une et l’autre... Quand il ne nous reprochait pas de bâcler notre travail. Ou Stella ne faisait pas ressortir ses fossettes, ou c’était moi qui ne relevais pas assez le menton. Nous « n’en voulions pas assez », toutes les deux. A l’époque, c’était faux. Nous en voulions vraiment. Nous aimions autant l’une que l’autre être l’objet d’attentions, et de tout le monde, mais encore plus de notre père. Quand nous fréquentions les studios de télé, on n’arrêtrait pas de nous dire à quel point nous étions adorables et sûres de nous. Je ne me rappelle pas si notre père nous traitait mieux dans les studios que chez nous, mais je suppose qu’il était bien plus gentil avec nous quand les gens nous observaient.

— Je vais vous préparer des spaghettis *marinara*. Je sais bien qu’a priori, il n’y a pas de quoi sauter au plafond, mais attendez un peu de goûter ma sauce ! C’est bien simple, je devrais avoir ma propre émission sur la chaîne Food Network !

Nous restons là, plantées comme deux piquets, à le regarder faire. Il désigne d'un geste la table ronde et les chaises, près de la fenêtre.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Mais vous pouvez aussi m'aider, si ça vous tente. Quand je suis en cuisine, j'adore avoir des assistants. Je leur aboie dessus pour qu'ils m'apportent du *garam masala*.

Stella hausse le sourcil.

— Vous mettez du *garam masala* dans la sauce ?

Rory est hilare.

— Seulement si j'ai l'intention de vous faire vomir de nouveau, ce qui n'est pas le cas. Un jour, je vous concocterai ma spécialité indienne : le poulet *tikka masala*.

Stella lui raconte qu'elle a passé un mois à l'École de Cuisine de Peter Kumps, et Rory nous fait un bref résumé de son parcours personnel. Il vient juste de décrocher son diplôme de commerce, mais si ça n'avait tenu qu'à lui, il aurait suivi des cours de cuisine à Paris. *Ratatouille*, le nouveau Pixar, est un de ses films préférés, avec *Sur les Quais*.

— Encore que je n'aie rien d'un rat... Mais j'adore cuisiner.

Stella lui demande :

— Vous tenez ça de qui ?

Rory surveille du coin de l'œil le gros faitout qui est sur le feu, mais l'eau n'est pas encore bouillante.

— De mon père. Il a travaillé trente-cinq ans dans la même société. Vous voyez le genre... L'idée que son fils puisse suivre des cours de cuisine lui a presque flanqué une crise cardiaque ! Alors j'ai fait des études de commerce, en prenant la gestion de restaurant comme matière secondaire. Mais un jour, j'irai dans une vraie école de cuisine. En fin de compte, je n'aurai pas perdu mon temps car je saurai la marche à suivre pour ouvrir mon propre restaurant et le gérer comme il faut.

L'eau commence à bouillir. Rory me confie la tâche de casser les spaghettis. Ça fait un petit bruit sec très sympathique.

Rory me félicite.

— Vous êtes douée, on dirait un vrai chef. Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis prof. Dans un lycée privé.

Stella, occupée à beurrer deux tranches de pain italien des deux côtés, met son grain de sel dans la conversation.

— Elle enseigne au lycée où elle a fait ses études. C'est ce qu'on appelle avoir de la suite dans les idées, non ?

Rory, qui est en train de peler une gousse d'ail, m'adresse un clin d'œil.

— C'est une qualité. Dites-moi, si j'en crois la bague que vous portez au doigt, vous êtes fiancée... ?

Je souris.

— Oui. A un collègue.

Stella croit bon d'ajouter :

— Et si elle l'épouse, elle s'appellera Ruby Truby.

Rory met l'ail de côté et entreprend de couper les tomates en tranches.

— Ruby Truby ? J'aime beaucoup, ça sonne bien. Mais j'ai noté le « si » au passage...

— Ne faites pas attention à ce qu'elle dit. Stella a un problème avec les gens équilibrés qui travaillent de 9 heures à 17 heures et qui ont des plans de retraite. Je devrais même dire de 9 heures à 15 heures. Et Tom est un type super...

Stella chuchote dans le creux de l'oreille de Rory :

— Il porte des slips moulants. J'ai fouiné dans son placard, et tous ses habits sont soigneusement pliés comme s'il travaillait chez Gap. Il a vingt pantalons de treillis et une centaine de pulls sans manches.

Je prends la défense de Tom.

— C'est un érudit, un spécialiste de Milton.

Rory éclate de rire.

— Et vous, Stella, que faites-vous de 9 heures à 17 heures ?

— Jusqu'à midi, en général, je dors. Et le reste du temps, je suis muse professionnelle et je lis sur les visages.

Elle dit ça comme d'autres diraient je suis « guichetière » ou « avocate ».

— C'est cool ! Vous pouvez lire sur...

Une toux discrète nous signale l'arrivée de Sally. Elle est plantée sur le seuil de la porte et semble vraiment mal à l'aise. Elle se tord les mains, et redresse par deux fois le trépied sur la cuisinière.

— J'ai encore un peu de ménage à faire. Vous comprenez... Je ne m'attendais pas à votre visite, alors...

Et hop, la voilà qui s'en va, presque en courant. Décidément, Rory et sa mère sont eux aussi la preuve vivante de la disparité qu'il peut y avoir entre deux parents proches !

Rory nous décoche un sourire espiègle et lance de loin à sa mère :

— Nous dînons dans vingt minutes, maman !

Rory a tenu parole. A propos du timing, comme de ses talents de cuisinier. C'est absolument délicieux. Dommage que je ne puisse pas en ramener un peu à Tom ! C'est un grand amateur de pain chaud à l'ail, même ceux que l'on trouve dans les supermarchés. Mais chaque fois qu'il essaie d'en faire lui-même, les détecteurs de fumée tombent en panne.

Nous prenons place dans la petite salle à manger. Un verre de vin rouge est posé devant chaque assiette bourrée de spaghettis et de pain à l'ail. Je parcours la pièce du regard pour essayer de me faire une idée plus précise de la personnalité de Sally. Je m'aperçois que Stella fait de même. Mais je ne trouve aucun indice à glaner sur les murs blanc cassé et le mobilier banal... La décoration n'a rien de classique, elle n'est pas moderne non plus, ni rustique. Juste des meubles de bois ordinaire, un canapé assorti et une causeuse de bois naturel. Une tapisserie encadrée représentant un voilier est accrochée au-dessus du canapé, mais je doute que Sally l'ait faite elle-même...

Aucun rapport avec la maison de ma mère ! La maison où nous avons grandi dans le Maine était si chaleureuse, si accueillante, si douillette. Là-bas, les murs étaient jaune pâle et d'un bleu très doux, les canapés et les chaises garnis de coussins colorés. Quant à la décoration, c'est nous-mêmes qui nous en sommes chargés au fil des ans. Et puis toutes ces photos... Il y en avait partout, petites ou grandes, sur les murs, les tables et toutes les surfaces disponibles. Ici, il n'y a aucune photo à part deux clichés pris le jour de la remise du diplôme de Rory, mis sous verre et rangés dans un vaisselier.

Stella demande à Sally :

— Avez-vous des albums avec de vieilles photos ? J'adorerais voir mon père quand il était petit. Maman nous a dit qu'il avait emporté toutes ses affaires avec lui quand il est parti.

Sally répond, tout en se battant avec les spaghettis qu'elle a beaucoup de mal à porter à sa bouche :

— Je ne sais même pas où chercher.

Pas question de lui casser les pieds. Stella semble se contenter de cette réponse. Nous finissons de dîner – un dîner expédié en dix minutes – sans poser d'autre question d'ordre privé. J'ai vu le regard de Sally se poser deux ou trois fois sur ma bague, mais elle n'a fait aucun commentaire. Elle ne m'a même pas félicitée, ni demandé la date du mariage.

Elle finit par lâcher :

— Vous devez être fourbues après ce long voyage. J'ai mis des draps propres dans la chambre de Rory. C'est un lit à deux places, mais je suppose qu'entre jumelles, vous avez l'habitude de partager.

Stella s'exclame :

— C'est vrai, je suis épuisée.

— Tu t'occupes de la vaisselle, Rory ? J'ai mon club de lecture.

— Bien sûr... !

Aussitôt, Sally se lève en pressant ses lèvres pour la vingtième fois sur un mouchoir en papier.

— Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance. Prenez bien soin de vous.

Puis elle s'en va avec son sac à main et un exemplaire cartonné d'un roman de Harry Potter.

Je me tourne vers Rory.

— Je crois que nous l'avons mise très mal à l'aise. Était-ce une erreur de venir ?

Rory nous rassure.

— Au contraire ! Les gens coincés ont besoin qu'on les secoue un peu. Et c'est ce que vous avez fait, toutes les deux.

Décidément, c'est un gentil garçon. Et perspicace, avec ça.

— Et puis, si nous n'étions pas venues, si Stella n'avait pas insisté pour frapper à votre porte, nous n'aurions pas eu le plaisir de vous connaître.

Il lève son verre, et nous trinquons avec lui.

Tout en emportant les assiettes dans la cuisine, Stella repart à la charge.

— Dites-moi, Rory, vous avez sûrement des infos sur notre père... Où est-il ? A une réunion de loge maçonnique ?

— Il est parti il y a quelques mois avec une serveuse plus âgée que ma mère qui travaillait dans le restau où il prenait pratiquement tous ses repas.

Stella et moi répondons d'une même voix :

— Ah bon ? Pas étonnant qu'elle soit aussi ronchon.

Rory remplit le lave-vaisselle avec nous et passe un coup d'éponge sur le plan de travail. Puis il enveloppe les restes du repas, avec notre aide, bien entendu.

— Vous savez, elle a toujours été d'humeur sombre. Y compris le jour de son mariage, j'ai vu la vidéo. A propos, ça vous dirait de louer un film ? Ou de jouer au Scrabble ? Je suis sûr que vous me battriez à plate couture, je suis nul au Scrabble. J'ai même été largué par une petite amie sous prétexte que je jouais trop mal !

J'éclate de rire.

— Ça ne peut pas être pire que Stella.

Laquelle proteste en me lançant une demi-tranche de pain à l'ail.

Nous passons donc les deux heures suivantes à jouer au Scrabble, puis aux charades. Stella s'endort sur le canapé au moment même où je mime la première syllabe de mon second mot. Rory la soulève dans ses bras et la monte au premier pour l'allonger sur son lit.

Il me dit au moment où je la rejoins pour me coucher :

— Je vous réveillerai pour le petit déjeuner. Vous n'avez qu'à laisser vos valises près de la porte, je m'occupe de les charger dans la voiture.

— Merci beaucoup. Et merci encore de votre accueil.

Il hoche la tête.

— Bonne nuit, cousine.

Tandis qu'il referme la porte, je me dis que c'est super d'avoir un cousin. Ce qui est beaucoup moins chouette, c'est d'avoir à partager son lit avec une sœur qui ronfle comme un Boeing ! Elle a bougé en dormant, et la voilà qui occupe à présent le centre du lit, un bras allongé d'un côté, le visage tourné de l'autre.

Je me mets en pyjama, un simple T-shirt avec mon vieux pantalon rose de survêt qui me rappelle la maison (à cause du sigle de l'université du Maine sur les fesses). Puis je me glisse près de Stella, en lui rabattant le bras le long du corps. J'extrais mon portable de mon sac pour lire mes messages. Il n'y en a qu'un, un texto de Tom.

« Je pense à toi. »

Je lui réponds :

« Moi aussi. »

Allongée dans ce lit, je me demande comment les gens peuvent se lever et partir ainsi sans autre forme de procès. Je sais bien que tante Sally passe pour être un ours, et qu'elle n'a rien à faire de ses deux nièces perdues de vue (qui n'attendaient strictement rien d'elle si ce n'est un peu de chaleur humaine et quelques infos). Je peux même comprendre ce qui la rend si difficile à vivre. Mais ma mère, elle, était très facile à vivre. Si conciliante, si drôle et si charmante ! Et quelle cuisinière ! Mon père n'a vraiment aucune excuse.

J'essaie d'imaginer Tom dans vingt-cinq ans, en train de m'annoncer qu'il me quitte, sa valise dans une main et une photo de nos quatre gosses dans l'autre. Mais j'ai beaucoup de mal à l'imaginer. Pour Nick, c'est différent. Je le vois mal s'installer quelque part entre deux conquêtes. Mais au fond, qui sait comment l'amour fonctionne et ce qui pousse les gens à agir ? On est toujours surpris et choqué lorsque quelqu'un vous trahit. Après tout, Tom peut très bien partir et Nick rester à mes côtés pendant les cinquante prochaines années... Mais j'ai beau essayer d'imaginer Nick à quatre-vingts ans, je n'y arrive pas !

Mon portable sonne. Un nouveau texto de Tom.



« J'envisage de te rejoindre à Las Vegas. Après tout, pourquoi ne pas se marier en voiture dans une chapelle ? Du moment que tu deviens mienne... »

Holà, doucement...

Ne sachant quoi répondre, je ferme les yeux. Lorsque j'émerge enfin, un rayon de soleil filtre par les rideaux bleus de la fenêtre, et j'ai le bras de Stella sur mon cou. Rory frappe à la porte.

— Debout, les paresseuses ! Petit déjeuner dans vingt minutes.

Ma mère adorait que Stella et moi prenions place à la table du petit déjeuner en pyjama, au saut du lit. Pour elle, les gens qui attendaient d'avoir pris leur premier repas pour se doucher et se préparer à affronter le monde extérieur se montraient tels qu'ils étaient. Mais l'idée de descendre en pyjama, les cheveux en bataille et les pieds nus ne me semble pas très approprié dans le cas présent.

Lorsque nous descendons, dûment douchées, habillées et chaussées, et armées de notre grand sac fourre-tout, nous tombons sur Sally. Bien coiffée, les lèvres maquillées, elle est en train de siroter son café dans une tasse en porcelaine, le petit doigt en l'air ! Elle se raidit en nous voyant, ce qui est un comble. Nous sommes quand même de la famille ! Les filles de son frère qu'elle n'avait vues que sur quelques photos prises juste après notre naissance, et sur les pubs de produits pour bébés.

Elle nous dit bonjour de son ton revêché. On dirait une invitée de l'émission du Dr Phil, le psy de service, qui a désespérément besoin des soixante minutes de sagesse dispensées par le maître... Elle a l'air abattu, comme si elle avait eu beaucoup de mal à traverser la vie sans s'écrouler avant de recevoir le coup de grâce : la trahison. J'espère qu'elle a une bonne copine !

Stella jette un œil sur la table.

— Génial ! Des muffins... Ils sont aux pépites de chocolat ou aux fruits ?

— Un mélange de baies. Ils viennent de la boulangerie et sont délicieux. Rory est parti faire un saut au supermarché. Nous n'avons plus d'œufs ni de pâte à crêpe, et il voulait que vous mangiez quelque chose de consistant avant de reprendre la route. Vous partez bien ce matin, n'est-ce pas ?

J'ai une envie folle de lui prendre la main, de la regarder droit dans les yeux en lui promettant que oui, nous partirons dans une demi-heure maxi, et qu'elle sera à jamais dispensée de nous revoir ou de nous adresser la parole. Mais je me contente de prendre un muffin et de hocher la tête.

Mais Stella ne l'entend pas de cette oreille.

— Avant de reprendre la route, nous nous sommes dit, Ruby et moi, que vous pouviez peut-être nous en dire un peu plus sur notre père. Par exemple, la raison qui l'a poussé à quitter la maison comme ça, sans explication.

Sally fronce les sourcils.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne sais vraiment...

Stella l'interrompt.

— Nous avons perdu notre mère il y a deux ans. Nous ne pouvons plus lui poser la question.

Sally ne bronche pas. Elle se contente de pincer les lèvres.

— Je pense que mon avis vous importe peu, mais puisque vous m'avez posé plusieurs fois la question, je vais vous le donner. Votre père n'était qu'un sale égoïste, et je suis certaine qu'il l'est toujours. Eric ne s'est jamais intéressé qu'à lui-même. Hier soir, quand je suis rentrée, Rory n'a pas arrêté de me parler de lui. Il m'a dit qu'à vos yeux, c'était probablement une sorte de superhéros et que vous aviez envie d'entendre qu'il était parti pour votre bien ou je ne sais quoi. Mais la vérité est la vérité... Un autre muffin ?

Elle pousse la corbeille vers nous. Stella refuse le muffin offert et s'exclame en secouant la tête :

— Mais bien sûr, l'extraordinaire Homme Invisible... Un superhéros !

Je prends un muffin, encore que tout ça m'ait coupé l'appétit.

— Sally, je m'en voudrais de vous ennuyer avec mes questions, mais que s'est-il passé entre vous et votre frère ?

C'est un peu bizarre de l'appeler Sally – cela me semble presque irrespectueux. Mais je me vois mal en train de l'appeler *tante* Sally !

Elle soupire en croisant les mains devant elle, sur la table.

— Disons que nous avons toujours eu des rapports difficiles, même quand nous étions enfants. Mais lorsque nos parents sont morts dans un accident de voiture, Eric a essayé de garder pour lui une partie de l'argent qui nous revenait, des milliers de dollars. Il a aussi dissimulé une partie du patrimoine. Il a fait des choses de ce genre toute sa vie...

« Nos parents »... Autrement dit, nos grands-parents ! Mais là encore, il n'y a jamais eu de lien entre nous puisqu'ils sont morts avant notre naissance, et je ne me souviens pas que mon père en ait jamais parlé. Je n'ai vu aucune photo d'eux dans la maison. Eric Miller n'était pas très famille !

Notre silence déconcerte un peu Sally. Elle reprend son récit.

— Je n'ai pas été surprise d'apprendre par un cousin qu'Eric était parti avec votre compte en banque après avoir fait de vous des mannequins. Il a vécu à vos crochets, et quand les gens ne se sont plus intéressés à vous, il vous a volé votre argent avant de prendre la poudre d'escampette. C'est vraiment une ordure ! Il n'en avait rien à faire, de vous deux.

Elle secoue la tête d'un air entendu avant de vider un sachet d'Equal dans son café.

Là, elle pousse un peu, la tantine. O.K., je veux savoir la vérité, mais la théorie de Rory sur le superhéros n'est pas totalement fausse. Quel enfant a envie d'entendre, même si c'est vrai, que son père se fichait pas mal de lui ?

Stella et moi restons muettes. Je sirote mon jus d'orange histoire de faire quelque chose de mes mains. Stella, elle, est au bord des larmes.

Comme si elle mettait un point d'honneur à prouver ses dires, Sally demande :

— Saviez-vous qu'il trompait votre mère alors qu'elle était enceinte de vous ? Il passait son temps à tromper son monde. Il emboînait les gens en leur disant : « Je peux faire de vous une star. » Si vous saviez le nombre d'imbéciles qui ont cru à ses bobards ! Vous pouvez imaginer ça, vous ? Etre enceinte de jumelles, sur le point d'accoucher, et savoir que votre mari est quelque part au lit avec une femme ramassée dans un bar ?

Il semble que rien ne puisse arrêter Sally, à présent. Pour quelqu'un qui n'avait aucune info, c'est plutôt bizarre, non ?

Les joues en feu, Stella intervient.

— Il est quand même resté encore six ans. Il faut croire qu'il nous aimait un peu, et qu'il tenait à maman.

Mais Sally est intraitable.

— Il avait trouvé le bon filon, et il ne tenait pas à le lâcher, point barre. Je ne sais pas pourquoi votre mère a supporté...

Stella se lève d'un bond en hurlant :

— Ne dites pas un mot sur ma mère !

Puis elle attrape son sac fourre-tout et sort de la pièce en courant. J'entends la portée d'entrée claquer.

Sally se tourne vers moi.

— Je ne voulais pas lui faire de la peine. Je vous avais bien dit que vous n'auriez pas dû faire tout ce chemin pour avoir des informations. J'aurais très bien pu vous raconter tout ça au téléphone, Stella.

— Ruby. Moi, c'est Ruby.

Sur ce, j'empoigne mon sac à mon tour et je cours rejoindre ma sœur. Elle est dans la voiture, du côté passager, partagée entre la crise de nerfs et l'envie de pleurer.

— Fichons le camp d'ici !

— Mais nous n'avons pas dit au revoir à Rory.

— Nous lui passerons un coup de fil. Il faut absolument que je parte loin de cette maison ou je vais la tuer ! Je jure devant Dieu que j'en serais capable.

Je vérifie que nos valises sont bien rangées dans le coffre.

— Tu préfères rouler la capote abaissée ou relevée ?

— Relevée.

C'est déjà fait. Ce matin, le ciel est gris. Le soleil tente vainement de filtrer entre les nuages. Nous ignorons tout des prévisions de la météo, mais il semblerait que la pluie nous guette.

Dès que nous nous retrouvons sur l'autoroute, Stella sort de sa bouche un Malteser à moitié croqué et pousse un long soupir.

— Je n'arrive pas à la croire. Tu la crois, toi ? Quelle garce, quand même... Comme si nous avons besoin de savoir que papa trompait maman alors qu'elle était enceinte de nous ! Qu'est-ce que j'en avais à foutre, franchement ?

Une voix d'homme s'exclame derrière nous :

— Je vous avais prévenues qu'elle avait un sale caractère !

Sous l'effet de la surprise, je donne un coup de volant à gauche, et j'évite de peu le SUV qui était en train de nous doubler dans la voie rapide.

Rory se redresse sur le siège arrière de la décapotable.

— J'ai presque deux cents dollars en liquide, et encore plus sur mon compte en banque. Si vous me laissez venir avec vous, je vous paierai l'essence.

Puis il brandit un sac en papier brun.

— J'ai aussi une réserve d'œufs et de Bisquick au cas où vous auriez une petite faim. Et quatre fabuleuses Granny Smith. Bio, naturellement.

Stella finit par reprendre son souffle.

— Vous ne savez même pas où nous allons.

— Ça m'est égal. Je veux juste quitter Cleveland, sinon, c'est moi qui pourrais bien la tuer ! C'est bizarre, j'avais l'intention de rentrer à la maison avec les courses, de préparer le petit déjeuner vite fait et de vous dire : « Au revoir ! On se rappelle ! » Au lieu de ça, pris d'une impulsion subite, j'ai sauté dans votre voiture et je me suis allongé sur la banquette arrière en attendant que vous m'emmeniez avec vous. Et me voici ! Zut, j'aurais dû prendre mon iPod pour aller faire les courses, c'est la seule chose qui va me manquer.

Stella lui sourit.

— Tu peux me passer une pomme ?

Nous faisons halte devant un cybercafé des environs de South Bend, dans l'Indiana. Nous chargeons Rory Miller-Geller de nous réserver une chambre d'hôtel pour les trois prochaines nuits. Ce soir à South Bend, demain à Chicago (dans un hôtel pas trop cher) et après-demain à Lincoln, dans le Nebraska. Rory s'exécute et s'installe devant un ordi au fond de la salle, en emportant son bol de café et un gigantesque panini. Non seulement c'est lui qui régale pour la nourriture et les boissons, mais il a aussi fait le plein d'essence, comme promis.

Rory est tellement convivial – et bavard – qu'en quelques minutes, les gens qui l'entourent lui donnent des conseils sur les endroits à privilégier et ceux à éviter. On lui recommande de ne pas rater la fameuse mosaïque *Touchdown Jesus* du stade de football de l'université Notre-Dame, et d'aller voir Riverside, « le futur lieu de naissance du Capitaine James T. Kirk », juste au sud de la ville de Cedar Rapids dans l'Iowa.

Stella et moi nous installons sur des chaises pourpres très confortables. Nous posons nos *latte* (un déca pour Stella) et notre en-cas sur la table basse un peu délabrée, sans oublier le bouquin *Vous attendez Bébé, soyez bien renseignée*. Des centaines de noms sont écrits au stylo ou au crayon, voire gravés à l'aide d'une aiguille dans le bois. Une tradition, apparemment. Stella emprunte le marqueur rouge de l'ado qui vient d'écrire ses initiales et celles de son petit copain dans un cœur et elle écrit : *SM et S ou C sont passés par ici*. Je lui emprunte à mon tour le marqueur pour écrire Ruby en minuscules lettres le long du pied de table. Ça me rappelle la colonie de vacances où j'allais quand j'étais gamine. Nous écrivions nos noms avec du dentifrice sur le montant des lits.

Rory nous rejoint et s'assied en face de nous sur le canapé en lambeaux. Il inscrit à son tour son nom sur la table.

— Pour ce soir, j'ai réservé des chambres dans un petit hôtel-restaurant à deux pas d'ici. Ensuite, nous passerons la nuit chez mon copain Popper, à Chicago. Et pour la nuit d'après, j'ai réservé des chambres dans une petite pension de famille de Lincoln, en plein centre-ville.

Je hausse le sourcil.

— Popper ? C'est bizarre comme nom...

— Son véritable nom est Pete Popperscowski. C'était mon coloc à la fac, un mec génial. J'ai passé mon diplôme l'an dernier à l'université de Chicago. Il n'était pas prévu que je rentre à Cleveland, mais ma mère avait l'air si seule... Seulement voilà, six semaines avec elle, c'était largement suffisant.

Stella lui demande en croquant dans son brownie :

— Et ton père, il est comment ?

— Les femmes le mènent par le bout du nez. Je suis sûr que sa nouvelle copine va le rendre dingue, elle aussi. Elle finira par le chasser de chez elle, et il rentrera à la maison.

Je suis un peu surprise.

— Ta mère accepterait qu'il revienne sous son toit ?

Il hausse les épaules.

— A mon avis, elle passera sur sa crise de la cinquantaine. Et je suis persuadé qu'il reviendra. Il est évident que ce n'était pas juste une fille d'un soir ou une vague liaison sans importance, mais rien à voir avec l'amour. Le vrai amour, j'entends.

Je lui demande :

— Et entre tes parents, c'était de l'amour ?

J'en doute, puisqu'il est parti de chez lui. Quand on s'aime vraiment, on reste ensemble, non ? N'est-ce pas précisément à ça qu'on reconnaît l'amour, le vrai : la vie en couple ? Ce qu'on évoque dans les promesses échangées le jour du mariage : vivre ensemble dans la richesse ou la pauvreté, pour le meilleur ou pour le pire... Ou peut-on se permettre de tirer un coup, puis de réfléchir à ce qu'on a fait et de revenir ? D'accepter que l'autre revienne ?

— En général, ils prenaient leurs repas sans se parler, sauf quand mon père demandait à ma mère du rab de purée ou de lui passer le sel. Ils regardaient les mêmes émissions à la télé, du genre *Les Experts* ou *New York District*. Et le week-end, ils allaient au Home Depot ou à des expos d'objets artisanaux. Et tout ça pendant vingt-trois ans ! Si vous n'appellez pas ça de l'amour, vous !

Nous hochons la tête. Il n'a pas vraiment tort.

Stella pose son bol de café sur la table devant nous.

— J'aimerais te poser une question, Rory. Penses-tu qu'il soit possible d'éprouver un amour vrai et sincère pour une partenaire d'une nuit ? Ce que je veux dire, c'est que si le grand amour, c'est de rester sans se parler à regarder la télé pendant vingt-cinq ans, peut-on avoir une relation très forte avec une femme rencontrée dans un bar avec qui on passe la nuit entière à discuter de tout et de rien, et être attiré par elle comme on ne l'a jamais été ?

Rory se tourne vers Stella.

— Pourquoi ne serait-elle qu'une partenaire d'une nuit si les liens qui unissent ce couple sont si forts et s'ils sont attirés à ce point l'un par l'autre ? Une relation de ce genre, c'est la négation même de l'aventure sans lendemain. Il doit forcément y avoir un second rendez-vous après.

Stella pique à plusieurs reprises sa fourchette dans son brownie.

— Imagine que tu rencontres une femme dans un bar, que tu as un peu trop bu et que tu te sentes totalement en phase avec cette femme, au point d'avoir l'un et l'autre la sensation que Dieu est présent dans la pièce... Mais comme tu as trop bu...

— La sensation que Dieu est présent... ? C'est du n'importe quoi !

J'éclate de rire, mais apparemment, Stella ne trouve pas ça drôle du tout. Elle se lève d'un bond et part en courant en direction des toilettes, au fond du café. Elle tire brusquement la poignée de la porte, mais manifestement, c'est occupé. Elle reste donc plantée là, les bras croisés.

Rory fait la grimace.

— Oh là là... vous êtes croyantes ? Je n'avais aucune intention de vous offenser...

Je pose la main sur son bras.

— Ne t'inquiète pas. C'est juste un problème avec un mec.

— Alors là, j'en connais un rayon ! Je parle des problèmes avec les filles, bien sûr.

Je souris.

— Excuse-moi une minute, je vais lui parler.

Le temps que je demande à quatre personnes qui me bloquent le chemin des toilettes de bien vouloir me laisser passer, les toilettes se sont libérées et Stella s'y est engouffrée. J'attends un moment, puis je frappe à la porte.

— Je peux entrer ?

Elle ouvre la porte et se met à me crier dessus.

— Tu trouves ça marrant, toi ? Eh bien pas moi.

Puis elle éclate en sanglots et se laisse glisser par terre.

— Tu sais, je suis vraiment tombée amoureuse de lui, cette fameuse nuit. Et je n'arrive pas à le retrouver ! Je ne le retrouverai peut-être jamais...

Je me glisse dans la pièce et je ferme la porte à clé derrière moi. Puis je m'agenouille près d'elle.

— Nous le retrouverons, Stella. Je te le promets. Du moins, je te promets que nous le chercherons partout. Pour commencer, je suppose que tu as déjà cherché là où tu l'as rencontré ?

Elle hoche la tête en reniflant.

— Bien sûr, et dans tous les bars et les restaurants du quartier. Et après, j'ai commencé à ratisser tout le voisinage.

— Nous le retrouverons. Allez, viens ! Rory est très embêté, il a peur de t'avoir blessée.

— C'est ce qu'il a fait. Et toi aussi, quand tu t'es mise à rire.

— Nous te demandons pardon tous les deux.

Sur ce, je ramasse une feuille de papier toilette égarée derrière sa cuisse et nous regagnons la table.

Rory se confond de nouveau en excuses, mais Stella l'arrête d'un geste et lui dit en souriant :

— Si nous commençons à nous disputer, ça prouve que nous faisons partie de la même famille.

Elle boit une gorgée de café et mord dans son brownie.

— Juste une question, Rory. Que ferais-tu si tu avais cette relation extraordinaire avec une fille d'un soir et qu'après, la fille... se retrouve enceinte, qu'elle te retrouve et vienne te l'annoncer. Que ferais-tu ?

— Primo, je tiens à signaler au passage que je ne mettrais jamais une fille enceinte s'il s'agit d'une aventure sans lendemain. J'utiliserais un préservatif. Mais s'il y avait un hic, s'il se déchirait, par exemple, eh bien, j'étudierais la situation. Si la fille voulait garder le bébé, je l'aiderais à l'élever, et pas seulement sur le plan financier. Ce serait aussi mon gosse, non ?

— Mais... pourrais-tu tomber amoureux d'elle ? D'une fille dont tu ignorais qu'elle attendait un bébé de toi ?

— Je l'ignore parce que c'était juste une rencontre d'une nuit, c'est ça ?

Stella hoche la tête. Et elle attend.

Rory l'observe une bonne minute, puis il commence à entrevoir la vérité.

— Oui, je crois que je pourrais tomber amoureux d'elle. Si elle est aussi cool que toi !

Il lui presse la main, puis il nous demande de l'excuser et prend le chemin des toilettes.

J'ai l'impression que Stella se sent mieux, à présent. Elle s'adosse à sa chaise et contemple le plafond.

— C'est quand même étrange que personne ne s'en aperçoive... Dire qu'en ce moment même, un bébé est en train de pousser dans mon ventre, que ses genoux, ses ongles ou ses cils prennent forme sans que personne ne s'en doute...

— Profites-en bien, tu ne pourras pas le cacher bien longtemps !

— Je me sens tellement responsable vis-à-vis de ce bébé ! Tu sais, Ruby, il n'a que moi. Je suis la seule personne au monde pour le petit Silas ou la petite Clarissa...

Je lui caresse le genou.

— Mais tu m'as, moi.

— Et moi aussi.

C'est Rory qui vient de nous rejoindre.

— Je sais bien que j'ai l'air d'être un cousin au vingtième degré..., mais de fait, je suis votre cousin germain.

— Tu n'as pas l'air d'être si éloigné que ça...

— Alors, c'est cool !

Je trouve aussi.

Rory décide de rester à Chicago. Et Popper se révèle être un type très sympa. Il vit dans un gratte-ciel en face d'une sculpture géante en inox qui ressemble à un haricot. Pour des mecs de vingt-deux ans, Rory et Popper sont très mûrs. Ils nous emmènent faire un tour en ville pour déguster une énorme pizza, puis ils nous font découvrir un club de jazz où, selon Popper, Norah Jones se serait pointée un soir à l'improviste pour chanter. Mais aujourd'hui, elle n'est pas là.

Je conseille à Rory d'appeler sa mère. De lui annoncer qu'il a décidé de profiter de notre voiture pour aller voir Popper, et qu'il restera chez lui en attendant de se trouver un pied-à-terre. Il me promet de le faire, puis dit à Stella qu'elle fera une excellente mère. Nous passons ensuite une demi-heure à essayer de savoir si Rory et le bébé seront des cousins germains ou des cousins issus de germains. Nous posons la question à tous ceux que nous croisons sur notre route, mais apparemment, personne n'est d'accord.

Nous sommes victimes d'un vol dans les environs de Cedar Rapids, dans l'Iowa. Stella ayant repéré l'enseigne « Spécialités de tourtes » – alors que nous pensions qu'il n'y en avait que dans le Sud –, elle a insisté pour faire une petite pause-déjeuner. L'endroit est un véritable boui-boui, mais leurs hamburgers sont fabuleux et ils proposent un choix de six tourtes « maison ». Stella se fiche de moi sous prétexte que je manque d'originalité en commandant une tourte aux pommes, mais que voulez-vous, j'adore ça.

Lorsqu'elle était plus jeune, Mamie Zelda en faisait d'excellentes. Stella opte pour le *s'mores pie*, mais je ne vois pas en quoi c'est un meilleur choix... Lorsque nous regagnons la voiture, que nous avons garée à l'autre bout du parking, Stella s'aperçoit que ses Maltesers ont disparu.

— Mes Maltesers ne sont plus là ! Zut alors, ma trousse à maquillage non plus. Et mon livre... !

— Tu les as emportés avec toi au restaurant ?

— Non. Quelqu'un m'a piqué mes affaires.

Je la regarde droit dans les yeux.

— Quand nous nous sommes dirigées vers le restau, je t'ai demandé si tu avais verrouillé les portières, et tu m'as dit oui, Stella.

— Je pensais l'avoir fait.

Je lève les yeux au ciel et je vérifie le contenu du coffre. Nos valises sont toujours là. A l'intérieur de la voiture, il y a un bouton qui permet d'ouvrir le coffre, il est donc évident que le voleur a jugé nos fringues sans intérêt.

Heureusement que nous avons nos sacs à main avec nous, car il nous arrive de prendre juste un peu de monnaie et de les laisser dans le coffre. Dans une voiture dont les portières sont censées être verrouillées ! Si j'avais dû annuler toutes mes cartes de crédit – quand je dis *toutes*, ce n'est jamais que deux – et me rendre au DMV pour me faire délivrer un nouveau permis de conduire, j'aurais piqué une vraie crise de nerfs. Surtout si j'avais perdu dans l'histoire le portefeuille que Tom m'a offert pour mon anniversaire l'an dernier, une minuscule photo de Stella, maman et moi dans un cœur que je porte sur ma chaînette en médaillon, et la carte que Nick m'a fait parvenir, à moi seule, le jour de mes fiançailles avec ces simples mots : *Et si nous allions là-bas tous les deux ?*

Je serre mon sac sur mon cœur.

Stella balance un coup de pied dans un pneu.

— Les vitamines que je dois prendre pendant ma grossesse étaient dans ma trousse à maquillage. Sans parler de ma crème hydratante à quarante-deux dollars. Merde, merde et merde !



— Je me demande qui peut avoir l'idée de piquer une boîte entamée de Maltesers !

Plus un exemplaire plein de taches et aux pages écornées de *Vous attendez Bébé*, soyez bien renseignée qu'on peut trouver dans n'importe quelle bibliothèque ou librairie, voire au centre de recyclage de la ville.

Et puis aussi, quelle idée de dépenser quarante-deux dollars pour une crème hydratante ?

Stella demande à quelqu'un qui descend de voiture où se trouve le commissariat le plus proche. Apparemment, le commissariat d'Isley, dans l'Iowa, est à deux pas d'ici. Plutôt gonflé, notre voleur !

Le flic en uniforme au visage poupin qui nous raccompagne sur la scène du crime pour chercher des indices, nous confie que les vols dans les voitures sur les aires de stationnement sont en hausse. Lorsqu'il apprend ce qu'on nous a volé, il échafaude toute une théorie selon laquelle une fille enceinte qui se trouverait dans une mauvaise passe aurait aperçu les Maltesers de Stella, son livre et sa trousse de maquillage là, sur le siège, et qu'elle n'aurait pas pu résister à la tentation.

L'agent précise même :

— Le tout s'est probablement joué en quinze secondes. Selon moi, après avoir commis ce vol, elle est entrée dans le restau où vous étiez pour déjeuner. Vous deviez être assises tout près d'elle.

Je me souviens qu'en effet, il y avait une femme enceinte à quelques tables de nous. Stella et moi l'avons remarquée dès qu'elle est entrée car elle se dandinait et semblait très incommodée par la chaleur de ce début juillet. Elle était seule et portait un sac fourre-tout. Lequel lui a sans doute servi à planquer les affaires volées.

Stella s'exclame :

— Elle est peut-être encore là-bas. Nous pourrions fouiller son sac !

L'agent réplique :

— Ce serait une fouille et une saisie illégales ! Sa seule grossesse ne fait pas de cette femme une suspecte.

— Si c'est comme ça, je ne dépenserai jamais plus vingt-cinq dollars pour du mascara !

— Je ne peux faire aucun commentaire sur ce point, madame. En revanche, je vous suggère dorénavant de verrouiller vos portières.

Stella refuse de remplir un procès-verbal. Elle préfère passer l'heure suivante dans un drugstore pour acheter les nouveaux produits Revlon ou l'Oréal au lieu de rester assise dans un commissariat de police surchauffé.

Nous reprenons la route. Soudain, Stella s'arrête net et se range sur le bas-côté.

— Je me servais du menu de chez Denny's comme marque-page. Pour mon bouquin sur la grossesse.

Elle fond en larmes, le visage appuyé sur le volant.

J'en reste sans voix. Je regarde au loin, à travers le pare-brise. Si j'ai gardé ce stupide menu de chez Denny's dans la boîte à trésors de ma mère, j'avais mes raisons. Les promesses faites par mon père sur ce menu de gosse me rappelaient qu'il avait un jour aimé ma mère, qu'il lui avait promis de l'aimer pour toujours et qu'il le pensait vraiment. Et en grandissant, j'ai toujours été persuadée qu'en dépit de sa désertion, et du fait qu'il nous avait abandonnées, ma mère et nous, en emportant ses fichus dix pour cent au passage, il avait été pendant un temps un homme bon et loyal. Ces vœux de mariage en étaient la preuve. J'ai toujours accepté l'idée que les gens puissent changer, en mieux ou en pire, et dans le cas d'Eric Miller, c'est malheureusement en pire...

Voilà maintenant que, grâce à Stella et à cette stupide idée de marque-page, il ne me reste plus

aucune preuve que mon père a jadis été quelqu'un de bien. Idem pour Stella.

— Ruby, tu te rends compte ? Il est quelque part dans le coin. Il est peut-être en train de manger des œufs brouillés pour son petit déjeuner, de prendre un comprimé de Tylenol pour chasser une migraine ou d'aller travailler... En ce moment même, il vit et respire à deux pas de nous, qui sait ?

— J'ignore ce que tu cherches à me faire dire, Stella, mais sache que je m'en fous royalement. Il est parti en nous abandonnant, maman et moi, et il n'est jamais revenu. Il n'a jamais envoyé une seule carte, ni tenté de nous retrouver après notre déménagement. Ça fait longtemps qu'il a cessé d'être notre père. Ce type qui mange ses œufs brouillés, ce n'est pas notre père, Stella.

— Sauf que c'est bien lui.

Sauf que c'est bien lui...

Stella ajoute d'une voix brisée :

— Je veux récupérer ce menu.

— Je sais. Moi aussi. C'est moi qui l'ai conservé, souviens-toi...

— Je sais.

Je lui tapote le dos.

— Ecoute, ce n'est pas si grave. C'est peut-être le ciel qui essaie de nous faire comprendre de ne pas nous raccrocher ainsi au passé.

Elle se laisse aller sur son dossier et pousse un long soupir.

— J'en ai marre de conjuguer ma vie au passé, Ruby. Ras-le-bol.

— Pense à Clarissa ou à Silas. Ça, c'est réel. Et moi aussi, je suis là.

Elle hoche la tête avec un pauvre sourire, puis remet le contact.

Le flic au visage poupin nous a dit que nous ne pouvions pas traverser la région sans aller voir la maquette de l'USS Enterprise. Au début, nous n'avons pas compris de quoi il parlait, puis nous nous sommes rappelé qu'un type originaire de South Bend en avait parlé à Rory comme d'une visite à ne pas manquer. Apparemment, la ville de Riverside est le lieu de naissance *futur* du Capitaine James T. Kirk (la date est précise, c'est le 22 mars 2233 !) Je n'ai jamais vu un seul épisode de *Star Trek*, mais Tom est un fan absolu de cette série et possède les DVD de tous les épisodes. Comment voulez-vous que je ne prenne pas une photo de ce vaisseau spatial miniature ?

D'autant qu'il est hors de question de rouler d'une seule traite jusqu'au Nebraska. Nous avons déjà fait cinq longues heures de route entre Chicago et Cedar Rapids, et le vol des Maltesers, du bouquin et des vœux de mariage a mis Stella dans tous ses états. D'une certaine façon, le manque de Maltesers symbolise l'absence de Jack (ou James ou Jason), et l'impossibilité de retrouver le voleur est un peu comme la recherche infructueuse du père de son bébé. Quant à la perte des promesses de mariage, elle symbolise peut-être aussi la perte irréversible de Jack (ou James ou Jason).

J'appelle l'hôtel de Lincoln où Rory nous a réservé une chambre pour repousser la réservation au lendemain. Puis nous nous mettons en quête d'un hôtel à Riverside, mais ils sont tous complets. Nous atterrissons dans un minuscule motel dans la banlieue de la ville, avec un parking grand comme un mouchoir de poche. Nous vérifions plusieurs fois que les portières de la voiture sont bien verrouillées avant de partir.

Dans ce modeste motel à quatre étages, on trouve des souvenirs de *Star Trek* sur chaque table et chaque mur. Stella demande à l'accueil une chambre avec deux lits doubles, mais le mec derrière le comptoir – qui arbore les oreilles de M. Spock – lui rétorque :

— Au nom du ciel, Jim, je suis médecin, pas le concierge du Ritz !

En voyant notre mine ahurie, le type nous explique par le menu qu'il fait référence à une blague de la série *Star Trek*, quand Bones commence toutes ses répliques par « Au nom du ciel, Jim, je suis médecin, pas... », lorsque le Capitaine Kirk lui demande de trouver des idées pour les sauver des extraterrestres qui s'approchent du vaisseau !

Je m'apprête à lui répondre que nous n'avons jamais vu un seul épisode de la série, mais que nous avons vu le film ensemble et qu'il nous a plu. Finalement, je décide de m'abstenir, de peur d'atterrir dans la chambre la plus pourrie de l'hôtel.

Dans notre chambre à nous, il y a deux lits jumeaux défoncés... En revanche, l'air conditionné ne donne pas de signe de fatigue, ce qui pour nous est largement plus important. Nous prenons une douche, et pendant que Stella se refait une beauté, j'appelle Tom. Juste un petit coup de fil pour le rassurer, trente secondes à tout casser. Il faut dire que la conduite m'a épuisée et que Tom rentre tout juste d'un jogging d'une dizaine de kilomètres...

Stella détourne son regard du miroir qui surplombe la commode et pointe sur moi son pinceau à blush.

— Tu sais, si tu n'avais pas ajouté « Je t'aime aussi » avant de raccrocher, je me poserais vraiment des questions sur vous deux.

Je me laisse tomber sur le lit. L'oreiller garni de plumes est moelleux. Je ferme les yeux en demandant à Stella :

— Ce qui veut dire... ?

— Tu parles d'une conversation ! Tu viens de te fiancer, mais tu parles comme si vous étiez déjà un vieux couple !

— Pourquoi, les vieux couples te dérangent ? Ce genre de coup de fil est très sécurisant, on se sent bien et on s'assure que l'autre va bien aussi. Et c'est déjà énorme !

Stella se regarde dans la glace.

— Moi aussi, j'aimerais bien avoir quelqu'un pour prendre de ses nouvelles...

— Je ne voulais pas te...

— Non, je sais...

Elle étale sur ses paupières une ombre sable doré. Pour qui a-t-elle l'intention de se faire belle, au juste ?

— ... mais je ne peux m'empêcher de remarquer que tu n'as pas de longues conversations romantiques avec Tom, le soir.

C'est vrai que Tom et moi n'avons pas eu de conversation digne de ce nom depuis plusieurs jours. Hier, j'ai répondu à son texto de la veille au soir par un simple :

« Je t'appellerai à notre arrivée. Gros bisous, R. »

Et il m'a répondu :

« O.K. Gros bisous, T. »

Ce qui m'a fait chaud au cœur. A présent, j'ai enfin le temps... le temps de respirer, de réfléchir. Si je le veux, si j'en ai vraiment envie, Tom me rejoindra à Las Vegas en avion, et nous

nous marierons aussitôt dans une chapelle. Mais est-ce ce que je veux ?

— Nous n'avons pas besoin de nous parler tous les jours, Stella.

Elle se passe une couche de rouge à lèvres, à mon avis bien trop vif, même pour son teint mat. Puis elle l'enlève et essaie l'autre teinte qu'elle s'est achetée, un joli rose très discret. Puis elle se laisse tomber sur le lit (grinçant), les mains derrière la tête.

— Je me disais que Silas et moi, nous avons l'habitude de nous parler deux heures chaque soir au téléphone, même quand nous venions de passer plusieurs heures ensemble. Nous avons tellement de choses à nous raconter... Ça s'est d'ailleurs passé comme ça avec tous les mecs dont j'ai été amoureuse.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, Tom et moi.

— Eh bien justement, pourquoi ne pas les dire ? Par exemple, pourquoi ne lui as-tu pas parlé du vol dans la voiture ? Ou de cette sublime tourte aux pommes ? Tu m'as bien dit que c'était la meilleure que tu aies jamais mangée... Tu ne lui as même pas parlé de notre rencontre avec Sally, ni de notre cousin qui s'est transformé en passager clandestin. Tu aurais dû mourir d'envie de lui raconter tout ça !

Je sors ma trousse à maquillage de ma valise. Elle contient en tout et pour tout trois produits de beauté : une crème hydratante (la version à quatre dollars), du mascara et un gloss à lèvres transparent. En dehors de ça, j'ai un écran solaire et mon fidèle spray contre les insectes (dont je garde le nom secret) ainsi qu'une minuscule fiole contenant un stick de parfum (une délicieuse senteur de musc) que j'ai acheté chez Banana Republic. Et dont Nick n'arrête pas de me parler.

Je me mets du mascara et du gloss à lèvres, et je joue avec mes cheveux.

— Je suis peut-être plus secrète que toi, Stella. Y as-tu jamais pensé ? Peut-être que j'ai mon jardin secret, que je ne suis pas du genre à partager toutes mes pensées ni tout ce que je ressens...

Je sais que ce n'est pas entièrement vrai.

— C'est ce que je n'ai jamais aimé, chez toi.

Je ne peux pas m'empêcher de rire. Quand nous étions gamines déjà, Stella avait l'habitude de m'agripper par les épaules en s'exclamant : « Mais bon sang, dis-moi ce que tu penses ! »

C'est vrai que Tom et moi avons beaucoup de choses à nous dire. Mais nous avons choisi de ne pas nous lancer dans des discussions sans fin. Avec Tom, je pourrais parler d'amour, de politique, ou encore de la famille, de notre métier d'enseignant, de notre mariage, bref de tout... Mais la plupart du temps, l'avoir auprès de moi suffit à mon bonheur. Même quand l'envie me prend de discuter de tel ou tel sujet, la présence de Tom est si apaisante, si solide que l'envie de parler devient soudain moins urgente.

Une amie de la BLA m'a confié un jour que son petit copain ne lui adressait jamais la parole. Lorsqu'elle a essayé d'aborder le problème, il lui a dit qu'il lui suffisait d'être dans la même pièce qu'elle et qu'il pouvait facilement se passer d'échanger des banalités. Elle lui a rétorqué que, dans son esprit, il n'était pas question de parler pour parler, mais d'avoir de vraies conversations. Ce à quoi il a répondu que tout ça, c'était déjà du bavardage... Une vraie conversation, selon lui, impliquait un effort de réflexion, et par conséquent n'avait plus rien de naturel.

Ils ont rompu après deux ou trois rendez-vous. Mon amie m'a dit que j'avais de la chance de « penser comme un mec », et qu'il ne fallait pas s'étonner si Tom et moi nous entendions aussi bien. J'ai bien tenté de lui répondre que j'ignorais tout de la façon de penser des hommes, que Tom et moi étions simplement faits l'un pour l'autre, mais elle n'a pas gobé mon histoire.

Stella se lève et se plante à côté de moi, devant la glace. Elle remonte ses longs cheveux en chignon sur la nuque.

— J'espère que J. et moi aurons beaucoup de choses à nous dire quand je le retrouverai. C'est forcé, compte tenu de ce que je dois lui annoncer. Mais une fois le choc passé, en tête à tête tous les deux, je suis sûre que nous continuerons à nous parler. Le soir où nous nous sommes rencontrés, nous avons tellement de choses à nous raconter ! Nous avons parlé pendant des heures de tout et de rien. J'espère que ce n'était pas seulement l'effet de l'alcool... Et si jamais nous constatons que nous sommes de parfaits inconnus l'un pour l'autre ?

Je regarde son reflet dans la glace.

— C'est ce qui se passera, Stella. Sauf que maintenant, vous avez une chose très importante en commun. Et c'est sur cette base que votre couple se soudera peu à peu.

Un sacré défi, si vous voulez mon avis. Même si, selon moi, l'article du *New York Times* et la fameuse question quinze ne s'appliquent pas à Stella (il n'est pas question de mariage), ni à ceux qui brûlent les étapes. La solidité de son couple n'est confrontée à aucun défi puisqu'ils se sont dès le départ lancé un défi. Je dirais même que le défi, c'est *eux*.

Je lui parle de l'article et de la fameuse question quinze.

Elle rigole.

— Ce n'est pas moi qui te lance un défi, Ruby. Ton défi, c'est d'être confrontée à la vérité. Moi, je suis juste celle qui met la question sur le tapis et qui te pousse à réfléchir à ce que tu es en train de faire, à ce dont tu as envie.

En défense, je suis championne. Je lui fais donc remarquer que je n'aurais jamais dit oui à Tom si je ne voulais pas l'épouser.

— C'est faux. Les gens n'arrêtent pas de dire oui pour de mauvaises raisons. Ou pour de bonnes raisons, mais dans une situation qui ne s'y prête pas.

— Donc, d'après toi, je ne devrais pas épouser l'homme que j'aime, celui avec qui je vis depuis plus de deux ans, un homme qui a toujours été à mes côtés contre vents et marées. En revanche tu te crois autorisée, toi, à filer le parfait amour avec un inconnu.

Elle me répond d'une voix chantante :

— Ce n'est pas un inconnu. C'est le père de ta nièce... ou de ton neveu.

Je soutiens son regard dans le miroir.

— J'espère que tout ira bien entre vous, qu'il sera prêt à t'accueillir, toi et ton bébé, à résoudre vos problèmes.

— Qui te dit qu'on en aura ? Ce sera peut-être le grand amour. Peut-être qu'il sera excité comme un pou à l'idée d'être un futur papa ?

— Et toi, tu l'es ?

C'est *la* question à laquelle elle a toujours refusé de répondre jusqu'à aujourd'hui.

Elle respire un bon coup et se lance.

— Au début, j'étais paniquée, mais maintenant, je suis vraiment excitée ! Peut-être le sera-t-il, lui aussi... Je pense que si deux personnes croient à fond en leur couple, et qu'elles s'aiment très très fort, ça doit marcher.

Elle se contemple un instant sans rien dire, puis efface de l'index un peu de son fard à paupière.

— Si tu me donnais des exemples de questions de cet article du *New York Times*... ?

— L'éventail est très large... Ça va de la façon dont on compte gérer son argent à la probabilité

de s'entendre avec sa belle-famille.

— Ils trouvent ça important ? Pour moi, ce ne sont que des broutilles.

— Il arrive que les querelles et les griefs qu'on peut avoir sur des choses apparemment sans importance conduisent au divorce.

— Les gros seins aussi ! Si papa a quitté le domicile conjugal, c'était pour un corps jeune et sexy et pour être libre. Pas pour tous ces trucs dont tu me parles.

— Quand on est d'accord sur l'essentiel, ça rend quand même les choses plus faciles. Un exemple : si Tom veut quatre enfants et moi un seul, nous avons intérêt à nous mettre d'accord avant le mariage pour ne pas avoir de surprise le moment venu.

— Mais vous pouvez très bien l'un ou l'autre changer d'avis, à n'importe quel moment. Suppose que Tom t'ait dit qu'il voulait que la mère de ses enfants ne travaille pas, qu'elle reste à la maison. Tu lui dirais sûrement qu'il n'a qu'à donner sa démission, lui ! Mais une fois l'enfant arrivé, tu pourrais très bien avoir envie d'être mère au foyer. Comment peux-tu prendre des décisions à l'avance, avant d'être en situation ?

Là, elle marque un point. Mais...

En fait, je n'ai aucune idée de ce qu'il y a sous ce *mais*. Je sais juste qu'il est important de se mettre d'accord, d'exprimer clairement ses sentiments et ses choix sur les problèmes importants.

Dans l'immédiat, ce que j'ai besoin de savoir, c'est où j'en suis concernant Nick McDermott. Mais pour être honnête, ça m'effraie un peu. J'ai peur de me poser la question. Je regarde ma bague, et comme toujours, son scintillement me reconforte.

Le mec de l'accueil nous recommande un *bar-and-grill* à deux pâtés de maison d'ici, le Spock Block. Ils font d'excellentes salades (d'après sa petite amie). En revanche, les *burgers* sont mauvais (trop nerveux, d'après sa mère et sa tante). Quant au fish & chips, il est correct (ça, c'est son avis à lui), et c'est justement ce dont j'ai envie. Stella, elle, crève d'envie d'une soupe à l'oignon à la française, même si elle n'est pas terrible. Il lui assure qu'ils en font.

Je m'attendais à ce que l'intérieur du restaurant ressemble à celui de l'USS Enterprise, mais à part le fait que tout le personnel porte des oreilles pointues façon Mr Spock, ce n'est jamais qu'un banal restaurant.

Au moment où la maîtresse des lieux vient nous chercher dans notre minuscule salle d'attente pour nous conduire dans la grande salle, le silence s'abat sur tout le restaurant.

Elle nous chuchote, soudain radieuse en lissant ses cheveux :

— Vous croyez qu'ils ont tous vu l'émission *Que sont-ils devenus* ?

— Je crois plutôt que c'est *ça* qui attire leur attention...

Je fais un geste en direction d'un jeune homme, le genou à terre devant une jeune fille.

On entend des murmures dans la salle, des « Ah... ! » et des « Comme c'est charmant ! » Les amoureux ont l'air terriblement jeunes, sans doute guère plus de seize ans, dix-sept au grand maximum. Ils sont minces tous les deux, ont la même taille – dans les un mètre soixante-dix – et la même couleur de cheveux blond platine. Le garçon a les cheveux courts avec une sorte de toupet sur le devant, la fille a les cheveux longs et très bouclés, avec une petite fleur d'oranger à l'oreille. Ils portent tous deux un pantalon noir près du corps assorti d'un haut noir, le garçon un T-shirt et la fille un débardeur avec le numéro 8 écrit en blanc sur la poitrine.

Le garçon pose sa main sur son cœur. Apparemment, aucune bague en vue.

— Vanessa, je t'aime comme le ciel aime l'oiseau. Veux-tu m'épouser ?

La fille s'écrie :

— Oh ! Mon Dieu, Vincent... Oui !

Puis elle se jette dans ses bras, le renversant au passage. Ils se retrouvent par terre et s'embrassent comme des fous. Elle lui chuchote des « oui ! » d'extase entrecoupés de gémissements et de halètements.

Le public applaudit, pousse des hourras et lance des sifflets approbateurs.

J'entends le jeune homme s'exclamer (entre deux gémissements et halètements, lui aussi) :

— Dommage que je n'aie pas de bague !

La jeune fille regarde ses mains, retire un anneau d'argent de son pouce droit et le lui tend.

Le garçon dit alors lentement « Avec cet anneau, je te prends pour fiancée » en glissant la bague au doigt de sa dulcinée. Puis ils recommencent à s'embrasser.

Les serveurs et quelques clients continuent d'applaudir. Stella et moi aussi. Je me demande si tout ça ne serait pas un genre de reconstitution de *Star Trek*, mais les deux jeunes n'ont rien de créatures de l'espace et n'ont pas les oreilles de Mr Spock. En revanche, ce sont bien des ados !

Lorsqu'ils se rasseyent, Stella les félicite, puis fait un geste dans ma direction.

— Je vous présente ma sœur, Ruby. Elle s'est fiancée il y a deux semaines.

C'est Vanessa qui répond.

— Félicitations à vous aussi ! Votre bague est géniale.

Elle jette un coup d'œil vers son fiancé et s'empresse d'ajouter :

— Mais j'aime bien la mienne aussi. De toute façon, je n'ai pas besoin de bague pour symboliser notre engagement.

Du coup, les voilà repartis à se couvrir les mains de bisous.

Un serveur se met à tousser discrètement. C'est assez drôle, il doit s'y reprendre à trois fois pour que les tourtereaux redescendent sur terre. Il leur annonce que leurs plats sont prêts. Ils regagnent chacun leur siège, en continuant de se tenir la main par-dessus la table. Puis ils se prennent par le bras, éclaboussant la nappe de soupe au passage.

L'œil sur la carte, Stella me demande :

— Je suppose que Tom et toi étiez comme eux lorsque vous vous êtes fiancés ? A vous faire des mamours et des bisous partout ? Mais non, que je suis bête ! J'oublie toujours qu'il a fait sa demande au lycée...

— Nous n'avons plus seize ans.

Vanessa s'exclame :

— Nous avons dix-huit ans !

Mes joues virent à l'écarlate.

— Mon intention n'était pas de...

— Je crois que si. Tout le monde nous trouve trop jeunes pour être pris au sérieux, mais nous sommes les mieux placés pour savoir ce que nous ressentons. Alors que les gens se mêlent de leurs affaires !

Elle se tourne vers son bien-aimé :

— Tu es d'accord ?

— Et comment !

Il ajoute à notre intention en nous lorgnant d'un air sceptique.

— Elle a raison. *MYOB* !

J'ai l'habitude du franc-parler des ados. A la BLA, j'en entends de vertes et de pas mûres à longueur de journée. Ils se parlent souvent en langage codé. Les acronymes, j'en connais un rayon.

— Tu vois, Stella, c'est exactement ce que j'ai envie de te dire : mêle-toi de ce qui te regarde !

— Oui, bon... !

Le serveur s'approche de nous, et Stella demande à goûter à la soupe à l'oignon. Lorsqu'il revient avec une minuscule tasse, je vois son visage s'éclairer dès la première cuillerée. Elle en commande deux bols, plus une salade maison aux tomates cerise, mais ils n'en ont pas. Moi, je m'en tiens à mon fish & chips.

Stella rend la carte au serveur et se tourne vers moi.

— Si je te suis bien, ils ne devraient pas se marier parce qu'ils sont trop jeunes. Mais toi, tu ne vois aucun inconvénient à te marier alors que tu n'aimes pas ton fiancé !

Aussitôt, Vanessa ajoute son grain de sel.

— Mon Dieu, vous épousez quelqu'un que vous n'aimez pas ? C'est qu'il doit être riche, alors ? Je réponds en jetant à ma sœur un regard meurtrier.

— Il est professeur.

— Je vois. Il est pauvre et en plus, vous ne l'aimez pas. Vous vous mariez avec lui parce que...

— Parce que si, je l'aime ! Stella ici présente pense le contraire, mais elle a tort. Elle n'est pas moi, mais elle s'obstine à vouloir se mettre à ma place.

Stella se rebiffe.

— Je suis une spécialiste reconnue de la lecture des visages. Il me suffit de te regarder pour le savoir. Ce n'est pas parce que vous avez la même conception de la vie que vous vous aimez. « Tu te rends compte, Tom..., nous adorons tous les deux passer nos dimanches chez ta mère ! Et aussi regarder *The Tonight Show* avant d'aller nous coucher ! Et faire des économies, et aussi faire l'amour deux fois par mois ! » Ce n'est pas de l'amour, Ruby. Vous êtes compatibles, rien de plus. Ça ne va pas au-delà.

Vanessa commente :

— Evidemment ! Quelle est la recette pour qu'un couple marche ? Si Vincent et moi n'étions pas compatibles, nous ne serions pas amoureux l'un de l'autre, c'est sûr. Vous me voyez avec un mec ringard en chemise écossaise et les cheveux en pétard ?

Stella répond :

— Vos remarques sont très pertinentes, Vanessa. Mais il arrive à certaines personnes de privilégier la compatibilité et la sécurité à l'amour. Aimer, c'est être avec quelqu'un qui fait battre votre cœur à cent à l'heure !

Je pense à Nick. Je tente de superposer sur son visage et son corps le visage et le corps de Tom. Mais ça ne marche pas. Ce sont les yeux noirs de Nick, son imprévisibilité, sa passion qui m'ont si souvent fait battre le cœur...

— Mais enfin, Stella, tu peux très bien être raide dingue de quelqu'un et n'avoir pas les mêmes goûts que lui, et donc être incapable de vivre avec lui !

Vincent secoue la tête.

— C'est nul, ce que vous dites ! Si vous tombez amoureux de quelqu'un, c'est qu'il vous correspond...

Stella sourit.

— Tu vois bien, Ruby. C'est nul, ce que tu dis !



— Dis donc, toi, la grande spécialiste de la lecture des visages... j'espère que tu es capable de lire sur le mien. Je souhaite qu'un génie malin vienne te clouer le bec !

— Tu sais ce que j'aimerais, moi ? C'est manger une salade Caesar. Seulement voilà, d'après le bouquin que tu m'as offert – entre parenthèses il va falloir en racheter un exemplaire –, je n'ai pas droit aux œufs crus.

— C'est ce que j'ai lu, moi aussi. D'ailleurs, j'ai failli commander une salade Caesar, mais par égard pour toi, je me suis abstenue.

Stella lève son verre à ma santé.

— Voilà ce que j'appelle une vraie sœur !

Vanessa ouvre les yeux :

— Waouh, vous êtes vraiment sœurs ? Ma sœur aînée et moi, nous nous battons toujours comme des chiffonniers. Mais la minute d'après, elle peut très bien me demander d'emprunter mon débardeur rose, et inversement. Et nous redevenons copines comme avant.

Stella me dit en souriant :

— Tu peux m'emprunter mon débardeur *Je suis une bombe*, si tu veux. Oh, à propos... tu as entendu ce flic au visage poupin m'appeler *madame* ? Dire que je n'ai même pas trente ans ! C'est dans quelques semaines. Pourquoi m'a-t-il fait ça ?

C'est Vincent qui lui répond tout en mâchouillant un truc vaguement orange.

— Moi aussi, je vous appellerais madame.

Je ne peux m'empêcher de taquiner Stella.

— On dirait que ta crème hydratante à quarante dollars n'est pas très efficace...

Stella éclate de rire.

Tandis que notre serveur débarrasse la table et prend notre commande de desserts, Vanessa se retrouve assise sur les genoux de son compagnon. Les deux tourtereaux se donnent mutuellement la becquée. Un gâteau offert par la maison.

Stella me confie en sirotant son café :

— Mine de rien, j'ai fait une lecture du visage de Vanessa, et je peux te dire que son bonheur, ce n'est pas du cinéma ! Elle est vraiment au septième ciel. Même chose pour lui, d'ailleurs.

— Parce que ce sont encore des enfants ! Ils ne savent pas ce qu'ils font.

— Ruby, ils sont fiancés. Ils ne se sont pas enfuis à Las Vegas pour se marier. Et d'ailleurs, pourquoi te préoccuper de gens que tu ne connais pas ?

Je jette un œil furtif vers les Double V – c'est le nom que vient de leur donner Stella – et je décide de les chasser de mon esprit. Un instant plus tard, je me rends compte que je suis dans l'impossibilité de tenir ma promesse, car un DJ sorti de nulle part nous annonce que c'est l'heure du karaoké. Les Double V se mettent à crier, à sauter de joie et se ruent vers la scène improvisée, près de la porte où une installation de karaoké, un micro et deux tabourets ont été mis en place.

Nous découvrons que Vanessa et Vincent sont des fans d'Elvis Presley. Ils chantent *Love Me Tender*, *Hound Dog* et *I Can't Help Falling in Love*, ce qui leur vaut une *standing ovation* de tous les gens rassemblés au Spock Block. Apparemment, à 20 heures, chaque soir, le Spock Block vire au club karaoké.

Quelqu'un crie « Une autre ! », et je dois reconnaître que Vincent et Vanessa se débrouillent très bien. Ils ont un petit accent campagnard qui colle mal avec leur look et leur comportement, mais ils chantent superbien tous les deux et à l'évidence, ils adorent se produire sur scène. En guise de bis,

nous avons droit à *Suspicious Minds*.

Il faut plus de dix minutes à Stella – et sa promesse de se mettre au volant en début d'étape, demain matin – pour me convaincre de chanter en duo avec elle. Je lui rappelle que je ne sais pas chanter, pas plus qu'elle d'ailleurs, mais elle m'affirme que le bébé va trouver ça tellement génial qu'il lui donnera des coups de pied – au sens propre du terme – et je finis par céder. Elle choisit la chanson *We Are Family* de Sister Sledge, ce qui me rend toute chose. Et voilà comment je me retrouve en train de pousser la chansonnette sur la minuscule scène d'un restaurant de Riverside, dans l'Iowa.

Vanessa hurle « Oui... ! Allez-y ! », mais je renonce à prolonger cet instant. Lorsque nous revenons à table, elle me lance :

— C'était super ! Si je vous disais que nous avons fait le circuit karaoké sur la route de Nashville ! Nous avons même gagné deux ou trois concours. Nous nous présentons comme *Les Ados Amoureux d'Elvis*, et les gens adorent. Mais nous pouvons tout chanter : du rock, de l'alternatif, de la country, n'importe quoi. Sauf peut-être du métal. Il faut avoir la voix pour !

Nous apprenons que les deux fans d'Elvis sont originaires de Minneapolis et qu'ils viennent de décrocher leur diplôme d'études secondaires. Ils sont en rébellion contre l'autoritarisme de leurs parents qui voudraient les voir intégrer l'université ou trouver du travail plutôt que de gâcher leur vie à chanter ou poursuivre d'impossibles rêves.

Vincent commente :

— Et pourtant, il faut les voir, scotchés devant leur télé pour regarder l'émission *American Idol* trois fois par semaine ! Cette émission prouve qu'un bon chanteur peut réussir... à condition de se donner à fond.

Vanessa approuve.

— Vous imaginez ça, vous ? Quelqu'un qui veut de toutes ses forces obtenir quelque chose, qui sait comment y arriver, mais qui ne fait rien pour ? Je vais vous dire un truc : autant être mort.

Le visage de Nick McDermott m'apparaît de nouveau, ainsi que son corps. Il porte un de ces pantalons cargo vert kaki qu'il affectionne, avec ses Converse noirs, et est torse nu. Je sens l'odeur de Nick. Il me parle d'une révélation qu'il a eue en relisant *Billy Bud*, d'où sa décision de faire connaître l'œuvre à ses élèves sous un autre jour.

*Je parle de la vraie vie. Depuis que tu t'es fiancée, je ne peux m'empêcher de penser à toi. A nous, Ruby. A ce qui pourrait arriver, tu comprends ?*

C'est alors que mon portable sonne. C'est Tom – et hop, l'image de Nick disparaît aussitôt. Je me dirige vers la petite entrée, près des toilettes, mais l'endroit est encore trop bruyant. C'est à peine si j'entends Tom me dire qu'il ne m'entend pas et qu'il m'appellera demain. En revanche, j'ai bien entendu le « Je t'aime ». Encore que... je ne suis même pas sûre qu'il l'ait vraiment dit.

Le lendemain matin, le ciel est gris et il pleut des cordes. C'est à peine si je vois la route à travers le pare-brise, malgré le ballet grinçant des essuie-glaces qui s'activent sans relâche. Ce matin, c'est Stella qui devrait être au volant, mais comme elle a déjà du mal à conduire longtemps quand le temps est au beau fixe...

Stella vide un nouveau sachet de Maltesers dans le support de tasse, entre nos deux sièges.

— Si on s'arrêtait en attendant que la pluie cesse ?

Hier soir, après avoir dit au revoir aux Double V et leur avoir souhaité bonne chance, nous avons fait quatre drugstores et autres supermarchés pour refaire le plein de Maltesers, la drogue de Stella. Impossible d'en trouver ! Nous avons pris quelques photos de l'USS Enterprise pour Tom, en espérant qu'elles ne soient pas trop sombres, et soudain, Stella a eu l'idée géniale d'aller dans un cinéma pour tenter de dénicher ses fameux bonbons. Elle en a rapporté dix sachets.

Nous nous sommes promis toutes les deux de nous nourrir plus sainement à partir d'aujourd'hui, pour notre bien et celui de Silas ou de Clarissa. Pour compenser ses orgies de Maltesers, auxquels Stella refuse de renoncer (ce dont elle serait bien incapable, d'ailleurs), elle promet de manger deux fois plus de légumes et de fruits. Notre motel propose un petit déjeuner continental dans une petite salle. Nous prenons donc des muffins au son et des fruits, et nous parcourons le journal local. Je dois reconnaître que Stella a eu le courage de renoncer à la caféine, et sans se plaindre. Mais moi, j'ai *besoin* de mon petit café du matin.

Stella ne cesse d'ailleurs de m'impressionner depuis que nous avons quitté le Maine. Hier, en sortant du motel pour dîner au Spock Block, elle a demandé au type de l'accueil les coordonnées de la pharmacie la plus proche. Puis elle a appelé le cabinet de son gynéco et a laissé un message en lui demandant de lui faire parvenir une nouvelle ordonnance le lendemain à la première heure pour remplacer les vitamines volées dans la voiture. Et après le petit déjeuner, elle est allée les chercher à la pharmacie. Ma sœur jumelle a peut-être toujours l'air de prendre tout par-dessus la jambe, mais elle est très attentive à la santé de son futur bébé !

Lorsqu'il commence à pleuvoir moins, suffisamment en tout cas pour me permettre de voir les panneaux de signalisation, nous accélérons, mais quelques mètres plus loin, nous ralentissons en apercevant au coin de la rue deux tignasses blond platine qui nous sont familières. Le couple a le pouce levé.

Je louche sur le pare-brise.

— Mon Dieu, c'est bien Vincent et Vanessa qui font du stop ?

Stella confirme.

— Nous ferions mieux de les prendre avec nous. Ils sont vraiment trop nunuches.

— Je déteste cette expression.

Un Malteser coincé dans la bouche, elle me rétorque :

— Désolée, mais c'est la vérité. Si nous ne les prenons pas, qui sait sur quelle voiture ils vont tomber ! Vanessa sombrera dans l'esclavage sexuel et le corps de Vincent sera découvert dans une rivière quelconque, enveloppé dans des sacs en plastique...

Je lui fais une grimace avant de m'arrêter devant les tourtereaux chantants. Et je baisse la vitre.

— Je croyais que vous aviez l'intention de traîner dans le coin avant de prendre un bus ou un train pour Nashville.

Vanessa tente vainement de se protéger de la pluie en tenant un journal au-dessus de sa tête, mais il est déjà trempé.

— Hier soir, nous avons discuté longtemps. Nous ne voulons plus attendre pour nous marier. Dès que nos parents apprendront que nous sommes fiancés, ils vont tout faire pour nous en dissuader. Alors c'est décidé, nous partons pour Las Vegas ! Là-bas, nous nous dénicherons une chapelle pour un mariage à la Elvis ! Si je vous disais que c'est un imitateur d'Elvis qui va présider la cérémonie ! Après, il nous chantera la sérénade... Il faut absolument que nous fassions une vidéo souvenir.

Elle se tourne vers Vincent qui se tient à ses côtés, trempé jusqu'aux os. Lui n'a pas de journal au-dessus de la tête ! Et le toupet a disparu.

— Qui va enregistrer la cassette ? Il n'y aura que nous, là-bas. Ni amis, ni famille.

Vanessa ne sait pas quoi répondre. Je les rassure.

— Les employés serviront de témoins. Et vous trouverez bien quelqu'un pour filmer la cérémonie...

Vincent croit bon de préciser :

— A condition de le payer.

Vanessa rétorque d'un ton sec :

— Ne t'en fais donc pas ! Nous gagnerons une fortune en route en participant aux concours de karaoké. Ça nous permettra de payer le voyage et de prendre une super-chambre d'hôtel sur place.

— Mais pourquoi ne pas nous avoir demandé de vous emmener ? Il vous suffisait de frapper à notre porte, ce matin.

— Vous voulez que je vous dise ? Nous n'étions pas sûrs de vouloir faire tout le trajet en voiture avec vous.

Stella lance un Malteser sur Vanessa. Mais Vincent nous gratifie de son sourire à cent watts en ajoutant :

— Puisque nous allons dans la même direction, et que personne ne s'est arrêté pour nous prendre, vous pouvez peut-être nous emmener ?

Stella demande d'un petit ton condescendant :

— Et comment comptez-vous nous aider à payer l'essence ?

Vanessa répond le plus sérieusement du monde :

— Nous chanterons pour vous.

— Allez-y, montez !

Ils poussent un ouf de soulagement, balancent leurs sacs dans le coffre et prennent place sur la banquette arrière.

Et les voilà qui se mettent à chanter Elvis – des chansons que nous n’avions jamais entendues auparavant. Puis Vincent enchaîne avec *Bridge Over Troubled Water* ainsi qu’une chanson de Marilyn Manson pour nous montrer l’étendue de son répertoire. Quant à Vanessa, elle interprète du Carrie Underwood, son idole. Après quoi, ils s’endorment tous les deux sur la banquette, la bouche ouverte. Au bout de quarante-cinq minutes, le hurlement strident d’une sirène de pompiers les réveille.

L’espace d’un instant, j’envisage de leur raconter notre brève incursion dans le monde des people, mais à quoi bon ? L’estomac de Vincent commençant à protester bruyamment, nous nous arrêtons pour déjeuner dans un restau sympa qui s’appelle La Salade qui Tue.

Nous faisons la queue pour choisir nos légumes verts, les sauces et assaisonnements. Vincent demande à la femme derrière le comptoir s’ils font une remise quand les gens ne prennent pas les six garnitures auxquelles ils ont droit pour six dollars et quatre-vingt-dix-neuf cents. Je lui annonce que c’est moi qui régale. Il opte alors pour un saumon grillé-salade, laquelle est en supplément. Quant à Vanessa, elle réclame des crevettes. Quels escrocs, ces deux-là !

Tandis que nous prenons place dans un box avec nos plateaux, Stella demande :

— Est-ce que vous comptez prendre un nom de scène, tous les deux ? Du genre Shania Twain ?

Vanessa répond en piquant dans un morceau de concombre :

— Twain n’est pas un nom de scène. C’était le nom de famille de son beau-père. Et le prénom Shania vient d’Eileen. Elle était bien obligée de changer... Vous connaissez beaucoup de superstars qui s’appellent Eileen, vous ?

— Et des Shania ?

— O.K., sauf que Shania, c’est cool et c’est plus original ! Ça le fait.

Ma mère nous a dit un jour, à Stella et moi, que lorsque le boulot a commencé à manquer, mon père s’était mis dans la tête de changer nos noms et sa politique marketing, en nous présentant comme d’adorables effrontées de six ans. Mais ma mère a refusé. Nous nous appelions Ruby et Stella Miller, et si ce n’était pas assez bien pour les agences, eh bien tant pis ! Toujours d’après ma mère, Eric Miller a rétorqué que c’était bien dommage et qu’elle ne connaissait absolument rien de l’industrie du spectacle et de son fonctionnement. Si nous avions changé de nom, je me demande souvent comment mon père nous aurait appelées, à la maison. Aurait-il utilisé nos anciens noms ou les nouveaux ?

Vincent lance un croûton en l’air et le rattrape dans sa bouche.

— De toute façon, nous avons déjà choisi nos noms de scène. Mon vrai nom, c’est Andrew, mais je ne veux pas en entendre parler. On me l’a imposé et je trouve ça nul. Ce n’est pas parce qu’on m’a donné le prénom de mon père que je suis obligé de le traîner comme un boulet !

Le prof qui est en moi brûle d’envie de lui dire deux mots sur l’abus des images et des métaphores. Mais c’est déjà bien qu’il y ait recours !

Je demande à sa moitié :

— Et vous, Vanessa est votre vrai nom ?

— Au plus profond de moi, oui. Mais sur mon acte de naissance, c’est Kathryn. Avec un K et R-Y-N. Quitte à me donner ce nom, pourquoi ne pas l’avoir orthographié *Catherine* ? Comme dans *Jane Eyre*.

— Vous voulez dire dans *Autant en Emporte le Vent*.

Elle réfléchit un instant.

— Ah oui, vous avez raison. C'est dans *Autant en Emporte le Vent*, avec Heathcliff. Dis donc, Vincent, et si on choisissait Catherine et Heathcliff au lieu de Vanessa et Vincent ? Je pourrais t'appeler Heath.

— Ça ne fait pas un peu trop barre chocolatée ? Je préfère Vincent.

— Bon, d'accord pour Vincent. Ça fait plus artiste !

Stella intervient :

— Moi, je pense que vous devriez vous appeler Les Double V.

Vincent la regarde d'un drôle d'air, comme si elle avait deux têtes.

— Ce n'est pas très country. Non, nous deviendrons célèbres sous le nom de Vincent et Vanessa.

Ça ne fait pas très country non plus. Mais en tant qu'ex-New-yorkaise et habitante du Maine, qu'est-ce que j'y connais, moi ?

— Un jour, Stella a changé de nom pendant tout l'été. C'était dans une colonie de vacances, et seuls le personnel de la colo et moi savions que son vrai prénom n'était pas Hermione.

Vanessa ricane.

— C'est ringard de chez ringard ! Laissez-moi deviner, vous veniez de lire *Harry Potter* ou un truc de ce genre.

Stella lui lance un regard venimeux.

— C'est ça, un truc de ce genre.

Puis elle sourit.

— En fait, vous avez raison. Mais j'en suis fière, espèce de peste !

Pendant un dixième de seconde, Vanessa accuse le coup, puis elle se rend compte que Stella plaisante (à propos de la peste...) Elle éclate de rire.

— N'importe quoi ! Vous savez que je vous aime bien, toutes les deux.

Encore heureux, car il nous reste vingt et une heures de route à faire ensemble.

\* \* \*

A Omaha, quelque part entre Des Moines et la frontière du Nebraska, Vincent et Vanessa se tournent le dos sur la banquette arrière. Chacun dans son coin, ils regardent par la vitre. Par moments, Vanessa joue nerveusement avec sa bague.

Stella leur a parlé de la liste des questions que les couples doivent se poser avant de se marier – liste dont j'ai beaucoup de mal à me souvenir. Les Double V ont refusé de l'écouter et se sont mis à ricaner et à faire des grimaces.

« Désirez-vous des enfants et si oui, qui les gardera ? » Réponse : « Oh ça va, on s'en fout ! » (leurs parents n'arrêtent pas de les bassiner avec ça) ou « On n'en a rien à cirer » à la question sur le partage des travaux ménagers.

Pour ce qui est des objectifs du couple en matière de budget et des dépenses courantes, la réponse a été : « Comment ça ? Quel argent ? ».

Jusqu'à présent, ils n'avaient jamais eu l'occasion d'évoquer leurs problèmes de santé, mais ils l'ont fait dans la voiture. Et des problèmes, il n'en manque pas dans leurs familles respectives : cancer, agoraphobie, opérations des amygdales et j'en passe.

Pour ce qui concerne la question sur leurs attentes réciproques en matière de sexualité, ils n'ont manifestement aucun mal à dissenter sur l'amour et le désir.

Ils veulent tous les deux une télé dans leur chambre. Ils ont tous deux été élevés dans le rite de l'Eglise congrégationaliste, ils aiment Dieu et pensent qu'il est « rétro-branché » d'aller à l'église le dimanche.

Ils ont buté sur une seule question. Et ce n'était pas la numéro quinze.

C'est Vanessa qui a ouvert les hostilités.

— Attends une minute ! Tu n'écoutes même pas ce que je te dis ! Vas-y, si tu as des plaintes à formuler, ne te gêne pas !

— Kath, s'il te plaît, tu en fais des tonnes pour pas grand-chose.

Vincent nous a jeté un regard paniqué.

Elle lui a rétorqué du tac au tac :

— Primo, c'est *Vanessa*, pas Kath ! Et deuzio, fiche-moi la paix !

C'est là qu'elle a commencé insensiblement à s'éloigner de lui.

— O.K., mais ton vrai nom est bien Kathryn, non ? Et Kathryn n'arrête pas de stresser à propos de tout et de rien. Ce n'est pas parce que tu as changé de nom que tu n'es pas la même personne !

Elle a croisé les bras dans un geste de défi.

— Depuis quand es-tu philosophe, Andrew ?

Stella s'est retournée et leur a demandé avec un peu trop de malice dans la voix :

— Bien ! Est-ce que vous pensez que votre couple survivra à cette petite dispute ?

Vanessa a répondu :

— Pour l'instant, pas question de lui parler.

Vincent a pris Stella à témoin.

— Vous voyez ? Qu'est-ce que je disais ?

Vanessa a contre-attaqué.

— Quelles sont les autres questions ? Andrew et moi devons nous assurer que nos réponses concordent.

— Il y en a une sur les amis. Quelque chose comme : respectez-vous les amis de votre partenaire ? Ses amis vous plaisent-ils ? etc.

Vanessa a re-ricané.

— Ses amis sont débiles.

— Et tes amies des vraies pouffiasses !

Vanessa nous a demandé d'arrêter la voiture.

— Arrêtez cette voiture immédiatement !

Je suis intervenue :

— Vanessa, il commence à faire nuit et je veux arriver à Lincoln avant d'avoir du mal à distinguer les panneaux de signalisation. Je crois que vous devriez discuter en adultes, tous les deux, si toutefois vous l'êtes... Car pour se marier, mieux vaut être adulte.

Vanessa a bougonné entre ses dents :

— Tout ça, c'est des bobards...

Vincent s'est radouci.

— Bon, d'accord, Samantha n'est pas une pouffiasse.

— Pourquoi ? Parce qu'elle couchait avec toi quand elle était ta petite amie ?

Stella a ouvert de grands yeux.

— Ne me dites pas que vous sortiez avec l'amie de Vanessa... Ce n'est pas très sympa !

Vincent a répondu d'un ton sec :

— Je ne l'aimais pas, alors ça n'a aucune importance.

Vanessa s'est rapprochée imperceptiblement de lui.

— C'est vrai ? Tu ne l'aimais pas ?

— Je n'ai jamais aimé que toi.

C'était reparti pour une nouvelle séance de pelotage. Leurs mains se cherchaient et on entendait des « Je suis désolé d'avoir dit ça » et des « Je t'aime tellement » entrecoupés de gémissements et de halètements.

— Il y a une dernière question à laquelle vous n'avez pas répondu : y a-t-il une chose à laquelle vous refusez de renoncer une fois mariés ?

Vincent a regardé Vanessa.

— Vous voulez dire, quelque chose qui pourrait mettre notre mariage en danger ?

— C'est ça.

— Ni elle ni moi n'avons envie de retourner dans le Minnesota. Toutes les questions concernant nos démêlés avec nos belles-familles n'ont donc aucun intérêt. D'ailleurs, toutes ces questions doivent poser plus de problèmes aux couples qu'autre chose !

Enfin un bon point pour lui.

Une chance pour nous, les tourtereaux ont recommencé à se disputer dans une station-service d'Omaha.

Ils ont finalement décidé de « traîner dans le coin », éventuellement de prendre un car ou un train jusqu'à la fameuse autoroute 12 et de suivre la Piste des hors-la-loi, pour découvrir les endroits où Jesse James et son gang se cachaient dans les broussailles des grands canyons. D'après Vincent, Dieu les conduira jusqu'à Las Vegas le moment venu, puis les guidera jusqu'à Nashville et fera d'eux des stars. Ils n'oublieront pas notre hospitalité... Oh, à propos, pouvions-nous leur prêter cinquante dollars ? Ils nous rembourseront largement grâce à l'argent de leur premier cachet.

Ah, autre chose : est-ce que par hasard j'aurais l'article du *New York Times* ? Ce serait sympa.



L'hôtel où Rory nous a réservé une chambre à Lincoln, dans le Nebraska, s'appelle l'Auberge des Jumelles, et la note a déjà été réglée. Stella est convaincue que c'est un problème de karma. Après avoir généreusement offert cinquante dollars aux Double V et nous être livrées à une analyse longue et fastidieuse de leur relation de couple, nous pouvons à présent faire une folie et nous payer un dîner de reines.

Mais une nouvelle surprise nous attend : Rory nous a réservé deux chambres. Autrement dit, j'ai enfin l'occasion de me retrouver seule. Je n'aurai pas à subir toute la nuit les ronflements de Stella ! Une fois dans ma chambre (surnommée « la chambre de la tranquillité », si j'en juge la plaque au-dessus de la porte), j'appelle Rory, mais je tombe sur son répondeur et je me confonds en remerciements. A charge de revanche !

Dans un quart d'heure, Stella et moi sommes attendues par les propriétaires de l'hôtel – deux femmes d'une cinquantaine d'années – pour une petite heure de relaxation dans le salon. Il me reste donc à peine un quart d'heure pour m'affaler sur le lit et faire quelques exercices de respiration. La chambre est vraiment jolie : les murs sont saumon pâle et le mobilier d'un bois très chaud. Des fleurs fraîchement coupées trônent sur la commode un peu désuète et devant le lit, le parquet aux larges lames est orné d'un tapis rond d'un rose un peu passé. Quant au lit, il est imposant, avec son jeté de lit coloré et ses oreillers garnis de duvet.

Je me fais violence pour me lever et aller me rafraîchir dans la minuscule salle de bains privée avant de frapper à la porte de Stella. Pas de réponse. Sans doute a-t-elle déjà quitté sa chambre. Je la retrouve assise sur la causeuse du salon victorien, près de la baie vitrée. Les propriétaires de l'hôtel s'affairent autour d'elle pour lui proposer différentes sortes de thé.

Maxine s'exclame :

— Merveilleux ! Voici Ruby.

Après que nous avons fait notre choix, les deux femmes se précipitent dans la cuisine et en reviennent peu après, chacune un plateau à la main : l'une apporte les pots de thé, de crème et de sucre, et l'autre des assiettes de mini-sandwichs et de cookies.

C'est le paradis.

Les femmes prennent place face à nous sur une autre causeuse assortie à la nôtre, et elles nous racontent leur histoire. Elles s'appellent Charlotte et Maxine Holcomb, et sont comme nous de fausses jumelles. Elles sont tout excitées d'apprendre que c'est aussi notre cas, à Stella et moi. La différence, c'est que les deux sœurs se ressemblent comme deux gouttes d'eau et ont le même style

« hippie évaporé » (dixit Stella...) : les cheveux longs (en l'occurrence brun cendré avec des mèches grises), des jupes longues (en cotonnade Terre de Sienne), une multitude de longs colliers (qui vont des rangs de perles multicolores aux pendentifs, plus une croix juive et une croix chrétienne), et de longues boucles d'oreilles (l'une avec des plumes et l'autre de minuscules carlins). Aucun maquillage, mais une jolie peau. Elles respirent à la fois la sérénité et la joie de vivre. Elles ont épousé le même jour deux frères (mais pas des jumeaux !) et leur bonheur a duré presque vingt-cinq ans.

Maxine nous raconte alors l'histoire de leur hôtel, qui est situé en pleine campagne, à quelques kilomètres du centre-ville et des bourgs voisins. Charlotte et elle ont grandi au beau milieu du Nebraska, dans une ville de quatre-vingt-six mille habitants. Elles rêvaient de s'installer à Lincoln, la capitale de l'Etat, et d'ouvrir un magasin de mode, ce qu'elles ont fait. Elles en sont d'ailleurs toujours propriétaires. Puis elles ont décidé de créer un bed & breakfast destiné au départ à accueillir des provinciaux comme elles, et de faire en sorte qu'ils se sentent les bienvenus, en sécurité et chouchoutés. Les deux sœurs et les deux frères ont alors investi dans une vieille ferme aux magnifiques jardins, et ils ont lancé l'affaire. Les deux maris, des artisans menuisiers très demandés, ont exercé leur talent dans chacune des chambres.

Stella et moi avons parlé un jour d'ouvrir un bed & breakfast à Blueberry Hills, la ville que notre mère adorait tant. Blueberry était connue pour son festival qui se tenait chaque été au mois d'août, son carnaval, son exposition d'objets artisanaux et ses tombereaux de myrtilles. Le festival attirait pas mal de monde, et tous les motels et auberges du coin affichaient toujours « complet » le week-end.

Quand notre mère est morte, nous avons songé à honorer sa mémoire en ouvrant une auberge, car elle nous en avait souvent parlé. Mais nous avons lu le bouquin *Comment ouvrir une auberge*, et nous nous sommes vite rendu compte que les dépenses à engager pour créer et diriger l'établissement seraient bien au-dessus de nos moyens. En plus, Stella a décrété qu'elle ne pourrait pas quitter New York pour vivre dans le Maine avant d'atteindre les quatre-vingts ans (au bas mot...)

Tout à coup, Maxine s'exclame :

— Félicitations, mon enfant... !

Je vois qu'elle regarde ma bague.

— ... le grand jour est prévu pour quand ?

Je mordille dans mon sandwich à la salade.

— La date n'est pas encore fixée.

Naturellement, Stella s'en mêle.

— C'est parce qu'elle se demande toujours si elle doit l'épouser. Elle n'est pas encore décidée.

— Stella !

Comment ose-t-elle ? Me faire part de son opinion, à moi ou à Rory ou aux Double V passe encore (surtout les deux ados qui avaient bien besoin d'une discussion sur le mariage), mais de là à en parler aux propriétaires de notre bed & breakfast... !

Charlotte me sourit gentiment.

— C'est très courant, vous savez. On a peur, on réfléchit trop, ou bien on ne se sent pas prêt...

Maxine me tend l'assiette de biscuits.

— Et vous, quel est votre problème, mon enfant ?

Je prends une galette au beurre fourrée à la fraise et je lance à Stella un regard qui en dit long.

— La seule qui ne soit pas sûre de me voir épouser Tom, c'est toi, Stella. En ce qui me concerne, je suis tout à fait décidée.

Parce que je me sens en sécurité avec Tom ? Parce qu'il ne me quittera jamais ? Parce que je pourrai toujours compter sur lui ? Et si je ne l'aimais pas pour lui-même ? Mais ce sont toutes ces raisons qui font que Tom est l'homme de ma vie. Elles forment un tout.

Les deux sœurs nous sourient en croquant leurs biscuits.

Charlotte lance :

— Nous, nous sommes d'abord sorties chacune avec le frère qui ne lui convenait pas ! Si jamais j'avais épousé William, je crois bien que nous nous serions entre-tués avant notre premier anniversaire de mariage !

Je lance un coup d'œil vers Stella.

— Vous avez échangé vos maris ?

— Nous n'étions pas encore mariés. Nous avons échangé nos petits amis. Quand j'y repense, quelle histoire ! C'était d'un drôle... Moi je sortais avec CJ, et Charlotte avec William, mais je trouvais William tellement beau... Et Charlotte, elle, aimait le calme de CJ et ses silences qui me rendaient folle ! Nous avons donc eu recours au vieux tour des jumelles, à savoir organiser un double rendez-vous en permutant les rôles, pour savoir si nous n'étions pas plus attirées chacune par l'autre frère. N'oubliez pas que nous n'étions sortis ensemble que quelques soirs et qu'ils étaient incapables de nous distinguer l'une de l'autre.

J'éclate de rire.

— Et le soir où vous avez changé de chevalier servant, vous le leur avez dit ?

Maxine a un petit sourire.

— Nous leur avons dévoilé le pot aux roses le lendemain, après nous être concertées, Charlotte et moi. Nous n'avions aucune idée de la façon dont ils allaient réagir. Ce n'est pas parce que nous nous ressemblons physiquement que nous sommes interchangeable ! Nos cavaliers auraient très bien pu préférer leur partenaire du départ... Mais finalement, eux aussi ont apprécié le changement.

Charlotte prend un petit air malicieux.

— CJ ne pouvait pas supporter le rire de Maxine. Il trouvait qu'elle riait et parlait trop fort, et aussi qu'elle parlait trop... Il est toujours de cet avis, d'ailleurs.

Le commentaire vaut à Charlotte un coup de coude dans les côtes de la part de sa sœur.

— Quant à William, il trouvait Charlotte trop imbue d'elle-même. Il disait qu'elle se donnait de grands airs...

— C'est vrai et je le revendique !

Les deux sœurs pouffent en chœur. Je commence à comprendre pourquoi CJ n'avait pas envie d'entendre le rire de Maxine jusqu'à la fin de ses jours ! Elle rit comme Janice dans *Friends* ! Mais plus fort et plus longtemps.

— Vous avez compris que le premier frère n'était pas l'homme de votre vie, ça, je le conçois. Mais comment avez-vous su que l'autre frère était le bon ?

C'est Maxine qui répond.

— Quand vous avez envie de dire oui à un homme du plus profond de votre cœur et de votre âme, vous savez que c'est lui.

Stella scrute mon visage.

— Et toi, as-tu envie de dire oui à Tom de tout ton cœur et de toute ton âme ?

Je l'ai vue faire assez souvent pour savoir qu'elle s'apprête à me faire passer son test personnel de détecteur de mensonge.

Je réponds le plus sincèrement du monde :

— Absolument.

Mais si elle avait ajouté « et de tout ton corps », j'aurais peut-être été amenée à dire non.

\* \* \*

Je me prélasse dans un bain moussant aux senteurs de lavande, dans ma baignoire blanche à pieds de griffon. Des petites bougies sont disposées le long du mur, et j'ai un verre de citronnade très rafraîchissante à portée de main. Je n'ai jamais fréquenté de spa, mais je sais à présent pourquoi les femmes en raffolent. Quand je rentrerai chez moi, il faudra que je recrée cette ambiance dans ma salle de bains, avec d'épaisses serviettes vert pâle bien moelleuses et une sortie-de-bain toute douce en tissu-éponge et les pantoufles assorties.

J'ai tout un assortiment d'huiles de bain qui attendent que je sorte de la baignoire, mais j'ai décidé de me prélasser des heures dans l'eau. Me prélasser et réfléchir à Tom et à Nick. Aux robes roses de mes demoiselles d'honneur. A mon mariage à Las Vegas... ou pas.

Mon portable sonne. C'est Nick.

— Euh... tu peux patienter un instant ? Je sors de mon bain moussant.

Je me demande s'il m'imagine nue. Compte tenu des sentiments qu'il dit avoir pour moi, je présume que oui. Mais jamais je ne me suis sentie... déshabillée par le regard de Nick McDermott. Quand il est dans les parages, j'ai l'impression d'être asexuée. De n'être pas le genre de femme du Dr Mamour, contrairement à Sonia Flores (notre prof d'espagnol), à Jennifer Tarp (la prof de latin) ou Christine Calverton (prof en sciences sociales) ! Ces femmes ont deux points communs : une silhouette digne des *bunnies* de *playboy* et une voix sensuelle. Jennifer n'est pas particulièrement jolie, mais quel corps... ! Quant à sa voix à la Marilyn Monroe, ce n'est pas celle qu'on attend d'un prof de latin, mais elle paralyse les hommes, y compris Nick. Ils sont sortis deux semaines ensemble, après quoi Jennifer a commencé à venir au lycée de mauvais poil. C'était terminé.

J'enfile le peignoir et les pantoufles, j'entre dans ma chambre sur la pointe des pieds et je me laisse aller en arrière sur le lit.

— Salut !

— Où es-tu ?

— Dans le Nebraska. Dans un adorable bed & breakfast de Lincoln. Figure-toi qu'il s'appelle l'Auberge des Jumelles... Stupéfiant, non ? C'est mon cousin Rory qui nous a réservé une chambre, à Stella et à moi. Il faudra d'ailleurs que je te raconte comment nous nous sommes rencontrés... Bref, il nous a pris chacune une chambre et tu verrais la baignoire à pieds de griffon...

— Je serai là d'ici minuit. Si je peux attraper le premier avion qui décolle.

Sous le choc, je me redresse.

— Quoi ?

— J'ai toujours eu envie de voir le Nebraska. La Piste de l'Oregon. C'est bien là que se cachaient Jesse James et toute sa bande ?

— C'est bien plus au nord. Lincoln est...

— Ruby, je n'ai pas vraiment envie de voir le Nebraska. C'est *toi* que je veux voir. J'ai besoin

de te parler, face à face.

— Tu as vraiment l'intention de prendre l'avion pour venir ici ? Là, maintenant ?

— Les samedis sont faits pour ça, non ? A plus !

Je frappe à la porte de Stella. Elle est pelotonnée dans le fauteuil couleur pêche près de la fenêtre, absorbée dans la lecture du *Guide de la grossesse pour les copines* qu'elle a acheté durant sa brève exploration du centre-ville de Lincoln. Pendant que je me relaxais dans la baignoire, Stella s'est offert une petite séance de shopping. Elle a acheté deux robes dans la boutique de Maxine et Charlotte, une pour elle et une pour moi. C'est le même modèle, mais de couleurs différentes, chacune assortie à notre teint (d'après Maxine). Apparemment, je suis très « été », et je ne devrais jamais porter de noir. Stella, elle, est plus « hiver », et le noir lui va à ravir. Nos robes sont en coton, sans manches et s'arrêtent au genou, avec une bande de tissu vichy au niveau de la taille empire, blanche pour Stella et rose pâle pour moi. Nous avons déjà plusieurs paires de tongs qui vont avec.

Ne parle pas de Nick à Stella. Ne parle pas de Nick à Stella. Ne parle pas de Nick à Stella.

Je fais les cent pas devant la fenêtre et je commence à jouer avec les tentures de velours rose en repoussant nerveusement mes cheveux derrière l'oreille.

Stella me regarde.

— Ruby, tu pourrais me dire ce qui ne va pas ?

— Rien, absolument rien. Pourquoi veux-tu que ça n'aille pas ? Tout va très bien !

Et je repousse pour la énième fois une mèche rebelle derrière l'oreille, mais en vain. Je finis par me laisser glisser par terre.

Stella continue de m'observer. Puis elle lâche :

— Bon, d'accord. Je suis désolée pour ce que je t'ai dit et pour tout ce que j'ai pu faire. Mais je pensais me rattraper en t'offrant cette robe...

— Nick va me rejoindre. Il est déjà dans l'avion. Ou plus exactement, sur le chemin de l'aéroport.

— Nick le prof ? Le sex-symbol ?

Je me relève aussitôt et je recommence à faire les cent pas, à jouer avec les rideaux et à me tripoter les cheveux. Je m'interdis une nouvelle fois de lui dire la suite... mais je lui déballe tout.

Elle en reste bouche bée.

— Ça, c'est classe ! Mais enfin Ruby, tu es aveugle ou quoi ? L'univers entier te conjure de ne pas épouser Tom Truby, de ne pas devenir Mme Ruby Truby.

Je m'assieds sur le lit et je lui glisse à l'oreille :

— J'ai une trouille bleue, Stella. Il va venir et je me refuse à tromper Tom. Pas question !

— Est-ce qu'embrasser, c'est tromper ? A mon avis, non.

— Et moi je pense que si ! Une liaison dite platonique a autant d'importance qu'une relation sexuelle. Quand les sentiments sont en jeu, quand le cœur parle, ça peut même être pire.

Elle hausse le sourcil.

— Donc, tu ne l'embrasseras pas ? Et tu ne coucheras pas non plus avec l'homme de tes rêves, l'homme de tous tes fantasmes ? Celui qui te demande de lui donner une chance... Et tout ça pour ne pas tromper ce fiancé insipide que tu n'aimes pas et que tu devrais t'abstenir d'épouser !

Je me lève et je reviens près de la fenêtre d'où je contemple la rangée d'arbres. Je n'arriverai jamais à convaincre Stella que j'aime réellement Tom, et pourtant, c'est la vérité.

Mais alors, comment se fait-il que je ne l'appelle pas tous les soirs ? Pourquoi ne me suis-je pas

empressée de lui raconter notre rencontre avec Rory ? De lui parler de l'auberge, du vol dans la voiture, et du mini-USS Enterprise ? Pourquoi ai-je envie de tout raconter à Nick et pas à Tom ?

Tom est prêt à prendre l'avion pour Las Vegas et à m'épouser dans une des petites chapelles de la ville, mais moi je ne le suis pas. Enfin... pas encore.

— La bonne nouvelle, Ruby, c'est que Nick est déjà en route. A partir de maintenant, quoi qu'il advienne, ce n'est plus de ton ressort.

— Bien sûr que si. Je garde le contrôle de tout ce qui m'arrive.

— Ruby, tu devrais laisser parler ton cœur plus souvent, et un peu moins ta cervelle !

— Mon cœur me dit que Nick est un coureur de jupons. Que je ficherais en l'air mon couple avec Tom juste pour quelques semaines ou quelques mois de tourments avec un mec qui me brisera le cœur.

— Comment sais-tu s'il te brisera le cœur ?

— J'en suis certaine, Stella. Vivre en couple ne l'intéresse pas. En tout cas, il en est incapable.

— C'est peut-être qu'il n'a pas encore rencontré la femme qu'il lui faut...

Je secoue la tête.

— Et moi je suis sûre qu'il a rencontré la femme idéale plusieurs fois avant de la laisser repartir. Parce qu'il n'avait pas envie que ça devienne sérieux ou qu'il était déjà attiré par une autre nana.

— C'est que le moment n'était pas encore venu pour lui. Mais quand on rencontre l'âme sœur, on stoppe net.

— Avec Nick, ce n'est jamais le moment. Je trouve ça suspect.

— Ruby, juste une question : avant que Tom ne te demande en mariage, espérerais-tu qu'il le fasse ?

Non. Enfin, pas si vite...

— Ton silence est éloquent. La réponse est non.

Je hausse les épaules.

— Nous vivons ensemble, et je sais qu'il s'est vraiment engagé vis-à-vis de moi, qu'il tient à notre couple. J'ai toujours su que nous nous marierions.

Elle me regarde droit dans les yeux.

— J'essaie juste d'imaginer comment on peut préférer un mec comme Tom à un mec comme Nick, que tu vois tous les jours à ton travail. Comment fais-tu pour supporter ça ? Pour embrasser un mec insignifiant dans une salle des profs minable, avec Nick dans les parages ? Comment peux-tu supporter d'embrasser Tom après avoir vu Nick... ?

— Primo, Tom est très séduisant. Et deuzio, il n'y a pas de mal à fantasmer sur quelqu'un...

Un jour, ma mère m'a dit qu'elle avait le béguin pour l'acteur Sean Connery, qu'elle était allée voir tous les James Bond et tous ses autres films d'action avec mon père, juste pour le plaisir d'admirer Sean pendant deux heures. Et quand le générique de fin défilait et que les lumières se rallumaient, ma mère cessait de regarder Sean Connery pour poser les yeux sur son mari. Et elle m'a dit que ses sentiments pour lui n'avaient jamais changé. Elle n'éprouvait aucune déception, ne serait-ce que l'espace d'un instant, en reprenant pied dans la réalité. Elle était aussi excitée par son mari qui vivait près d'elle au quotidien que par un homme qualifié un jour par le magazine *People* d'« homme le plus sexy du monde ». Elle parlait rarement de mon père, mais elle m'a dit au moins deux fois qu'être amoureuse à ce point, ça en valait vraiment la peine.

J'ai du mal à comprendre... Si je renonce à Tom Truby juste pour passer quelques semaines avec Nick – ça ne durerait certainement pas plus – est-ce que ça en vaudra vraiment la peine ? Juste le temps d'avoir été à lui, et lui à moi, avec passion ?

Quelques semaines de bonheur contre six ans de mariage et deux enfants. Je n'imagine pas Nick marié et avec des enfants.

— Ruby, tes fantasmes te soufflent qu'il a envie de toi. Il a pris le premier avion pour t'empêcher d'épouser un autre homme. Quoi de plus tangible ? Nick et toi pouvez très bien être faits l'un pour l'autre sans le savoir. Tu avais un petit ami quasiment depuis votre première rencontre. C'est toi qui n'étais pas disponible pour lui. Et tu l'as sans doute fait exprès.

Hum. Je n'avais pas pensé à ça.

— Ma chère sœur, tu es à la croisée de deux chemins : d'un côté une route que tu fréquentes peu et qu'on ne trouve même pas sur les cartes, et de l'autre une route qui t'emmène tout droit à Boresville, Spleencity, U.S.A. Pour y mourir d'ennui.

Elle a failli m'avoir avec ses références littéraires judicieusement choisies. Mais je ne trouve pas Tom ennuyeux, pas du tout. Il n'est pas Nick, tout simplement. Tom n'a pas provoqué en moi les réactions typiques des ados : le cœur qui s'emballe, les paumes humides, l'incapacité totale à émettre une seule pensée correcte lorsque son regard croise le mien.

Alors, d'accord. Peut-être que si je regardais Nick sur écran géant – le visage et le corps mis en valeur par la magie du cinéma –, que le générique défile et que les lumières se rallument et que je me retrouve assise à côté de Tom Truby – avec son visage avenant, son sourire chaleureux et son gilet si rassurant, peut-être que je ressentirais ce pincement au cœur éphémère. Je me dirais peut-être en soupirant « Si seulement... » Mais ce n'est jamais qu'un fantasme. Et si *fantasme* était le mot-clé ?

Sur le coup de minuit, Nick arrive à la porte de l'Auberge des Jumelles, un sac à dos sur l'épaule. Il porte un T-shirt vert foncé, un jean et des Puma, et un soupçon de barbe assombrit son visage. Avec sa peau blanche, ses yeux bruns et ses longs cils épais, il ressemble à une star de cinéma. En regardant le taxi rebrousser chemin et accélérer sur le chemin de terre tout en faisant voler la poussière, je commence à paniquer.

Je ne veux pas tromper Tom et je ne le tromperai pas. Non, je ne le tromperai pas.

Tout en conduisant Nick vers ma chambre, juste pour discuter, je me répète cette phrase en boucle. Il y a deux autres chambres d'hôtes disponibles – la chambre Jesse James et la Huskers. Il a le choix... Il peut même dormir sur un des fauteuils bien rembourrés du salon. Mais une chose est sûre, il ne dormira pas dans ma chambre.

Dans cette petite chambre dite « de la tranquillité », je ressens trop intensément la présence de Nick, et mon lit me paraît soudain trop grand.

— J'ai du mal à croire que tu sois venu jusqu'ici.

Je m'approche de la fenêtre et je prends place dans le fauteuil. Nick s'assied au bord du lit.

— Tu es à mi-chemin de Las Vegas, Ruby. Je me suis dit tout à coup que tu allais bientôt arriver à destination, que Truby s'apprêtait à prendre l'avion et que tu nous reviendrais la bague au doigt. Et que tout serait fini pour moi. Je t'aurai définitivement perdue.

Je dois reconnaître que Nick n'est pas du genre à draguer les femmes mariées. Le symbole de l'alliance est important à ses yeux, il le respecte.

— Nick, j'ai l'impression que tu t'intéresses subitement à moi parce que je suis fiancée et que je suis partie faire une virée en voiture.

Il se passe la main dans les cheveux.

— J'y ai pensé, c'est vrai. Mais je ne me suis pas intéressé *subitement* à toi, tu m'as toujours plu. Seulement voilà... j'ai toujours eu peur de...

— Peur de quoi ?

— De tout gâcher. Tu es ma meilleure amie, Ruby, la meilleure amie que j'aie jamais eue. Je te raconte tout.

Je sens que je vais fondre en larmes, alors je lui dis de m'attendre une minute, et je me réfugie dans la salle de bains. Là, je m'assieds sur le rebord de la baignoire à pieds de griffon et je tente de reprendre ma respiration.

Dire qu'en ce moment même, Tom Truby est chez lui à Blueberry Hills, assis sur son canapé



avec Marco à ses côtés. Il corrige ses copies, en grattouillant de temps à autre le dos de son chien. Peut-être regarde-t-il la chaîne Histoire, ou un film. Mais il est chez lui et il ignore que la femme qui partage son toit, la femme qu'il aime, se trouve à cet instant précis dans une chambre d'hôtel en train de discuter avec un autre homme. Si j'en crois cette phrase immortelle de la chanteuse Joan Armatrading, cela fait de lui « une sorte d'imbécile qui ne se rend compte de rien ». Ce n'est pas juste.

Nick va devoir partir. Fin de l'histoire.

Mais lorsque j'ouvre la porte de la salle de bains et qu'il lève les yeux sur moi, je sais qu'il n'ira nulle part.

— Je peux rester ici avec toi ? Je te promets de ne pas te toucher, sauf si tu en as envie. Je veux juste m'allonger près de toi, savoir à quoi ça ressemble.

Il nous est déjà arrivé de nous retrouver dans un lit, tous les deux. Souvent, et dans plein de lits différents, mais toujours habillés. Et chaque fois, j'ai ressenti le même frisson me parcourir le corps quand Nick me parlait de sa dernière conquête.

J'ai envie de l'embrasser. Je comprends à présent ce que peut ressentir un toxico qui crève d'envie de quelque chose, ce besoin physique, mental et émotionnel d'une cigarette (ou autre), tout en sachant que c'est mauvais pour lui. Que ça pourrait même le tuer. Je brûle d'envie de sentir les lèvres de Nick sur les miennes, et ses bras m'enlacer dans une étreinte qui n'aurait rien d'amical. Je veux que ces yeux noirs, si noirs, plongent dans les miens avec cette fièvre que seul Nick McDermott est capable de faire naître en moi.

Il se lève, et la chambre me paraît de nouveau bien trop petite.

Alors je lui dis :

— Je ne tromperai pas Tom. Il ne se passera rien entre nous, Nick, pas même un baiser. Je ne peux pas lui faire ça. Pour être avec toi et n'échanger qu'un simple baiser, il faudrait d'abord que je rompe avec Tom.

Je tente de lire sur son visage en essayant de me rappeler tout ce que Stella m'a appris sur la dilatation des pupilles... ou leur rétrécissement, je ne sais plus. Mais Nick ne manifeste aucun signe d'émotion, il ne transpire pas, ne pâlit pas et ne frissonne apparemment pas lorsque je fais allusion à cette rupture avec Tom.

Ça promet ! Voyons si le Dr Mamour est toujours d'humeur coquine.

Il me regarde longuement, intensément.

— C'est pour ça que j'ai envie de toi. Parce tu es comme ça.

Zut, zut et zut !

Que faire, maintenant ?

Maintenant, tu vas te coucher gentiment – après t'être brossé les dents deux fois et avoir enfilé un pyjama bien douillet mais pas sexy pour deux sous – et tu verras bien si tu es capable de ne pas avoir la main baladeuse.

Je fonce de nouveau dans la salle de bains avec mon pantalon de survêtement qui est tout sauf moulant et un T-shirt. Je me lave le visage, je me brosse deux fois les dents, et me voilà propre comme un sou neuf, sans aucun sex-appeal. Encore que Tom me répète souvent qu'il me trouve incroyablement sexy comme ça ! Je m'observe longuement dans la glace, pour essayer de trouver une réponse dans mon reflet, au fond de mes yeux.

Il est temps de sortir.

J'ouvre la porte. Nick McDermott est allongé sur mon lit, les mains croisées derrière la tête. Son T-shirt vert est relevé, dévoilant ses abdos d'acier. J'ai une envie subite de couvrir ce ventre de baisers, de glisser la main sous sa chemise et plus bas, sous le bouton-pression de son jean.

J'inspire profondément et je m'allonge près de lui. Il se tourne sur le côté pour me regarder. Mon Dieu, ces yeux... Pour faire l'amour avec lui (qui n'attend que ça), je n'ai qu'à lever un peu le menton et l'embrasser. Juste presser mes lèvres contre les siennes.

Je lui ai dit que je ne tromperais pas Tom. Je sais donc qu'il ne fera pas le premier pas. C'est son côté gentleman...

Je ne tromperai pas Tom, pas question. C'est hors de question !

J'entends alors résonner dans ma tête la voix de Stella : « Pas question d'être dupe de toi-même. Si tu n'essaies pas de comprendre ce que tu ressens, si tu ne fais pas cet effort, tu ne pourras jamais prendre de décision. »

Serais-je en train de me trouver de bonnes raisons d'embrasser Nick ? De coucher avec lui ? Peut-être.

Il caresse les pointes de mes cheveux.

— Ruby, j'ai envie de toi plus que tout au monde, là maintenant. Mais je n'ai pas l'intention de te mettre la pression. Si tu préfères que je dorme dans une autre chambre, je le ferai.

Je me penche vers lui pour l'embrasser doucement sur les lèvres.

— Serait-ce un encouragement ?

Peut-être que le sexe sera un ratage complet, que ça ne fonctionnera pas entre nous. Peut-être qu'en embrassant Nick, j'aurai l'impression d'embrasser le frère que je n'ai jamais eu. Qu'il aura les mains moites, que nous serons maladroits et que nous nous cognerons la tête. Peut-être que le fantasme et la réalité ne feront pas bon ménage.

Voilà ce que j'essaie de me dire, mais je sais bien que c'est faux. Tout mon corps frémit déjà.

Alors je hoche la tête et je l'embrasse de nouveau. Je sens qu'il se contrôle, qu'il me donne une seconde de plus pour changer d'avis. Puis il reprend l'initiative. Ses mains s'insinuent sous mon débardeur et en un éclair, nous nous retrouvons entièrement nus.

Je lui murmure :

— J'attends ce moment depuis que je t'ai vu.

Il me chuchote à l'oreille :

— Moi aussi.

Ses mains et sa bouche explorent chaque parcelle de mon corps.

Voilà comment je réalise avec l'homme de mes rêves tous les fantasmes que j'ai pu avoir depuis notre première rencontre.

Et la réalité dépasse mes rêves les plus fous.

\* \* \*

Lorsque je me réveille, Nick dort toujours. Le soleil filtre par la fenêtre, éclairant les voilages et les rideaux de velours pêche, illuminant ses cheveux noirs. Nick est couché sur le ventre, la tête tournée vers moi, et je suis fascinée par la longueur de ses cils qui effleurent sa joue. Il est beau comme un dieu.

Je sens encore l'empreinte de ses lèvres sur les miennes, sur tout mon corps. Oui, j'ai connu le

grand frisson, et plusieurs fois.

On frappe tout doucement à la porte. C'est Stella. J'entrebâille la porte et elle passe la tête dans la chambre. Elle me dit aussitôt à voix basse :

— Oh... ! Si tu savais comme je suis fière de toi !

— Chut... !

Elle tente de lire sur mon visage, puis je la vois sourire.

— Je suppose que je dois dire à Maxine et Charlotte que nous resterons ici un jour de plus ?

— Non, Nick doit rentrer aujourd'hui pour être au lycée demain. Quant à nous, nous devons atteindre Denver avant le coucher du soleil pour ne pas faire fausse route.

— Sache qu'il n'y a pas de bon ou de mauvais chemin, Ruby.

Elle m'envoie un baiser et réintègre sa chambre.

Je ferme la porte et me dirige sur la pointe des pieds vers la salle de bains avec ma trousse de toilette et mes vêtements. Après une rapide douche bien chaude, je me sens prête à affronter Nick. Je me regarde dans le miroir rond au-dessus du lavabo, et je dois admettre que je suis rayonnante. J'ajoute une touche de mascara, je fais gonfler mes cheveux un peu plus que d'habitude et j'enfile l'adorable petite robe en coton que Stella m'a offerte. C'est la tenue parfaite pour un dimanche matin ensoleillé.

Je me regarde de nouveau dans la glace. Suis-je différente ? Ai-je la tête d'une femme qui vient de tromper son fiancé, l'homme qu'elle prétend aimer et avec qui elle a promis de se marier ? Mais non, je suis toujours la même. Je n'ai même pas l'air coupable. Et le plus étrange, c'est que je ne me sens absolument pas coupable ! Est-ce parce que j'ai agi comme il le fallait ou parce que c'était la meilleure chose à faire compte tenu des circonstances ?

La vérité, c'est que je nage en pleine confusion.

Je murmure tout bas : « Je suis désolée, Tom. Avec toi aussi, c'est le grand frisson. » Puis je ferme les yeux et je m'assieds sur le rebord de la baignoire.

Lorsque j'émerge de la salle de bains, Nick est assis sur le lit. Il me sourit.

— Tu es très jolie, mais... j'aurais préféré que tu restes nue.

— Il fait jour, le soleil brille et...

— O.K., j'ai compris. Donne-moi cinq minutes pour prendre une douche et ensuite, nous pouvons aller faire une balade ou nous asseoir quelque part. Dans un champ de maïs, ou un café, n'importe où.

— D'accord.

Il passe près de moi avec son sac à dos pour gagner à son tour la salle de bains. Je l'imagine aussitôt en tenue d'Adam, et je sens encore l'empreinte de son corps sur moi. En moi.

Il faut que je sorte d'ici. Pour respirer, et réfléchir. Je lui griffonne un bref message pour lui donner rendez-vous dans le salon, et je sors de la chambre sur la pointe des pieds pour que Stella ne m'entende pas. Inutile qu'elle m'entreprenne là, dans le couloir. Je me faufile en douce dans le placard à balais pour faire quelques exercices de respiration.

Pourquoi suis-je toujours en pleine confusion ? Coucher avec Nick signifie-t-il que je l'ai choisi ? Je ferme les yeux, puis j'inspire et j'expire vingt-cinq fois. J'entends une porte s'ouvrir et se refermer, un bruit de pas. C'est Nick. J'attends un moment avant de prendre la direction du salon.

Nous avons toute la pièce pour nous. Stella est retournée se coucher, ou bien elle a choisi de se faire discrète. J'entends les sœurs Holcomb s'affairer dans la cuisine pour préparer les petits

déjeuners.

Nick est assis à une table ronde face à moi, près de la fenêtre.

— Tu sais, Ruby, j’apprécie beaucoup Tom. Quand je pense que j’essaie de lui piquer sa fiancée, je me traite mentalement de salaud ! Mais, je suis très sérieux : je crois que je suis amoureux de toi.

Seigneur... ! Si Maxine n’était arrivée en cet instant précis avec un panier de minimuffins et un assortiment de confitures et de gelées disposé sur une assiette, je me serais sûrement évanouie... Elle nous sert nos cafés et nos jus d’orange et se tourne vers Nick.

— Bonjour ! Sachez que les amis de Ruby sont les bienvenus à l’Auberge des Jumelles. Que puis-je vous servir ?

Nick commande le petit déjeuner « spécial maison » et je prends la même chose. Maxine s’éloigne et franchit la porte battante qui donne accès aux cuisines, visiblement sous le charme.

Je répète les mots de Nick.

— Tu crois que tu es amoureux de moi ? Comme ça, tout d’un coup ?

— Non, ce n’est pas si simple. J’ai toujours été attiré par toi, Ruby, mais il y a en toi quelque chose de très loyal. Et je n’ai jamais eu l’intention de te causer des ennuis.

— Et maintenant, si ? Je suis fiancée. Tu peux détruire mon avenir avec Tom tout en décidant la semaine d’après que, finalement, ce n’était pas vraiment de l’amour.

— Ce qui est sûr, c’est que j’ai envie de tenter l’aventure avec toi, Ruby. Ça oui, j’en suis certain. Je suis incapable de te laisser partir sans t’expliquer où j’en suis, sans te dire ce que je ressens. Naturellement, j’ignore si ça peut marcher, si nous pouvons être autre chose que les meilleurs amis du monde. Et si ça ne marche pas, ce sera peut-être la fin de notre amitié. Mais comment ne pas avoir envie d’essayer ?

Si j’étais vraiment amoureuse de Nick, je lui sauterais sans doute au cou en lui affirmant que moi aussi, je l’aime, et je le traînerais dans ma chambre pour faire l’amour avec lui toute la journée, passionnément... Mais alors, pourquoi est-ce que je reste là, assise à cette table, avec ma portion de confiture à la fraise, muette comme une carpe ?

Peut-être est-ce une réaction de peur, parce que ce que j’ai toujours voulu m’est soudain offert... Une sorte de mise en garde contre moi-même.

Ou parce que c’est Tom que j’aime.

Tout en mangeant mes œufs au bacon, mon muffin et mon fruit, je ne suis pas plus avancée dans ma réflexion. Pas plus qu’à ma deuxième ou troisième tasse de café. Je n’ai même pas vu Stella entrer. Elle porte la même robe que moi – en blanc – et s’est assise à une autre table. Elle demande à Maxine de lui préparer des œufs brouillés aux pépites de chocolat. Pouah, quelle horreur !

— Nick, tu savais que Stella était une spécialiste de renom en matière de lecture des visages ?

Il a l’air perplexe.

— Tu as bien dit « lecture des visages » ?

— Je meurs d’envie de lire sur votre visage.

Sur ces bonnes paroles, Stella vient vers nous, approche une chaise et regarde Nick fixement avant qu’il ait le temps de protester. Au bout de vingt secondes, il commence à se sentir mal à l’aise, mais Stella tient bon et continue de le fixer.

— Alors... ? Que voyez-vous ?

Le regard de Stella passe de lui à moi, et revient sur lui.

— Pour la première fois de ma carrière, je sèche. Je suis incapable de lire quoi que ce soit !

Comment ça ? Pour une fois que je fais appel à son bla-bla à la noix, la voilà qui déclare forfait !

Je lui lance :

— Allez, vas-y. Essaie encore.

La première fois que j'ai vu Nick McDermott, il donnait des cours particuliers à un élève de septième année, petit pour son âge, qui semblait très anxieux, voire au bord des larmes. Apparemment, ce garçon venait de passer quarante minutes sur une dissertation sans écrire un seul mot. Juste son nom suivi de trois autres mots : « Johnny Tremain était... »

— Après le mot « était », que s'est-il passé ?

Les frêles épaules du gamin se sont affaissées, puis il a haussé les épaules et éclaté en sanglots.

Je suis restée sur le seuil de la porte, incapable de partir.

Nick a pris une chaise pour le gamin et s'est assis face à lui.

— Tu étais comme paralysé, c'est ça ? Tu ne te rappelais plus rien de Johnny Tremain, tu as oublié tous les points que tu voulais faire ressortir ?

Le gosse s'est arrêté de pleurer. Il a levé les yeux vers Nick en hochant la tête. Et à cet instant précis, j'ai compris que Nick était quelqu'un d'extraordinaire et que son personnage de Dr Mamour mis à part, il était bien plus qu'un bon professeur. Il était magique.

Le garçon a continué sur sa lancée.

— Pourtant, j'ai bien aimé le bouquin. Au début, Johnny est un abruti, mais après avoir gâché sa vie, il change. Ce n'est plus un crétin.

Il a baissé le nez, l'œil rivé sur ses baskets, puis il a ajouté :

— Si seulement ça pouvait arriver à certains mecs que je connais... Si un chien pouvait arracher d'un coup de dents la main de Jeff Clarkson, le lanceur de l'équipe de foot, il ne se prendrait plus pour le roi de la BLA !

Nick a souri.

— Eh bien, voilà ce que tu vas écrire. C'est le devoir que je te donne pour ce soir, Jesse. Essaie de montrer que ce qui arrive à Johnny a un rapport avec ta propre vie, explique à quoi cela te fait penser, ce que tu ressens. Et si tu fais référence à des élèves de la BLA, donne-leur des noms codés, du genre Potatohead (Patate). Et prends au moins trois exemples tirés du livre. Je veux que tu me remettes dès demain un texte dactylographié de sept cent cinquante mots, et je ne t'enlèverai pas de points parce que tu n'as rien fait en classe.

Le visage du gosse s'est illuminé.

— C'est vrai ?

— Absolument.

Le gosse est sorti les épaules bien droites et la tête haute. C'est à ce moment-là que Nick s'est aperçu de ma présence. Et moi, comme une imbécile que je suis, j'ai bredouillé :

— C'était beau.

Il m'a décoché ce sourire désarmant qui séduit tout le monde.

— Merci. Dois-je en conclure que vous acceptez mon invitation à déjeuner ? Je suppose que vous êtes la nouvelle prof dont j'ai entendu parler.

Je me suis demandé s'il voulait sortir avec moi ou s'il voulait juste se montrer sympa avec la nouvelle prof qui entamait sa première journée... Je faisais à l'époque un remplacement en plein

milieu du trimestre, et commencer au pied levé n'est jamais facile.

— En fait, mon nouveau directeur a tout prévu. Mais merci quand même.

— Bon, ce sera pour une autre fois.

Je me souviens que j'ai eu du mal à échapper à son regard.

Alors que je quittais la salle de classe de Nick, je suis entrée en collision avec Tom Truby. Il a jeté un coup d'œil à Nick et m'a souri en disant :

— Je ferais bien de me dépêcher, non ?

— Je vous demande pardon ?

— Si vous avez déjà fait connaissance avec McDermott, j'ai intérêt à vous inviter sur-le-champ !

J'ai éclaté de rire.

— Dire que c'est ma première journée ici et que j'ai déjà reçu deux invitations ! Là où j'étais avant, personne ne m'a jamais rien demandé...

— Ils devaient être tous mariés. Si vous aimez la cuisine indienne, je connais un très bon restaurant à Portland. Dans le Old Port.

Il me regardait comme Nick l'avait fait avant lui. Mais avec un regard différent, sérieux, fervent. Dans les yeux de Nick, j'avais vu briller la petite lueur qu'on trouve chez tous les dragueurs qui adorent partir en chasse et jouer avec leur proie.

J'ai dîné avec Tom le soir même, avec au menu un poulet *tikka* et une bière Taj Mahal. Et j'ai découvert en Tom Truby non seulement un homme sincère, mais aussi drôle, galant, séduisant, gentil et intelligent, ce qui n'est déjà pas mal pour un seul homme. D'accord, il ne me faisait pas le même effet que Nick, mais lorsque ce dernier a lancé sa seconde invitation, j'étais déjà avec Tom. Nick et moi en sommes donc restés au stade de l'amitié, une amitié dont je n'avais pas jusqu'ici mesuré l'importance et la profondeur...

Stella continue de fixer Nick. Il se sent tellement mal à l'aise qu'il se lève en prétextant une envie de faire un tour dans les environs, de découvrir un peu le Nebraska avant de rentrer. L'ancienne ferme est située sur un terrain d'un hectare et demi, et depuis la véranda située à l'arrière de la maison, on peut admirer les petites collines aux lignes sinueuses. Et aussi réfléchir.

Nick et moi prenons place dans des chaises longues. Sur la table qui nous sépare, deux verres de thé glacé.

Nick parle le premier.

— Tu ne me prends pas au sérieux, c'est ça ? Tu es persuadée que, dès que je t'aurai enlevée à Truby, je ne m'intéresserai plus à toi.

— C'est en partie vrai, Nick. Mais là n'est pas le problème...

— Alors, c'est quoi ?

— Le problème est de savoir... ce que je ressens au plus profond de moi.

— Et que te dicte ton cœur ?

— Une seule chose est certaine : je dois absolument y voir plus clair, pour prendre la bonne décision. Rester avec toi ou épouser Tom. Le problème, c'est que je ne sais plus où j'en suis, et ça me terrifie.

— A quoi bon vouloir à tout prix analyser ce que tu ressens, chercher la bonne réponse ? On est parfois conduit à trouver la réponse par d'autres chemins, et c'est bien ce que tu fais, d'ailleurs. Pourquoi m'as-tu dit oui hier soir ?

Il me sourit et ajoute en me prenant la main :

— C'était plutôt bien, non ?

Je lui rends son sourire.

— Très bien.

Nous nous levons et il m'embrasse longuement. Un baiser délicieux, aussi sincère que passionné. Puis il recule d'un pas pour me regarder, me presse la main, et s'en va.

Je fais un usage intensif de la réponse que Stella m'a apprise, le fameux « je n'ai pas envie d'en parler ». Elle en a tellement marre qu'elle finit par rentrer dans sa chambre pour plier bagages. Que voulez-vous que je lui dise ? Il n'y a rien à dire. « Je ne sais pas » est la seule réponse qui me vienne à l'esprit.

Je passe dans le salon pour boire une tasse de thé, un roman à la main. Je me suis promis de trouver au moins le temps de le commencer, mais je n'arrive pas à me concentrer et je finis par lire quatre fois le premier paragraphe.

Je ferme le livre et je regarde par la fenêtre en essayant de chasser les hommes de ma vie de mon esprit.

Vaine tentative... Je décide de faire travailler mes méninges en me concentrant sur un troisième homme : Jake (ou Jason, ou James). Comment le dénicher dans une ville comme Las Vegas ? Peut-être découvrirons-nous à cette occasion que son vrai nom est Stephen...

Maxine arrive pour remplir les sucriers.

— Votre ami est parti ?

Je confirme d'un hochement de tête.

— Au fait, Maxine, comment avez-vous deviné que Nick n'était qu'un ami et pas mon fiancé ?

— Sans doute parce que vous n'aviez pas l'air d'un couple.

J'ouvre des yeux ronds.

— Mais... à quoi l'avez-vous vu ?

Mis à part les Double V, la plupart des couples ne font généralement pas d'exhibitionnisme au restaurant. C'est vrai, non ?

Elle me répond :

— Avant de faire une gaffe, j'aimerais vous poser une question : c'était votre fiancé ? Me serais-je trompée ?

— Non.

Elle sourit.

— Vous savez, votre sœur a beau dire que vous n'aimez pas votre fiancé, ou du moins que vous n'êtes pas sûre de l'aimer, j'ai senti qu'il y avait autre chose...

Me voilà au bord des larmes. Cette conversation me rappelle tellement toutes celles que j'ai eues avec ma mère. Nous parlions de tout et de rien, de choses importantes ou non. Mais à présent, je suis seule.



— Qu’avez-vous ressenti, Maxine ?

— Oh, je me suis juste dit que vous vous posiez des questions. A mon avis, c’est au cours de votre long voyage que vous trouverez les réponses. Personnellement, c’est en marchant pendant des kilomètres que je réfléchis le mieux. On a juste besoin de grand air et de temps pour s’éclaircir les idées et savoir ce que l’on veut vraiment.

J’espère qu’elle a raison. Parce que nous sommes à mi-chemin de notre voyage et je n’y vois toujours pas plus clair.

Je me penche pour la prendre dans mes bras.

— Merci, Maxine. Vous êtes une femme avisée.

Elle est aux anges... Puis elle reprend la direction des cuisines.

Mon téléphone sonne. C’est un texto de Tom.

« Tout est O.K. ? »

Je réponds :

« Oui. Bisous. R. »

Et pourtant, tout est loin d’être O.K.

Nous sommes à mi-chemin de Denver lorsque Stella rompt le silence.

— Tu sais que j’en ai marre de tes « Je ne sais pas » ? Si tu changeais de disque ?

J’éclate de rire tout en mettant mon clignotant pour signaler mon intention de prendre la file de gauche. Il faut dire que je suis bloquée derrière une vraie tortue, un mec plus très jeune qui roule largement en-dessous de la vitesse autorisée.

— Maintenant, tu sais à quel point c’est agaçant !

Elle mord dans son hamburger, puis vérifie qu’elle a bien son supplément de cornichons et de ketchup. Apparemment satisfaite, elle remet le dessus en place et mord une nouvelle fois dedans.

— Il t’a dit qu’il pense être amoureux de toi et tu te poses encore des questions ?

— Il y a une différence entre *penser* et *savoir*, Stella.

Elle pousse un vague grognement.

— Moi, je sais que j’aime Tom. Je n’en ai jamais douté.

— Si tu le dis... Mais l’aimes-tu assez pour risquer de passer le reste de ta vie à te demander si tu aurais dû donner une chance à Nick ?

Ça, c’est la question qui tue ! Autant lire dans une boule de cristal... J’ai envie de répondre : « Je ne sais pas », et « Repose-moi la question plus tard. »

Stella enfourne un Malteser dans sa bouche.

— Chaque fois que je posais à maman des questions sur papa, que je lui demandais ce qu’il représentait pour elle, elle me disait toujours qu’elle n’avait aucun regret. C’est dingue, non ?

— C’est peut-être différent quand on a des enfants. Ce que je veux dire, c’est que c’est moins difficile d’avoir des regrets. Si elle n’avait pas connu Eric Miller, nous ne serions pas là.

— Tu crois qu’elle l’aurait épousé si elle avait lu les questions du *New York Times* ?

Je hausse les épaules.

— Je suis certaine qu'elle avait sa propre liste de questions. Et que papa lui paraissait un bon parti, un homme capable de la rendre heureuse. Et qu'elle était persuadée de pouvoir le rendre heureux.

— Si ça se trouve, elle ne s'est posé aucune question. Elle s'est peut-être contentée de suivre son instinct, ou plus exactement d'écouter son cœur.

— Si c'est le cas, on ne peut pas dire que ce soit une réussite. De ne pas te poser de questions, je veux dire. Si elle s'était posé des questions importantes sur leur compatibilité, elle se serait peut-être rendu compte qu'il n'était pas la bonne personne pour elle. Ou alors, il a changé. Je ne sais pas. Mais il me semble qu'au plus profond de nous, nous savons ce qui est bien pour nous. Après, on en tient compte ou pas.

— Et toi, tu sais du plus profond de toi que Tom est l'homme de ta vie ? Même après avoir couché avec Nick, tu en es sûre et certaine ?

J'éclate en sanglots.

— Je n'en sais rien du tout...

Stella s'emploie à me reconforter.

— Ruby, tu finiras bien par trouver la réponse. Quant à moi, je vais fermer mon clapet.

— Promis ?

— Promis.

\* \* \*

Quatre heures plus tard, nous arrivons à notre hôtel de Denver. Depuis notre chambre, nous apercevons les pics majestueux des Montagnes Rocheuses. Je meurs d'envie de sortir et d'explorer le coin, d'oublier tout ce qui s'embrouille dans ma tête et d'apprécier les superbes paysages qui s'offrent à nous. Mais le petit somme réparateur d'une demi-heure dure en fait toute la nuit.

Lorsque nous nous réveillons, un rayon de soleil filtre à travers la fenêtre et caresse mon visage. Stella n'est pas tellement chaude pour se balader, elle n'a qu'une idée en tête : prendre la voiture et partir. Notre objectif est de faire quatre heures de route jusqu'à Grand Junction, de passer la nuit là-bas, puis de prendre la direction de Richfield, dans l'Utah. Et de là, de prendre l'avion pour l'étape finale de notre périple.

En fait, nous passons deux nuits à Grand Junction car Stella, qui disait ne pas être en grande forme, couvait en réalité un mauvais rhume qui la met K.O. le premier jour. Grand Junction est le vignoble du Colorado, et nous avions prévu d'y faire un tour, mais il fait très chaud – plus de 35° – et Stella est incapable de faire quoi que ce soit. Juste rester au lit avec une compresse froide et son *Guide de la grossesse*. Elle culpabilise sous prétexte qu'elle me fait rater certains des coins les plus beaux des Etats-Unis, mais je lui rappelle que le but de ce voyage n'est pas de faire du tourisme. Nous avons un but bien précis.

Je fais une grande balade à pied à Grand Junction, espérant que le grand air me soufflera quelques vérités à l'oreille pour m'aider à y voir plus clair sur mes envies et mes sentiments. Mais rien n'y fait, il y a toujours un blanc là où je devrais voir apparaître un nom. Et la promenade qui était censée me calmer me met dans un tel état que je ramasse une pierre et la lance violemment en direction d'un panneau de bois situé sur le bord de la route, à environ quinze mètres devant moi. En plein dans le mille ! Je ne suis pas mécontente d'avoir atteint ma cible.

— Excusez-moi, ça vous ennuerait de ne pas jeter des pierres sur mon panneau ?

Je fais volte-face et je me retrouve devant une grande femme aux longs cheveux bruns nattés dans le dos et au visage parcheminé, tanné comme du cuir. Elle est juchée sur un vieux vélo jaune à panier. Elle porte un corsage beige, et comme sa peau est pratiquement de la même couleur, j'ai cru un instant qu'elle était nue.

Elle descend de son vélo qu'elle cale sur sa béquille.

— Si quelque chose vous perturbe au point d'avoir envie de jeter des pierres, mieux vaut faire un peu de méditation. Vous pouvez utiliser mon studio, si vous voulez. Mon cours ne commence que dans quelques heures.

Elle fait un geste derrière elle, et mon regard suit la direction de sa main. Mais sur ce tronçon de route de campagne, qui n'est jamais qu'à quelques centaines de mètres de l'hôtel, il n'y a que de l'herbe – une herbe brunâtre –, des arbres et les montagnes majestueuses au loin.

— Votre studio... ?

— Regardez bien !

J'avance vers elle et j'aperçois dix nattes de paille disposées au hasard sur le sol.

— Vous parlez de ça ?

Elle hoche la tête.

— Prenez-en une, allongez-vous et fermez les yeux. Dites sept fois le mot *paix* dans votre tête. Puis essayez de penser à quelque chose d'apaisant.

— Là, maintenant ?

Elle sourit et me cède la place. Je me demande si elle a un lecteur de CD portable et si la chanteuse Enya ne va pas me beugler dans les oreilles d'un instant à l'autre... Je choisis une natte juste au milieu des neuf autres.

— Intéressant, votre choix ! Vous vous sentez assaillie de toutes parts.

Ça y est, ça commence ! Je lui jette un regard en coin.

— J'aurais dû choisir une place sur le côté, pour mieux respirer, c'est ça ? Ou pour m'enfuir plus facilement ?

— Nous avons tendance à choisir ce qui est confortable et familier, en toutes circonstances. Si vous aviez choisi une natte à l'extérieur, je me serais moins inquiétée pour vous. A présent, fermez les yeux.

J'expire longuement et je ferme les yeux. Puis je m'assieds et je me tourne vers la femme.

— Je reste là combien de temps ?

— Aussi longtemps qu'il le faudra.

Elle s'assied de l'autre côté de la route dans une position qui évoque le yoga, les mains posées sur les cuisses, paumes ouvertes vers le ciel.

Je m'étends, je ferme les yeux et je prononce mentalement sept fois le mot *paix*. A partir de la quatrième, je commence à penser à ma mère, à ses yeux ronds noisette et ses longs cils. Je me souviens que sa couleur préférée était le turquoise. Et que tous les soirs, elle ouvrait le livre *Comment s'amuser à cuisiner avec des enfants* au chapitre du dîner, et elle prenait une page au hasard. Nous allions ensuite toutes les trois – maman, Stella et moi – au supermarché avec la recette, et au retour, nous faisons la cuisine ensemble.

Ça me rappelle la dernière fois que Tom et moi avons fait la cuisine tous les deux. C'était le soir de nos fiançailles. Oui, il a bien fait sa demande dans les escaliers du lycée, mais il m'a aussi

remis la bague de ma mère dans un superbe écran doublé de velours, et lorsque j'ai dit oui, il l'a glissée à mon doigt.

Ce soir-là, Tom m'a emmenée dîner dans mon restaurant favori et s'est assuré le concours de trois chanteurs d'opéra qui chantent « avec leur âme » (j'adore l'opéra !). Comme nous n'avions plus assez faim pour commander un dessert, nous sommes rentrés à la maison avec l'idée d'ouvrir une nouvelle bouteille de champagne. Mais alors que je m'apprêtais à ouvrir la bouteille, Tom Truby – contre toute attente – a commencé à me déshabiller dans la cuisine. Et nous avons fait l'amour là, sur le sol. Et ensuite, nous nous sommes mis au travail. Nous avons pesé la farine, cassé des œufs et fait fondre du chocolat noir amer pour confectionner un minuscule gâteau au chocolat pour deux. Et juste avant minuit, nous avons dégusté notre gâteau sur la balancelle, notre place de prédilection.

Alors que je prononce mentalement le mot *paix* pour la septième fois, c'est le visage de Nick qui m'apparaît. Décidément, la cuisine est le thème récurrent pour illustrer la paix...

Un samedi matin, alors que nous étions chez lui pour mettre au point un programme d'enseignement de poésie multiculturelle en option, nous nous sommes aperçus soudain que c'était l'heure du déjeuner et que nous mourions de faim. J'ai exploré son frigo et ses placards, et nous avons préparé un pique-nique de fortune que nous sommes allés manger sur le front de mer. Une mouette attendait patiemment que nous lui jetions une miette ou deux, et Nick a commis l'erreur de se montrer généreux... Nous avons alors été littéralement submergés par une nuée d'oiseaux qui n'attendaient que notre bon vouloir. J'ai pris une superphoto de Nick debout sur un banc avec une moitié de sandwich à la main et des becs prêts à le dévorer !

C'est ensuite une image de Stella à quinze ans qui m'apparaît. Avec des cheveux rose fluo, que nous avons mis un temps fou à teindre. Puis Stella, Silas et moi au festival de Blueberry Hills, en train de nous lancer des myrtilles dans la bouche... Mais nous rations chaque fois notre cible.

J'entrouvre les yeux. Je regarde le ciel bleu azur et ses nuages en forme de boules de coton, et je me laisse aller, des heures durant. Mais soudain, je me rappelle que je suis étendue pratiquement au bord de la route, même si je suis sur un large tapis d'herbe. Je m'assieds et je me retourne vers la femme à la peau tannée, mais elle et son vélo ont disparu.

Il y a un message scotché sur le panneau de bois. Je m'approche en petites foulées.

« A l'attention de la jolie blonde qui recherche la sérénité. La natte est à vous, vous pouvez la garder. Utilisez-la si l'envie vous prend de jeter des pierres.

Anne. »

En cet instant précis, j'ai envie de cette natte de paille d'un mètre de long plus que je n'ai jamais désiré aucun autre objet. Je la roule et je la cale sous mon bras avant de plier le message pour le ranger dans ma poche. J'arrache au préalable le bas du papier et je griffonne ces mots :

« Merci beaucoup. Ruby. »

J'utilise ce qu'il me reste de ruban adhésif pour glisser mon billet à la place du sien.

Une fois rentée à l'hôtel, je me demande si je n'ai pas rêvé ce que je viens de vivre. Et si rien de tout cela ne m'était arrivé, ce tapis de yoga au bord de la route, ces histoires de paix, de cuisine, et tous ces gens que j'aime ?

Stella jette un coup d'œil sur ma natte.

— Hé, qu'est-ce que tu trimbales avec toi ? Tu as pris un cours de yoga ou quoi ?

Elle réussit à s'asseoir, mais la tête a beaucoup de mal à suivre. Elle me lance :

— Tu as l'air en pleine forme, totalement zen. Je dirais même que tu es rayonnante.

Je note mentalement de méditer plus souvent.

\* \* \*

Le panneau bleu vif qui nous accueille dans l'Utah est bien la seule couleur en vue à l'horizon. A l'exception du visage de Stella qui a repris des couleurs depuis son gros rhume. Mais lorsque nous apercevons notre premier arbre de Josué, elle en est presque à cent pour cent de récupération. Voilà trois jours que sa gorge se refusait à avaler le moindre Malteser, alors elle s'en donne à cœur joie tout au long de la I-70, un tronçon d'autoroute désert qui offre une vue imprenable sur d'impressionnantes falaises rocheuses et de vastes collines arides. Au loin, les montagnes ressemblent à des nuages qui se fondent au paysage.

J'ai acheté un guide touristique qui englobe l'Utah, Las Vegas et l'Arizona... que nous ne traverserons que cinq minutes avant d'atteindre le Nevada. Pendant que Stella conduit, je fais un peu de lecture pour voir ce qui mérite le détour. Apparemment, c'est l'Etat tout entier qui vaut la peine d'être vu, mais Stella estime que nous avons perdu bien trop de temps dans le Colorado.

En tant qu'habitantes du Maine, Stella et moi en connaissons un rayon sur les paysages à vous couper le souffle, mais ici, le panorama est tellement fabuleux que Stella s'arrête quand même. Nous descendons de voiture pour admirer le décor : où que se porte le regard, il n'y a rien à l'horizon que poussière et montagnes. Et si j'en crois mon guide, le meilleur est encore à venir. Dans le sud de l'Utah où nous nous retrouverons en plein désert, avec ses roches rouges, ses tertres et ses *mesas*. De là, nous traverserons la Virgin River Gorge, née de falaises qui surplombent les deux côtés de l'autoroute. Une fois là-bas, plus question d'utiliser le portable, aucun signal ne passe. Et dès que nous en sortirons, nous serons dans le Nevada.

Stella prend une photo de l'immensité ocre où rien ne se distingue du reste.

— Je comprends mieux pourquoi les gens adorent être au grand air et vont faire de la randonnée ou de l'escalade !

Ou bien méditent sur des nattes de paille au bord de la route, avec en fond musical les cris des oiseaux et le souffle léger du vent.

Nous avons beau venir du Maine, nous sommes new-yorkaises dans l'âme. Ce que nous aimons par-dessus tout, c'est observer les gens plus que les paysages. Nous adorons toutes deux courir les magasins, écouter les conversations aux portes, et nous aimons nos *latte*. Mais ce voyage nous amène à réviser notre conception de la nature et à apprécier d'être au grand air.

Nous nous arrêtons pour passer la nuit à Beaver City. Apparemment, notre hôtel a été taillé dans la roche. Le réceptionniste, un homme d'une quarantaine d'années superbavard, et qui a les yeux les plus bleus qu'il m'ait été donné de voir, nous apprend que Beaver City est la ville où sont nés Butch Cassidy et Philo T. Farnsworth, l'inventeur de la télévision. Je lui fais noter tout ça sur une feuille de papier à en-tête du motel. C'est pour Tom, je sais que ça lui plaira.

Le type nous recommande tout un tas d'endroits à visiter, parmi lesquels les volcans en sommeil, le Wal-Mart de Colorado City, l'enclave polygame où l'on peut voir des femmes ayant épousé le même mari se balader avec une meute de gosses bien élevés dans leur sillage. Je vois les yeux de Stella s'illuminer à l'idée d'interviewer une serveuse de restaurant qui partage son mari avec des tas d'autres femmes, mais elle décide finalement de s'en tenir à notre plan initial : partir demain matin à la première heure et mettre le cap sur Sin City, la ville du péché, sans faire aucune halte. Ça

ne nous empêche pas de rester debout jusqu'à minuit passé, à rigoler en imaginant la tête du mec qui se verrait proposer Stella et moi pour épouses ! Personne n'accepterait jamais, nous sommes bien trop différentes, comme Maxine et Charlotte.

Stella me fait quand même remarquer qu'à la maternelle, Danny Peel n'arrivait pas à choisir. Il voulait que nous soyons toutes les deux ses petites amies parce que, je le cite : « C'est vrai, quoi, j'ai deux mains ! » Il a glissé une main dans la mienne, l'autre dans celle de Stella, et nous sommes partis tous les trois vers le terrain de jeux. Notre trio a quand même duré toute l'année scolaire...

Ça fait à peine deux minutes que nous sommes sur le Strip, la principale artère de Las Vegas, et nous évitons de peu la collision avec une limousine blanche où une mariée totalement ivre a passé la tête par le toit ouvrant.

La mariée crie d'une voix suraiguë : « Ça y est, je l'ai fait ! Youpi ! » avant de siffler une nouvelle gorgée de vin directement au goulot.

Je lève le pouce vers elle en signe d'encouragement, et elle pousse le hurlement de joie le plus strident que j'aie jamais entendu.

C'est ce qu'on appelle un accueil en bonne et due forme dans la ville du péché ! D'ailleurs, tout ici est exactement comme je l'avais imaginé. Vegas n'a vraiment rien à envier à Times Square. Il y a là d'immenses hôtels de toutes les couleurs, du rose au vert. Des centaines de gens, des milliers peut-être, sillonnent le boulevard, et les voitures qui roulent lentement en file indienne ajoutent encore une touche de couleur avec leurs feux arrière rouges.

Stella nous a réservé une chambre au New York-New York Hotel & Casino sur le Las Vegas Boulevard. Comme son enfant a été conçu à New York, dans l'Etat de New York, c'était l'endroit rêvé pour entamer son séjour à quatre mille huit cents kilomètres de là-bas. En fait, il est tout aussi étonnant que les autres hôtels – avec son salon de dégustation de glaces, son cabinet de dentiste et sa table de black-jack. Quant aux quatre mille résultats que l'on obtient sur Google quand on tape « cabinet d'avocats, Las Vegas »..., ils nous laissent pantoises.

Le nez en l'air, nous admirons l'extérieur de ce gigantesque hôtel « comme nous n'en avons jamais vu ». Notre regard monte et descend, puis remonte avant de faire un panoramique sur tout ce qui nous entoure. Le New York-New York est une telle prouesse architecturale que je ne sais plus où poser les yeux : la façade, le parc à thème... Je pousse des « Oh ! » et des « Ah ! », et je ne suis même pas perturbée par la température qui atteint pourtant les 41° ! Il y a même une Statue de la Liberté de quarante-cinq mètres de haut ainsi qu'une réplique hallucinante de l'Empire State Building... A l'intérieur, un grand huit grandeur nature fait le tour de l'hôtel ! Heureusement que Stella est enceinte, sinon elle aurait peut-être tenté de m'y entraîner.

Nous payons notre séjour une véritable fortune. Mais c'est plutôt bien de dépenser notre argent pour cette chambre d'hôtel. Comme ça, nous ne serons pas tentées de faire *autre chose* (nom de code pour : « claquer notre fric dans les machines à sous ») au lieu de chercher J.

Notre chambre, que nous mettons un temps fou à trouver, est meublée de deux grands lits avec des cactus sur les têtes de lit, seul rappel que nous sommes bien à Las Vegas et pas à New York.

Nous prenons une douche, puis nous nous préparons pour le dîner (bon, d'accord, nous avons décidé d'utiliser notre bon de réduction pour le grill de luxe décoré dans le plus pur style new-yorkais).

Stella me lance :

— Mettons-nous sur notre trente et un ! J'ai l'impression que c'est mon jour de chance.

— Ce qui veut dire ?

— Que j'ai beaucoup d'espoir. Je sens que je peux le retrouver, Ruby.

Stella vient de sortir de la douche, fraîche comme une rose, les cheveux mouillés plaqués sur les épaules. Pour la première fois de ma vie, je comprends ce que ma mère entendait par « avoir le look de quelqu'un qui sort du lit pour prendre son petit déj »... La Stella qui est devant moi est naturelle : pas de débardeur moulant avec un message ou un slogan agressif sur sa poitrine généreuse, pas de pantalon de yoga laissant voir ses abdos et son nombril, pas de gloss à lèvres nacré ni de lunettes de soleil à la Paris Hilton. C'est juste Stella, une Stella enceinte qui cherche à retrouver le père de son enfant.

Je lui presse la main.

— C'est l'impression que j'ai, moi aussi. Tu as l'intention de mettre la robe que tu as achetée à la braderie Kittery ?

Elle hoche la tête et sort la robe de sa valise. Elle est magnifique. Voilà l'avantage du jersey moulant : ça ne fait jamais de plis. C'est une robe rouge sans manches du style bain de soleil.

Stella s'assied sur le bord du lit, la robe pliée sur les genoux.

— D'après Maxine, le rouge est ma couleur. Tu sais qu'elle me manque ? Charlotte et elle me rappelaient un peu maman, tu ne trouves pas, toi ?

J'ai eu la même impression, c'est vrai. Mais le Nebraska me paraît déjà si loin... et la visite de Nick un rêve.

— J'avais oublié à quel point nos petites conversations avec maman me manquaient. Je lui racontais plein de choses, j'aurais pu lui demander ce qu'elle pensait de cette histoire avec Tom et Nick.

— Tu es sûre que tu lui en aurais parlé ?

— Peut-être pas. Mais elle se serait débrouillée pour m'amener à tout lui dire. Elle aurait deviné que quelque chose n'allait pas.

Stella me regarde d'un drôle d'air.

— Je l'ai deviné, moi aussi, non ?

— Je sais. Tout compte fait, tu me connais mieux que je ne le pensais.

— Et pourtant, tu refuses toujours de me dire ce que tu comptes faire. Tu vas épouser Nick ?

Je hausse les sourcils.

— Tu oublies que Nick ne m'a rien proposé d'autre que de lui donner une chance... Il veut sortir avec moi, rien de plus.

— Et toi, tu...

— Ce que je veux moi, c'est que les choses restent telles qu'elles sont. Je peux très bien rester fiancée à Tom, disons pour toujours, et avoir en secret un petit faible pour Nick, sans que rien ne change.

Stella hoche la tête en se tapotant le ventre.

— Moi aussi j'ai ce genre de réaction, parfois. Je voudrais pouvoir arrêter le temps jusqu'à ce



que je retrouve J.

— Je crois que nos vies changent uniquement si nous le désirons vraiment. C'est une question de volonté.

J'observe par la fenêtre les néons et le va-et-vient constant de la foule.

Stella sourit et disparaît dans la salle de bains avec sa robe et sa trousse à maquillage. Je glisse la main dans ma valise, à la recherche d'une de mes robes – celle en soie jaune pâle – et de mes sandales argent à hauts talons.

La dernière fois que nous nous sommes apprêtées de la sorte, c'était pour le bal de fin d'études. Stella sortait avec Silas, et nous nous attendions à le voir arriver chez nous dans une tenue déjantée pour protester contre le conformisme ambiant, mais il s'est pointé dans un smoking on ne peut plus classique ! Stella était sûre qu'il l'avait fait pour maman, qui n'arrêtait pas de nous parler de cette soirée depuis des semaines. Je la soupçonne d'avoir vérifié les batteries de son Caméscope un millier de fois... Stella lui avait pourtant dit qu'elle ne souhaitait pas conserver de souvenirs de Silas en jean et en T-shirt jaune avec des Doc Martens aux pieds au bal, mais ma mère a répondu que si. C'est alors que Silas a débarqué en smoking !

A l'époque, je sortais avec un charmant garçon du nom de Nathaniel, mais Silas et lui ne parlaient pas la même langue, et c'est à peine si nous nous sommes vus tous les quatre, pendant la soirée. J'avais oublié ce Nathaniel, et la façon dont Stella bâillait derrière son dos en me disant que « je méritais vraiment mieux ». Moi je trouvais qu'elle se comportait comme une morveuse snobinarde et ça me donnait encore plus envie de tomber amoureuse de Nathaniel. Alors que je faisais des efforts insensés pour y arriver, il est tombé amoureux d'une fille avec qui il travaillait dans une laiterie... Et Stella m'a dit : « N'essaie pas de retrouver un Mark Feeler dans chaque mec un peu sexy. A quoi bon sortir avec tous ces raseurs ? Ils ne sont bons qu'à te briser le cœur et à te laisser tomber comme une vieille chaussette ! Emily Patcher vient de se faire larguer par son petit ami, et elle ne s'en remet pas ! »

J'ai repensé à tout cela, ces derniers temps. Je me suis demandé si j'avais accepté de sortir avec certains mecs à cause de mon échec avec Mark Feeler. Et de la disparition d'Eric Miller. Quand on n'est pas amoureux, on est sûr de ne pas avoir le cœur brisé. Et si jamais la même chose se répétait avec ma vie privée aujourd'hui ? Je ne suis pas totalement « amoureuse » de Tom, mon fiancé, alors que je suis éperdument amoureuse de Nick, l'objet de tous mes fantasmes. Celui à qui je n'ai pas dit oui...

Stella sort de la salle de bains.

— Ruby ! Tu es supersexy avec cette robe !

J'éclate de rire.

— C'est ma préférée. En fait, c'est la seule !

— Tu devrais la porter tous les soirs.

Elle me prend par le bras, et nous voilà parties.

\* \* \*

Tandis que nous attendons nos Perrier dans le grill, je me concentre de nouveau sur notre mission. J'ai ouvert un petit carnet à spirales et mon stylo est prêt. Je veux connaître tous les détails de cette fameuse nuit où Stella et J. se sont rencontrés. Le nom du bar, les boissons qu'ils ont bues,

les paroles qu'ils ont échangées, les lieux où ils sont allés ensuite (avant son appart)...

— Je t'ai déjà tout dit, Ruby.

— Non, tu m'as juste donné les grandes lignes. Ce que je veux connaître, ce sont tous les détails, même les plus infimes. Si tu veux retrouver ce garçon, tu dois tout me dire.

Alors que le serveur nous sert nos consommations, Stella se lance.

— O.K., allons-y ! J'étais chez Georgina, un restaurant italien de Columbus au coin de la 74<sup>e</sup> rue, et je poireautais au bar. J'étais censée attendre un nouveau peintre – mais il ne s'est pas montré. Vingt minutes plus tard, alors que je me levais pour partir, le mec qui était assis quelques sièges plus loin m'a dit : « On vous a posé un lapin, à vous aussi ? » Je lui ai alors demandé si c'était lui le peintre, Pierre Je-ne-sais-plus-qui, mais il m'a dit non, et qu'il s'appelait Jake. Enfin, un truc de ce genre.

Elle boit quelques gorgées d'eau.

— Tu sais, Ruby, je pense que c'était bien Jake. Pas James, ni Jason.

— D'accord. Je t'arrête juste une seconde : concentre-toi et imagine-le là, dans ce bar, en train de te dire son nom. A quoi ressemble-t-il ? Que porte-t-il ?

Elle ferme les yeux.

— Un costume. Tiens, j'avais oublié ce détail ! Un beau costume. Tout ce dont je me rappelais jusqu'ici, c'est qu'il portait une très belle chemise à col boutonné et un élégant pantalon noir. Ah... et il avait un attaché-case avec son...

Elle stoppe net, la bouche ouverte.

— Son quoi ? Ses initiales ? Son monogramme ? Stella, c'est génial... ! Tu crois que tu peux te souvenir de ses initiales ? Ferme les yeux et...

— Ruby, je crois que c'est lui.

Elle suit des yeux un homme qui traverse le restaurant derrière l'hôtesse qui le conduit à sa table.

— Oui, je crois que c'est lui !

Mon regard fait le va-et-vient entre l'homme et Stella.

— Vraiment ? Tu en es sûre ?

Il est assis à bonne distance de nous. Deux tables nous séparent de lui, ce qui me donne au moins l'avantage de pouvoir l'observer en douce : il est grand, beau garçon, les cheveux bruns. Il ressemble à s'y méprendre à Hugh Jackman, le Wolverine si sexy dans *X-Men*.

Stella louche dans sa direction.

— C'est bien lui ! C'est exactement le souvenir que j'en ai.

Le hasard fait bien les choses, non ? De toute évidence, nous sommes témoins de l'intervention d'influences cosmiques. Les forces de l'univers.

Stella a l'air perdu.

— Maintenant que je l'ai retrouvé sans le vouloir, je ne sais plus quoi faire. Qu'est-ce que je vais lui dire ? Est-ce que je dois lui parler ?

Elle cache son visage derrière le menu, en risquant un œil toutes les deux secondes dans sa direction.

— Va le voir et commence par lui dire bonjour.

— Bien sûr... Je vais dire : « Bonjour, euh, vous ne vous souvenez peut-être pas de moi, mais il y a trois mois, nous avons passé une nuit ensemble, c'était d'ailleurs très agréable. Et il se trouve

que... je suis enceinte. Félicitations ! Vous allez être père. »

— Oublie les deux derniers points. Contente-toi de la première phrase, ça fera l'affaire.

— C'est vrai, c'est tout ce que je dois dire ? Comme ça, de but en blanc ?

Nous passons cinq minutes à plancher sur son discours. Il est décidé que Stella s'approchera de sa table et lui dira d'un ton vaguement interrogateur : « Bonjour, je crois que nous nous sommes rencontrés à New York, il y a trois mois... »

En toute logique, il devrait bondir de sa chaise en s'exclamant « Stella, c'est bien toi ? Je t'ai cherchée jusqu'au fin fond de l'Amérique ! »

— Ça y est. O.K., je suis prête.

Elle se lève, lisse sa robe et inspire longuement trois fois de suite. A peine a-t-elle fait le premier pas qu'une rousse incendiaire vêtue d'une robe en lamé argent au décolleté ravageur s'approche de la table de l'homme. Il se lève, elle s'assied, et la pelle qu'ils se roulent ferait honte aux Double V ! L'homme a pratiquement glissé la main dans le décolleté de la fille.

— Oh non... !

Le visage défait, Stella se laisse retomber sur sa chaise.

— Stella, n'oublie pas qu'il n'est pas au courant pour le bébé. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il a passé une soirée géniale avec une fille et qu'il n'a pas réussi à la retrouver. Car je suis sûre qu'il a essayé. Il a dû revenir dans ce restaurant et tous les endroits où vous êtes allés ensuite. Je suis sûre et certaine qu'il a erré dans le quartier en essayant de se rappeler l'immeuble où tu habitais. Dès qu'il t'aura reconnue, la rousse ne sera plus que de l'histoire ancienne ! Si ça se trouve, ils se sont rencontrés il y a cinq minutes au casino...

Le visage de Stella s'éclaire.

— Tu crois vraiment ? C'est vrai que seuls les couples qui viennent de se rencontrer ont ce genre d'attitude. J'ai raison, non ?

— Absolument.

Le couple qui est assis à la table juste à côté de nous se lève et s'en va. Il ne reste donc plus qu'un seul couple entre lui et nous. Eux aussi peuvent facilement nous voir. Il me semble d'ailleurs que l'homme a jeté une ou deux fois un coup d'œil dans notre direction, comme s'il voulait vérifier à quoi ressemblent ces deux nanas dans leur robe sexy.

S'il reconnaît Stella, il ne le montre pas. Elle me chuchote :

— Il ne se souvient même pas de moi ! Il a regardé droit dans ma direction, mais il n'a pas bougé un cil !

— C'est peut-être parce que, le jour où vous vous êtes rencontrés, tu ne portais pas de robe de cocktail superchic et que tu n'avais pas relevé tes cheveux en un chignon digne d'une princesse...

— Si, justement ! N'oublie pas que j'étais venue faire une interview en tant que muse... Les muses ne portent pas de jean ni de pull en polaire.

Personnellement, j'ai tendance à penser que les artistes sont inspirés par des femmes plus « naturelles ». La Anna de Grand Junction, par exemple. Avec son vélo et ses cours de méditation sur le bord de la route, elle est probablement à son insu la muse de nombreux artistes. Mais ce n'est pas le moment idéal pour débattre des qualités d'une muse...

Stella ajoute, comme si elle lisait dans mes pensées :

— Je suis une professionnelle.

Le serveur arrive pour prendre la commande, mais nous lui demandons quelques minutes

supplémentaires pour faire notre choix. Encore que ni Stella ni moi n'ayons envie d'avaler quoi que ce soit.

J. et la rouquine sont à présent enlacés, en train de déguster du champagne. Une gorgée, un baiser, une gorgée, un baiser, une gorgée, un baiser.

Je pousse mon Perrier hors de portée de main.

— O.K. Alors voilà, j'ai un plan. Tu dois t'approcher de lui et lui dire la phrase que nous avons mise au point tout à l'heure. Mais en changeant un peu les mots, pour que ça fasse moins romantique.

— Par exemple ?

— Fais semblant d'aller aux toilettes. Et tout à coup, tu t'arrêtes net devant lui en disant : « Excusez-moi, mais votre visage m'est familier. Je jurerais que nous nous sommes rencontrés à New York il y a quelques mois. »

— Pas mal ! Ça fait assez naturel.

Elle ferme les yeux et pousse un long soupir.

— Je suis tellement stressée. Mais quand faut y aller, faut y aller...

Elle se lève, puis se rassied. Je lui prends la main en lui murmurant à l'oreille :

— S'il te répond « Vous devez faire erreur » avant de partir en courant, alors là oui, c'est le pire scénario qui puisse arriver, et je serai là pour toi. Mais pour l'instant, ne pense qu'à une chose : tu as en face de toi le détenteur de l'autre chromosome. Le père de ton enfant ! Allez, vas-y !

Morte de trouille, elle vide son verre d'eau, se regarde dans le miroir de son poudrier, respire un grand coup, puis refait le même parcours une seconde fois et se lève enfin.

— C'est bon ! J'y vais.

Et elle se rassied.

— Et si je me contentais de tout lui écrire sur une serviette et de la lui envoyer par la voie des airs ?

— Le problème, c'est que les serviettes en tissu sont de très mauvais planeurs. Allez, Stella, du cran !

— O.K. Cette fois, c'est parti.

Je souris en l'encourageant d'un signe de tête. Au moment où elle se lève, je prends conscience qu'elle est sur le point de faire basculer la vie de quelqu'un. Bien sûr, elle a déjà vécu cette situation dans sa salle de bains, seule devant son test de grossesse positif. Et elle a agi comme il le fallait. Peu importe ce que lui dira Jake, James ou Jason, je sais qu'elle saura faire face.

Elle se rassied.

— J'ai encore besoin d'une minute, Ruby.

— Tu n'as pas une minute à perdre, ils sont en train de partir !

J. jette un billet sur la table. Puis ils quittent le restaurant enlacés, en s'embrassant. La rouquine est étonnamment stable sur ses talons de 14 cm.

Stella s'exclame :

— On ne peut pas le laisser filer comme ça, ou je ne le reverrai jamais. Il faut le suivre.

Je jette à mon tour quelques billets sur la table façon Hollywood, et nous nous ruons à sa poursuite. Mais entre les clients et les serveurs qui trimbalent d'énormes plateaux ronds où s'entassent les steaks à cinquante dollars et les consommations à vingt-cinq dollars, nous perdons du temps pour atteindre la porte.

Trop tard ! Le couple a disparu.

Stella est au bord des larmes.

— Quelle idiote ! Pourquoi avoir hésité ? Comment ai-je pu le laisser partir ?

Je jette un coup d'œil rapide dans les couloirs et dans le hall, et grâce à la robe flashy de la fille qui accompagne Jake, (ou Jason ou James), je la repère aussitôt. J. est sur ses talons. Ils sont perdus dans la foule près de la batterie d'ascenseurs.

Je les montre du doigt à Stella.

— Là-bas !

J'ai failli lui crier « En avant ! »

Nous piquons un sprint, en hauts talons nous aussi. Mais nous sommes à Las Vegas, et personne ne nous accorde la moindre attention. Nous atteignons les ascenseurs au moment même où J. et sa copine disparaissent dans une des vingt cabines (au bas mot !)

Stella colle sa pochette entre les battants de la porte qui s'entrebâillent avant de se refermer aussitôt. Stella tire sur son sac pour le récupérer, et quelques perles atterrissent sur le tapis.

Je lui lance :

— Ils étaient seuls, dans cette cabine. Regardons à quel étage l'ascenseur s'arrête.

Mon Dieu, faites qu'il ne s'arrête pas à plusieurs étages ! Ça voudrait dire que des tas de gens empruntent ou quittent la cabine et nous ne pourrions plus savoir à quel niveau J. s'est arrêté.

L'ascenseur est un express. Il s'arrête au seizième étage, puis commence à redescendre ! J'en déduis que le père de ma future nièce (ou de mon futur neveu) est quelque part au seizième étage.

Un ascenseur s'ouvre avec un tintement. Nous nous précipitons à l'intérieur en appuyant comme des malades sur le numéro 16, et les portes se referment au moment même où un autre couple est sur le point de monter. Je crie « Désolée ! » en suppliant l'ascenseur d'aller plus vite.

Les portes s'ouvrent au seizième étage sur un long couloir, avec des centaines de portes closes. Sur la droite, se dresse un immense ficus près d'une fenêtre d'où l'on peut admirer les lumières de Las Vegas. A cette hauteur, le spectacle est fascinant !

Et derrière cet énorme ficus, un couple est en train de faire l'amour. J'entends d'abord les gémissements, puis je les vois bouger. J. et la rouquine sont très occupés ! Il est derrière elle, et la robe de la fille est relevée à la hauteur des hanches. Leurs mains sont soudées au mur. Compte tenu de leur incapacité à attendre la fin du repas, il n'est pas surprenant qu'ils n'aient pu attendre d'être dans leur chambre...

En l'espace d'environ deux semaines, c'est la deuxième fois que je tombe sur un couple qui fait

l'amour dans un endroit public.

Stella porte la main à sa bouche et murmure :

— Oh mon Dieu ! Je vais vomir...

— Je suis vraiment désolée.

Nous entendons l'homme gémir, et la femme lui répéter sans arrêt avec une inquiétude feinte et le souffle court : « Mais quelqu'un pourrait nous voir. » Il est évident que ce n'est pas pour leur déplaire...

Suis-je censée tousoter discrètement ? Et Stella lui dire pendant qu'il est en pleine action : « Excusez-moi, mais ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés à New York il y a trois mois ? Rappelez-vous, nous avons fait l'amour toute la nuit... »

Stella se cache devant une des portes.

— Il va falloir attendre qu'ils aient fini, et nous ferons semblant de sortir de la chambre.

La rouquine gémit.

— Ah oui... oui... Mon Dieu, quelqu'un pourrait nous voir. Oh ouiiii... !

Stella est au bord des larmes. Quant à moi, je pianote nerveusement sur mes hanches, un brin stressée. Jamais je n'aurais cru qu'on puisse faire ça tranquillement dans un couloir d'hôtel !

Stella fixe le bout de ses pieds et me chuchote :

— Tu te rends compte que c'est le père de Silas ou de Clarissa ? Ce que j'ai pu être bête !

— Inutile de te jeter la pierre.

J'entends comme un gloussement, et une voix de femme qui dit : « Quelle splendide vue sur le boulevard ! »

Miss tape-à-l'œil et J. sont en train de regarder par la fenêtre. Lui est occupé à remettre la chemise dans son pantalon et la fille se passe la main dans les cheveux.

— Stella, c'est le moment ou jamais ! Faisons comme si nous arrivions de l'autre bout du couloir. Une fois devant lui, tu simules un petit hoquet de surprise et tu lui dis que tu as l'impression de l'avoir déjà rencontré.

Nous progressons dans leur direction. Ils arrivent droit sur nous. Au moment où nous les croisons, Stella s'arrête et regarde l'homme fixement. Elle est au bord de la panique, mais elle se reprend aussitôt et dit à J. avec un sourire forcé :

— Excusez-moi, mais vous me rappelez quelqu'un. Peut-être nous sommes-nous rencontrés à New York il y a quelques mois ? C'est ça... il y a trois mois, dans l'Upper West Side...

Il sourit.

— Désolé, mais ça fait bien deux ans que je ne suis pas allé à New York.

Elle le regarde fixement.

— La ressemblance est vraiment troublante ! Au restaurant Georgina, peut-être ? Je suis tellement certaine que c'était vous !

Elle fait des efforts insensés pour ne pas craquer.

La rouquine intervient :

— Attendez, vous dites trois mois... ? Chéri, nous n'étions pas encore revenus de Grèce, il me semble ? Nous louons une villa à Ios chaque année au printemps, pour quelques mois.

L'homme répond :

— Hmm, c'est ça, nous étions à Ios...

Et il commence à faire des tas de bisous le long du cou de la demoiselle. Puis ils continuent de

descendre le couloir en s'embrassant, et ils pénètrent dans une chambre en fermant la porte à clé derrière eux.

Stella m'attrape par le bras.

— J. avait les yeux bruns. Il avait les yeux bruns ! Je m'en souviens, à présent. Dans le pub irlandais où nous nous sommes arrêtés, il y avait un juke-box qui jouait *Brown Eyed Girl*, et j'ai commencé à fredonner « mon mec aux yeux bruns » en essayant de le faire danser ! Alors que cet homme, là-bas – elle pointe son doigt vers la porte où le couple a disparu – a les yeux bleus ! Ce n'est pas lui !

Elle se laisse glisser par terre le dos au mur.

— Ce n'est pas lui. Si tu savais comme je suis soulagée !

Et moi donc ! Encore heureux, car j'aurais peut-être été tentée de l'étrangler.

\* \* \*

Nous faisons la grasse matinée. Pour une ville de ce calibre qui fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, notre chambre est tellement silencieuse – et nous tellement crevées – qu'il est plus de 9 heures lorsque nous ouvrons les yeux. Une douche bien chaude achève de nous réveiller, sans parler du petit café que Stella nous prépare vite fait dans la chambre pendant que je me brosse les dents.

Tout en enfilant son jean, elle me lance :

— Je ne le retrouverai pas. Je le sais.

— On ne sait jamais.

Je dirais que les chances sont voisines de zéro, vu qu'elle ne sait même pas à quoi il ressemble. Il ne lui reste qu'un vague souvenir de son allure et elle ne se rappelle pratiquement plus son visage.

Stella enfle un débardeur blanc avec des plis devant.

— Je me demande pourquoi tu as accepté de faire cette virée. Tu savais que nous ne le trouverions pas, que c'était une idée ridicule. Alors pourquoi as-tu dit oui ? Pourquoi étais-tu partante pour te taper près de quatre mille kilomètres ?

— Pour t'aider. C'est ce que les sœurs sont censées faire, non ?

Elle hoche la tête et disparaît de nouveau dans la salle de bains. Lorsqu'elle émerge enfin, elle semble un peu moins triste, mais ça doit être à cause du maquillage.

— S'il habite ici, il doit être au boulot. On pourrait peut-être faire une recherche sur Internet pour avoir la liste de tous les juristes de Las Vegas prénommés Jake.

— Sans oublier les James et les Jason.

— C'est déjà un début, non ?

Elle a raison. Il faut bien se lancer... Nous sautons notre petit déj au New York-New York Hotel pour nous installer dans un bar équipé de bornes interactives avec accès à Internet.

Je tape « avocat », « Jake » et « Las Vegas » dans le moteur de recherche Google. J'obtiens la bagatelle de deux cent soixante-trois mille résultats...

Stella a l'air totalement abattu.

— Nous pourrions taper « Las Vegas » et « juristes » et essayer de sélectionner une liste des Jake à partir de tous les avocats de Las Vegas.

— Tu crois que ça peut nous permettre de le trouver ?

— Non.

Comment voulez-vous qu'on puisse trouver le bon dans une liste pareille ? Mais quand je vois le visage défait de Stella, je m'empresse d'ajouter :

— Après tout, qui sait... ?

Stella chuchote en direction de son ventre :

— Silas ou Clarissa, désolée !

Et elle sort en courant.

J'avale le reste de mon café, je me déconnecte et je me lance à sa poursuite. Mais elle se perd dans la foule qui envahit la rue. Après tout, elle a sans doute besoin de se retrouver seule un moment. Moi aussi, d'ailleurs.

Je reprends la direction de l'hôtel, en m'arrêtant pour admirer les façades des monuments et autres bâtiments de New York comme si je les voyais pour la première fois. Puis je regagne ma chambre où mon tapis de méditation m'attend. J'ignore si on peut trouver un coin d'herbe en bord de route dans la ville du péché, mais ça doit bien exister !

La petite lumière rouge du répondeur clignote sur le téléphone de la chambre, mais ce n'est pas Stella.

C'est Tom. Il est ici, dans le hall, sous une énorme lithographie de l'immeuble Chrysler. Il a laissé le message il y a une demi-heure en disant qu'il attendrait une demi-heure avant de se lancer à notre recherche pendant une heure, puis qu'il reviendrait ici pour réessayer de m'avoir.

Tom est ici...

Et tout porte à croire qu'il espère se marier dès ce soir. Mon cœur commence à faire des bonds dans ma poitrine. Troublée, je m'assieds sur le bord du lit. C'est le vide total dans ma tête. Nick m'a dit un jour que lorsqu'on doit prendre une décision difficile, la seule façon de s'en sortir est d'imaginer que quelqu'un est en train de vous pointer un pistolet sur la tempe en vous donnant une seconde pour vous décider. Une seconde pour choisir.

J'essaie d'imaginer un pistolet pointé sur mon crâne, mais le problème, c'est que je suis incapable d'imaginer qui pourrait tenir l'arme ! Et du coup, je ne me sens pas dans l'urgence. C'est sûrement un pistolet à eau.

Je sors le tapis de méditation de l'armoire, je le déroule au pied du lit et je m'allonge. Je revois Anne sur son vélo jaune m'enjoignant de fermer les yeux et de prononcer sept fois le mot *paix*. Je m'exécute, mais je n'ai pas le temps d'arriver au numéro deux que deux mecs miniatures atterrissent sur mes épaules : l'un est Tom, l'autre Nick. Le Tom miniature porte son Dockers et un gilet marron, le Nick miniature une chemise noire et un pantalon. Et tous deux agitent la tête comme des fous. Le mini-Tom me dit « Epouse-moi ! Je représente les types bien en ce bas monde. Je suis de ceux qui ne brisent pas les cœurs, qui ne disparaissent pas dans la nature. Et j'ai une assurance-vie ! » Quant au mini-Nick, il me dit : « Tu ne veux pas savoir à quoi ça ressemble d'être avec moi ? »

J'ouvre les yeux. J'ai besoin de Stella, encore qu'elle ne puisse pas m'être d'un grand secours. Elle me dira de choisir Nick juste parce que ce n'est pas Tom ! C'est alors que le mini-Tom envoie un coup de poing au mini-Nick qui tombe de mon épaule gauche...

Faut-il en déduire que j'ai envie que Tom gagne ? Ou qu'il a déjà gagné ? Les tapis de méditation sont-ils censés provoquer des combats ?



Je suis toujours allongée sur ma natte lorsque le téléphone se met à sonner. Je saute sur mes pieds pour répondre, ce qui est forcément un signe.

— Tom ?

— J'espère que c'est une bonne surprise.

— Bien sûr que oui. J'ai la chambre 1622.

Debout devant le miroir de la commode, je m'assure que je suis présentable, ce qui est un deuxième signe positif... Quelques minutes plus tard, on frappe à la porte et il est là, devant moi, dans l'encadrement de la porte. Mon Tom avec son Dockers, son gilet (bleu marine) et ses cheveux blonds brillants. Et ses yeux bleus, d'un bleu profond.

Je saute dans ses bras et il me serre tout contre lui. Puis il me porte sur le lit et s'allonge sur moi en me couvrant de baisers.

— Tu m'as tellement manqué !

Il enfouit son visage dans mon cou.

Je lui rends ses baisers et je savoure l'odeur de savon Ivory.

— Moi aussi. J'ai beaucoup de choses à te dire.

— Tu ne vas pas m'annoncer, entre autres, que tu ne veux plus m'épouser ?

Je ne sais pas. Je suis censée le savoir, mais ce n'est pas le cas.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Aussitôt, je me déteste d'avoir dit ça. C'est ce que font les manipulateurs, ils amènent les autres à douter d'eux-mêmes et les rendent encore plus vulnérables. Juste pour pouvoir leur mentir les yeux dans les yeux.

Tom repousse une mèche de cheveux blonds derrière mon oreille.

— J'ai cru que tu voulais t'enfuir pour te marier, mais lorsque tu as ignoré mon message, j'ai su que quelque chose se passait. Je me suis fait du souci, Ruby.

— Je n'avais pas l'intention de t'inquiéter.

L'espace d'un instant, j'envisage de tout lui raconter. Tom est si intelligent, si perspicace... Si je pouvais tout lui dire, lui parler de mon premier jour à la BLA, lui expliquer que j'ai eu envie de dire oui à Nick mais que je ne l'ai pas fait..., il pourrait peut-être me donner des conseils, me dire si je dois vraiment, par égard pour nous trois, donner une chance à Nick.

Oui, bien sûr. Je peux en parler à Tom. Mais l'histoire prend bonne tournure... pour lui. C'est lui que j'ai choisi à chaque phase importante de ma vie, et non Nick. Jusqu'au Nebraska... Et

maintenant, j'ai un nouveau choix à faire.

Je ne raconterai pas tout à Tom. Je préfère me donner encore un peu de temps, même si mon équipée sauvage ne m'a pas fait avancer d'un pouce concernant la décision à prendre.

Je passe la main dans ses cheveux doux comme de la soie.

— C'est Stella qui me préoccupe. Surtout dans sa situation.

Je lui raconte par le menu notre chasse à l'homme invisible, ce fameux Jake (ou James ou Jason).

— Vous avez essayé, il lui restera au moins ça. Elle n'oubliera pas qu'elle a parcouru des milliers de kilomètres pour essayer de le retrouver. Et que sa sœur jumelle était là, à ses côtés.

Je hoche la tête, et il me prend dans ses bras. Nous restons ainsi un bon moment. Puis Tom rompt le silence.

— Tu sais, je suis venu ici persuadé que je reviendrais l'alliance au doigt. Je me suis imaginé que nous nous marierions dans une chapelle ridicule sous la houlette d'un imitateur du Capitaine Kirk. Mais compte tenu de ce qui se passe avec Stella, mieux vaut peut-être nous abstenir de faire ça sous son nez...

Je le serre très fort contre moi.

— C'est ce que j'aime tellement chez toi, Tom. Tu es venu ici parce que tu te faisais du souci pour moi. Parce que tu acceptais l'idée qu'un parfait inconnu avec les oreilles de Spock puisse présider la cérémonie du mariage. Et parce que tu te préoccupes plus que tout de ce que Stella peut ressentir.

Il prend mon menton entre ses mains.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, Ruby.

J'en suis convaincue.

— Tu sais quoi, Tom ? Je suis ici depuis quelques jours et je n'ai plus du tout envie de me marier ici. Je croyais que c'était une bonne idée parce que mes parents l'ont fait avant moi. Mais nous ne sommes pas eux.

Il me presse la main et m'embrasse longuement, passionnément. Puis il me lance :

— Rendez-vous dans ma chambre dans cinq minutes. Je t'appelle pour te donner le numéro.

Je range mon tapis de méditation. Etre avec Tom, c'est aussi bien que répéter sept fois de suite le mot *paix* !

J'appelle Stella sur son portable, mais en vain. Quelle tête de mule ! Je lui laisse un message dans la chambre, en expliquant que Tom m'a fait une visite surprise et qu'elle peut nous rejoindre à la chambre 812. Mais je n'ai toujours aucune nouvelle. Où peut-elle bien être ? En train d'arpenter le boulevard ? Ou assise seule dans un quelconque bar, avec un déca et son *Guide de la grossesse* ? Ou de fouiller la ville de fond en comble à la recherche de J. ?

Connaissant Stella, elle est assise près d'une de ces fontaines tarabiscotées que nous avons vues hier, celle qui se trouve devant le Spago par exemple. Stella adore les fontaines. Elle m'a souvent dit que lorsqu'elle avait une décision difficile à prendre – ou un souhait à faire – elle se rendait à pied jusqu'à Central Park, puis s'installait à la Bethesda Terrace qui offre une vue imprenable sur les magnifiques marches de pierre de la Fontaine Bethesda, avec son étonnante statue de l'Ange des Eaux. C'est là qu'elle réfléchit le mieux.

Je dis à Tom :

— Je vais faire le tour des fontaines. Je serai de retour dans une heure maximum si je n'arrive

pas à la trouver. Tu peux l'attendre ici ?

Il m'assure que oui. Je pars donc à la recherche des fontaines de la ville, et Dieu sait s'il y en a ! Je commence par celles du Bellagio, dont les eaux « dansantes » ont fait l'objet d'une chorégraphie très étudiée et qui s'élancent soixante mètres plus haut aux accents du grandissime Pavarotti.

Pas de Stella. Je me dirige alors vers le Caesars Palace, avec sa fontaine reconnaissable entre toutes, aussi énorme qu'un pâté de maisons, et si noire de monde que j'ai bien du mal à me frayer un chemin pour chercher une petite brune toute menue.

Ça y est, je la vois ! Devant moi, une fille en débardeur et pantalon de yoga avec des tongs aux pieds me tourne le dos, appuyée à une colonne de marbre.

Je me précipite vers elle.

— Stella !

Elle se retourne, mais ce n'est pas elle. Celle-là a au moins cinquante ans et un corps de rêve.

Je jette un coup d'œil sur le papier où sont notés les noms et adresses de dix autres fontaines, avec les compliments d'un des concierges de mon hôtel. J'en fais encore quatre avant qu'une ampoule sur mon pied gauche ne me force à retourner à l'hôtel en clopinant.

Il est presque 21 heures et la nuit commence à tomber. Quand je dis la nuit, c'est beaucoup dire, en plein centre de Las Vegas...

Je n'ai aucune idée de l'endroit où ma sœur peut se trouver.

Je demande à Tom :

— Tu crois qu'elle va bien ?

Nous avons attendu de crever de faim avant de faire appel au room service. Et nous dînons dans ma chambre, juste au cas où Stella reviendrait ou m'appellerait dans la chambre avant de se rabattre sur mon portable.

— Mais oui, je suis sûr qu'elle va bien. Elle doit digérer certaines choses, accepter qu'elle ne retrouvera peut-être jamais le père de son enfant. C'est très pénible pour elle. Jusqu'ici, la réalité ne l'avait pas vraiment rattrapée et elle trompait sa peur. Mais maintenant, elle a compris qu'elle était toute seule avec son bébé.

Il a parfaitement raison.

Stella est de retour juste après minuit. Tom et moi sommes assoupis sur le lit, et lorsque la porte s'ouvre, nous sursautons en chœur.

Stella n'est pas moins surprise que nous.

— Oh... j'ignorais que tu étais là, Tom.

— Tu n'as pas eu les vingt messages que j'ai laissés sur ton portable ?

Elle aurait quand même pu décrocher au moins une fois. Me rappeler pour me faire savoir qu'elle allait bien, un simple : « Je suis vivante, ne t'inquiète pas, j'ai juste besoin d'être seule. »

— Non, j'ai éteint mon portable et je ne l'ai pas consulté. Je voulais réfléchir.

Tom presse la main de Stella et part dans sa chambre pour nous laisser un peu d'intimité. Dès que la porte se referme derrière lui, Stella me lance :

— Si je comprends bien, ta décision est prise.

— Surtout, pas un mot de plus ! Il pourrait t'entendre.

— Mais il doit m'entendre ! Il doit savoir que tu es amoureuse d'un autre. Tu dois dire à Nick ce que tu ressens pour lui. Il a fait tout ce chemin jusqu'au Nebraska pour toi, Ruby ! Mais tu ne supportes pas de vivre sans ton filet de sécurité...

— Tom aussi a parcouru des milliers de kilomètres. Et ce n'est pas un filet de sécurité. C'est mon fiancé. Si je lui ai dit oui, c'est que j'ai mes raisons.

— C'est parce que tu peux compter sur lui ?

— Non, c'est parce que je l'aime, Stella. Pendant quatre mille kilomètres, tu m'as dit et répété que ce n'était pas vrai. Et je ne suis toujours pas d'accord avec toi !

Elle s'approche de la fenêtre et regarde les lumières de la ville.

— Si je dois, moi, affronter la réalité, tu dois le faire aussi, Ruby.

— Stella, je n'ai pas envie de discuter avec toi. Tu as vécu quelques jours vraiment difficiles, il est tard et nous sommes épuisées toutes les deux. Alors le mieux est d'aller dormir. Si tu as besoin de moi, je serai heureuse de rester ici, mais si tu veux mon avis, nous devrions rentrer chez nous dès demain. C'est la meilleure façon d'affronter la réalité.

Elle jette un coup d'œil dans ma direction, puis se met à fouiller dans les tiroirs de la commode. Elle échange son débardeur et son pantalon de yoga contre une nouvelle tenue.

J'aperçois un petit cœur rouge sur sa cheville.

— C'est quoi ça ? Un tatouage ?

Elle me répond brusquement :

— C'est un faux. Ruby, si j'ai voulu venir ici, c'est aussi pour une autre raison. J'avais l'intention de faire une petite halte chez Sally Miller...

Je la regarde, bouche bée. Et j'attends la suite, mais elle ne dit rien.

— Stella, explique-toi !

Elle me regarde, mais ses grands yeux sont perdus ailleurs.

— Papa habite ici.

— *Papa* ? Tu l'appelles papa, maintenant... !

— Il l'était la dernière fois que nous l'avons vu, Ruby. C'est bien comme ça que nous l'appelions, non ?

Papa ? C'est sûrement une blague...

— C'était il y a plus de vingt ans ! Et puis, je croyais qu'on avait clos le dossier. Si tu veux mon avis, nous avons bien trop parlé d'Eric Miller pendant ce voyage.

— Mais tu n'es pas curieuse ? Tu n'as pas envie d'avoir des réponses ?

Non, je ne veux pas de réponses. Que voulez-vous que j'attende de cet escroc, de ce... parasite ? En partant, il a tiré un trait sur nous, nous tous, et il n'a pas jeté le moindre regard en arrière. Et non seulement il a fait une croix sur nous, mais il n'a pas versé un seul centime de pension à notre mère ! Il n'a jamais envoyé de carte d'anniversaire, pas une seule. Pourquoi – ou plutôt comment – a-t-il pu laisser passer notre septième anniversaire sans envoyer au moins une carte ? Ne serait-ce qu'une fausse carte Hallmark pour nous faire savoir a) qu'il était toujours vivant et b) qu'il pensait à nous, qu'il nous aimait à sa manière. Mais non, rien, le calme plat. Et Dieu sait si nous avons scruté la boîte aux lettres ! Pendant la semaine précédant notre anniversaire, nous avons ouvert et fermé la petite porte noire qui donne accès à la boîte aux lettres au moins vingt fois par jour, tout en demandant cent fois par jour à notre mère si elle avait pris le courrier, s'il y avait une carte pour nous. Nous nous serions largement contentées d'une seule carte pour toutes les deux.

Mais la carte n'est jamais arrivée. Ni avant notre anniversaire, ni le jour même, ni après... Nous avons sûrement brisé le cœur de notre mère avec nos éternelles questions et notre manie de toujours remettre le sujet sur la table. Stella était persuadée que nous finirions par recevoir une carte, et moi j'étais convaincue que les poules auraient des dents avant que ça n'arrive ! Et tout s'est répété pour notre huitième anniversaire, un peu moins peut-être. Lorsque nous avons eu neuf ans, seule Stella attendait encore. Et elle n'a jamais cessé jusqu'au jour où elle est partie pour New York. Là-bas, elle a sans doute continué à guetter sa boîte aux lettres en espérant y trouver une carte d'anniversaire d'Eric Miller...

Pourquoi Eric Miller mériterait-il de nous connaître maintenant ?

Stella s'appuie sur le rebord de la fenêtre. L'air conditionné, plus que nécessaire ici, fait bouger les voilages.

— Nous sommes à Las Vegas, et lui aussi, Ruby. Il habite ici, c'est Mamie Zelda qui me l'a dit. J'en reste bouche bée.

— Mamie Zelda ? Comme peut-elle savoir où il habite ?

— Quand je lui ai dit que nous allions en vacances à Las Vegas – je ne lui ai naturellement rien dit sur J. ni sur ton éventuel mariage sur place –, elle m'a confié ce que maman lui avait dit.

— Maman ? Comment ça ?

— Zelda m'a dit que maman avait commencé à rechercher la trace de papa depuis une dizaine d'années, juste au cas où nous voudrions le revoir. Maman s'est imaginé qu'avec ce qu'elle savait de

son passé, de sa famille, de son boulot, elle aurait moins de mal à le retrouver.

— Et le dernier endroit où elle a retrouvé sa trace, c'est ici ? Mais pourquoi ne nous en a-t-elle pas parlé elle-même ?

— J'ai posé la question à Zelda, mais elle ne le savait pas. D'après elle, maman voulait juste que nous puissions avoir l'information si jamais nous voulions le retrouver. C'était un début de piste. Zelda m'a dit aussi que les renseignements dataient d'au moins dix ans.

Maman a en quelque sorte suivi sa trace jusqu'à notre majorité, jusqu'à ce qu'à dix-huit ans, nous soyons devenues des adultes au regard de la loi.

— Mais enfin, Stella, jamais maman n'a parlé de retrouver notre père pour *nous* ! Elle ne nous a jamais dit : « Au cas où vous souhaiteriez revoir votre père, je peux vous aider. J'ai quelques infos sur lui. »

— Et alors ? Ça ne veut pas dire qu'elle était contre. Sinon, pourquoi se serait-elle donné tant de mal pour dénicher des indices ?

— Et nous, pourquoi le ferions-nous ? Franchement, qu'espères-tu apprendre au bout de vingt-cinq ans ?

— Je voudrais en savoir plus sur sa décision de partir. Non, je dis n'importe quoi... ! Il y a autre chose que j'aimerais savoir.

— Quoi ?

Elle me regarde longuement avant de fixer le bout de ses pieds. Apparemment, elle s'est payé une petite séance de pédicurie pendant sa fugue, ses ongles de pied sont rouge sang !

— De nous deux, c'est moi qui lui ressemble, Ruby. Et tu ne peux pas savoir à quel point c'est lourd à porter. Et si jamais Silas, ou Clarissa, ressemblait à J. ? A un père qu'il ou elle ne verra jamais ? Mon enfant se regardera chaque jour dans la glace sans savoir à qui il ressemble... Ça m'a toujours posé d'énormes problèmes, alors je ne veux pas que Silas ou Clarissa ait à en passer par là à son tour. J'ai besoin de régler le problème une fois pour toutes, Ruby.

Je hoche la tête. J'ignore totalement ce qu'on peut ressentir quand on est Stella Miller, la jumelle qui ressemble au père absent, à celui qui a abandonné sa famille. Parce que moi, je suis le portrait craché de ma mère ! Et cette ressemblance me console, elle me rassure. Non seulement nos cheveux sont pratiquement de la même couleur, mais ils ont la même texture. Et nous étions des blondes aux yeux noisette, ce qui n'est pas commun. C'est vrai que Stella, avec ses yeux bleus, ses cheveux noirs et son nez aquilin ressemblait comme deux gouttes d'eau à Eric Miller.

— Tu sais qu'une fois, j'ai demandé à maman si ça ne l'ennuyait pas que je lui ressemble autant ?

Je ne m'attendais pas à ça.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle avait été très amoureuse d'Eric Miller et que cette ressemblance lui rappelait à quel point elle le trouvait beau. Elle était heureuse que je sois là pour lui rappeler en permanence l'homme qu'elle avait épousé et tant aimé. Elle m'a dit aussi qu'elle ne le détestait pas.

Je me souviens de ça, Stella m'en a parlé l'année de nos quinze ans. Maman lui a dit qu'elle ne pourrait jamais haïr le père de ses enfants, et Stella a été soulagée. Moi en revanche, j'étais plutôt perplexe. Je ne me sentais plus autorisée à détester mon père comme avant...

— Ruby, si j'arrive à retrouver Eric Miller, si je peux enfin clore cet épisode de notre vie, je rentrerai chez moi en sachant que je saurai mieux protéger mon enfant s'il doit se retrouver dans la

même situation que moi.

— Mais qu'est-ce qui te fait penser que l'épisode sera clos ? Au contraire... Tu ouvriras une nouvelle porte. Et qui sait ce qui se passera, ce que tu découvriras...

— Je dois être forte. Et je suis prête.

Prête à affronter la réalité ?

Je frappe à la porte de la chambre de Tom. Pas de réponse. C'est bizarre car Tom a le sommeil hyperléger, et il devait bien se douter qu'après avoir discuté avec Stella, je viendrais le retrouver. J'appelle la réception pour m'assurer que le numéro de chambre est le bon.

J'apprends que Tom n'a plus de chambre. Pour la bonne raison que Tom Truby vient de quitter l'hôtel il y a dix minutes. En d'autres termes, il a entendu ce que Stella m'a dit :

« Il doit savoir que tu es amoureuse d'un autre. Tu te dois de dire à Nick ce que tu ressens pour lui. Il a fait tout ce chemin jusqu'au Nebraska pour toi, Ruby ! Mais tu ne supportes pas de vivre sans ton filet de sécurité. »

De toute évidence, Tom n'a pas entendu ma réponse. C'est comme dans *Les Hauts de Hurlevent*, ce moment affreux où Heathcliff surprend Catherine en train de dire des choses horribles sur lui. Il s'enfuit aussitôt sans entendre la suite, à savoir qu'elle se fiche pas mal de tout ça parce qu'elle est éperdument amoureuse de lui. Et qu'elle et Heathcliff ne font qu'un.

Depuis quand Tom Truby est-il devenu Heathcliff ? Ça, c'est le domaine de Nick.

De toute façon, le roman *Les Hauts de Hurlevent* finit mal. Sauf si la mort vous tente.

Si Tom est toujours à l'aéroport, il ne répond pas à son portable. Et s'il a déjà réussi à avoir un vol pour Portland, je serai dans l'impossibilité de le contacter avant des heures...

Je m'assieds dans le hall art déco – l'âge d'or de la splendeur new-yorkaise – sous la litho du Chrysler Building. Il n'y a pas si longtemps, Tom était assis dans ce même fauteuil club, et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je me penche en arrière pour admirer le plafond, aussi imposant que le hall de marbre qui est une véritable merveille.

J'entends des applaudissements, des vivats et des sifflets approbateurs. Je me redresse pour mieux voir. Un couple de jeunes mariés est en train de se faire prendre en photo devant la « station de métro ». Ce n'est apparemment pas un mariage à thème. La mariée n'est pas déguisée en sirène, ou je ne sais quoi d'autre. Hier soir, quand j'ai fait ma folle tournée des fontaines de la ville, j'ai vu une mise en scène assez curieuse : une « mariée sirène » que son époux (un simple mortel) aidait à « sortir de l'onde » tandis qu'un photographe prenait des clichés. Et juste après, ils sont partis dans une limousine blanche.

Depuis mon arrivée à Las Vegas, j'ai vu toutes sortes de mariages à thème. Enormément de fans de Star Trek, beaucoup trop d'Elvis et de Priscilla (leur divorce remonte quand même aux années soixante !). Mais pas mal de francs-tireurs aussi.

Cette fois, la mariée porte une robe de satin blanc absolument ravissante, le genre de robe que j'aime. Elle ressemble à une star de cinéma, même si le fait d'être grande et mince comme une liane y est pour beaucoup. Elle a gardé ses cheveux longs et légèrement bouclés qui ne cachent rien de son visage. Quant à son mari – un grand brun, séduisant en diable dans son smoking très classique –, il n'arrête pas de sourire.

Ils ont l'air si heureux... Ils sont tous les deux dans leur élément.

Je repose ma tête sur le haut du fauteuil en soupirant. Mon portable sonne, et je précipite pour prendre la communication.

C'est Tom.

— Le pistolet sur la tempe, tu dois choisir, Ruby. C'est Nick ou moi. Je me fiche des détails, ça m'est égal, je veux juste avoir la réponse : Nick ou moi.

J'avais oublié que Tom était là le jour où Nick a expliqué qu'il prenait toutes ses décisions difficiles « le pistolet sur la tempe ». Nous étions dans la salle des profs de la BLA, à nous demander comment le café pouvait être toujours aussi mauvais, quelle que soit la personne qui le préparait (même Tom, qui fait pourtant du supercafé !) Daniel Parks s'est assis avec sa tasse et a descendu son café d'une seule traite, puis il a regardé autour de lui pour voir si on l'espionnait. Nous avons compris alors qu'il avait quelque chose à nous raconter. Il s'est penché vers nous et nous a dit qu'il ne savait vraiment pas quoi faire, qu'on venait de lui proposer un job mieux payé dans un autre lycée, quinze mille dollars de plus par an. Seulement voilà, il n'aimait pas le directeur ! Alors qu'il était à la BLA depuis six ans, qu'il pouvait préparer des cours intéressants, qu'il avait son mot à dire sur les programmes, etc. Sans parler du faible qu'il avait pour une prof de maths. Que devait-il faire ? Choisir l'argent ou l'amour ?

Nous lui avons tous dit que le choix n'était pas simple. C'est alors que Nick nous a raconté comment il s'y prenait quand il était confronté à ce genre de décision. Il s'imaginait que quelqu'un de très violent et sans pitié pointait un pistolet sur sa tempe en lui disant qu'il devait se décider sur-le-champ. Ou mourir. Dans ces conditions, la réponse qui sortait alors de sa bouche était la vérité pure et dure.

Tom me dit, les dents serrées :

— Ruby, tu as le pistolet sur la tempe. Quelle est ta réponse ?

J'ai la tête complètement vide. Impossible de penser à Tom ou à Nick, que ce soit les vrais ou leur version miniature. Là où je devrais ressentir quelque chose, il n'y a rien qu'un immense vide...

— Ton silence en dit long. C'est nul. Quand tu auras pris ta décision, fais-le moi savoir.

Et il raccroche.



— Ruby, que fais-tu là-dessous ?

Je grogne, en espérant qu'elle comprendra et qu'elle s'en ira. Mais elle enlève d'un geste brusque les couvertures rabattues sur ma tête et me lance :

— Je suis allée prendre mon petit déjeuner il y a près de deux heures et toi, tu es toujours au lit... !

Elle fonce vers la fenêtre et ouvre les rideaux. Un soleil radieux inonde la chambre.

Je suis restée cachée sous mes couvertures depuis que j'ai regagné ma chambre, hier soir. Et je me voyais bien y rester encore un moment, voire la journée entière.

— Je ne me sens pas bien.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? J'ai fait de la peine à Tom, lui qui a toujours été auprès de moi dans les moments les plus pénibles de ma vie. Certes, nous avons eu notre lot de disputes, comme tous les couples. Des grandes scènes « de ménage » et des petites querelles de rien, mais hier, c'était différent. Hier, j'ai eu pour la première fois le sentiment que tout était peut-être fini entre nous.

Stella s'approche du lit et scrute mon visage.

— Tu as bonne mine et ta voix est normale...

Je soupire à fendre l'âme.

— Tom a entendu ce que tu m'as dit. Il a quitté l'hôtel et il a pris l'avion. Il m'a demandé de choisir et...

— Et ?

— Et je n'ai pas pu. Alors il m'a dit : « Le pistolet sur la tempe, c'est Nick ou moi ? » et je n'ai pas pu articuler un seul mot. Je n'y comprends rien.

Elle m'étudie minutieusement, sous toutes les coutures.

— Stella, je n'ai pas cinquante dollars à perdre pour que tu lises tous mes malheurs sur mon visage !

Elle sourit.

— C'est offert par la maison.

Puis elle s'assied sur le bord du lit et me prend les mains comme si des esprits l'habitaient (il ne manquait plus que ça !) Et elle me regarde fixement.

— Tu as vraiment l'air malheureux. Bon, je vais me mettre dans la peau de Ruby Miller et analyser la situation pour le collégien de base... Tom t'a demandée en mariage et tu as dit oui. Nick

t'a proposé de sortir avec toi et tu n'as rien dit. Maintenant, Tom te demande de choisir entre Nick et lui – le mariage avec Tom, l'inconnu avec Nick, enfin c'est ce que j'ai cru comprendre. Mais pour l'instant, tu as choisi de ne rien faire, avec aucun des deux. Si je ne m'abuse, c'est ce qu'on appelle une double négation, non ?

— Pas mal. Mais pourquoi ce choix alors que j'aime Tom et que j'ai envie de Nick ? Pourquoi chaque fibre de mon être devient-elle aussi inerte quand on me demande de choisir ?

— Il nous faut les lumières du Dr Phil. Lui, il saura.

— Normalement, quand j'ai un problème ou une grave décision à prendre, Tom me dit que j'ai besoin d'espace et de temps. Mais cette fois, il m'a refusé cette possibilité.

Stella emporte le pot de la cafetière dans la salle de bains pour le remplir, puis elle revient et ajoute le café moulu dans le filtre.

— A mon avis, il s'est mis dans la tête que tu dois savoir si tu es décidée à l'épouser ou non.

— Je ne sais plus du tout où j'en suis.

— Tu sais quoi ? On va se faire un bon café bien fort et on va se mettre à la recherche de notre imbécile de père. Cette rencontre nous apprendra peut-être quelque chose d'important sur nous. Tu vois bien que nous avons toutes les deux beaucoup de mal à nous imaginer livrées à nous-mêmes. Et nous n'avons rien d'autre à faire, Ruby.

— Je ne sais pas. Hier soir, j'ai essayé de m'imaginer à la recherche de notre père et je ne suis pas plus avancée.

— Eh bien moi, si ! Alors nous allons le faire. Maintenant habille-toi et viens avec moi.

C'est bon de se laisser prendre en charge par quelqu'un. Encore que... s'agissant de Stella, ça m'effraie un peu.

Nous retournons au cybercafé, avec mon petit carnet à spirales et mon stylo. La mauvaise nouvelle, c'est que lorsque nous tapons « Eric Miller » et « Las Vegas » dans le moteur de recherche Google, nous obtenons la bagatelle de... un million neuf cent mille résultats. La bonne nouvelle, c'est qu'en ajoutant le mot « agent », les chiffres tombent à mille cinq cents.

Le problème, c'est qu'il n'existe aucune agence de casting ou de mannequins, ni aucune autre agence qui réponde au nom d'Agence Eric Miller (ou quelque chose d'approchant).

— Vous faites partie des *girls* de la revue ?

Nous faisons volte-face et nous nous retrouvons devant deux mecs plus tout jeunes, style hippies au crâne dégarni avec chacun un grand bol de café dans une main, et des gâteaux dans l'autre.

C'est Stella qui répond.

— Oui. Et il nous est défendu de parler aux touristes.

— Vraiment ? Ça me paraît un peu exagéré.

Stella hausse les épaules.

— C'est la politique de l'agence.

Le second conclut :

— Tant pis pour nous !

Et les deux se dirigent en traînant des pieds vers un autre duo féminin étalé sur le canapé pourpre.

Stella se retourne vers l'ordinateur.

— Je me sens à des années lumière de ça. Je veux dire de ces rencontres avec des hommes, le fait d'être choisie, de flirter, tout ça... La seule chose qui compte pour moi, c'est de voir mon ventre

s'arrondir.

— Et moi, je vais me retrouver seule avec Marco ! Si jamais je me séparais de Tom – ce qui n'est pas d'actualité – est-ce que je perdrais aussi Marco ? J'adore ce chien.

— Tu trouverais bien une solution. En t'arrangeant pour avoir un droit de garde, par exemple.

— Tom aime Marco autant que moi. Peut-être plus.

Je ferme les yeux un long moment.

— J'ignore comment j'en suis arrivée là, Stella. J'étais chez moi dans le Maine à célébrer mes fiançailles et l'instant d'après, je me retrouve dans un cybercafé de Las Vegas à la recherche de notre père... Tu peux m'expliquer ça ?

— Ce que nous faisons, nous avons besoin de le faire. On dit bien que nécessité fait loi, non ? Quand on ne sait par où commencer, on doit s'atteler à ce qui est le plus important. Et pour nous, c'est retrouver Eric Miller. Je sais, ça peut paraître dingue, mais je suis convaincue que le retrouver, le rencontrer et lui parler sont d'une importance vitale pour nous deux.

Stella s'y connaît pour déformer les faits de façon à ce qu'ils soient conformes à ses objectifs. Mais là, elle a tapé en plein dans le mille.

— Il faut visiter le plus d'agences possible. Nous leur dirons que nous voulons passer des auditions pour devenir des *girls*. Apparemment, ça passe.

— A presque trente ans, nous ne sommes sûrement plus dans le coup...

J'avais oublié notre date d'anniversaire, le 22 juillet. Ça arrive vite. Si « faire une virée à travers l'Amérique profonde à la recherche du père de l'enfant de votre sœur jumelle tout en recherchant le vôtre par la même occasion » est sur la liste des choses à faire avant ses trente ans, l'objectif est atteint.

— Tu crois que papa se souvient de notre date d'anniversaire ? Trente ans, c'est un événement ! Un sacré bout de chemin parcouru.

— Parlons-en ! Il y a trente ans, il devient père de deux petites filles, et six ans plus tard, le voilà qui décide de ne plus être leur père. Et il se barre. Je suis sûre qu'il ne se souvient même pas de la date.

Le visage de Stella se crispe.

— Présenté comme ça, je peux comprendre pourquoi tu es si en colère après lui.

— Je ne sais même pas si je suis en colère. Pour moi, il n'existe pas vraiment, tu comprends ? Ce n'est qu'une abstraction, juste un truc du passé. Rien de plus.

J'avale une gorgée de café qui s'est refroidi entre-temps.

— En fait, je suis en colère à l'idée que quelqu'un puisse décider tranquillement de ne plus voir ses enfants. Qui que ce soit.

Elle hoche la tête.

— Mais tu n'as pas envie de connaître ses raisons ?

— Je les connais déjà. Comme notre tante si gentille et si affable nous l'a dit avec le tact qui la caractérise. Nous ne l'intéressions pas. C'était un sale con et un égoïste, voilà tout.

— Et s'il y avait une autre version de l'histoire ?

— Ah oui, laquelle ? Tu veux dire que la fille qui travaillait comme agent de casting a voulu nous enfermer dans un donjon et que notre père nous a abandonnées pour nous éviter ce destin tragique ?

— Je sais, ça paraît bête...

— Stella, cette femme n'était pas pour nous la méchante belle-mère. Et il n'y avait pas de donjon.

— Je suppose que ça m'arrangeait de penser ça. Elle m'a permis de ne pas ruminer trop longtemps. D'éluder le fait que mon père, ce père qui s'est enfui, ne m'aimait pas.

Elle me regarde.

— Toi aussi, tu aimes te raconter des histoires, Ruby. C'est pour ça que tu n'as pas pu choisir entre Tom et Nick. Tu veux passer ta vie auprès de Tom, mais tu es attachée au fantasme que Nick représente pour toi. Nick a voulu transformer ce fantasme en réalité, mais on se sent bien plus en sécurité quand le fantasme reste un fantasme...

Hé là, doucement !

— Si le fantasme est plus sécurisant que la réalité, ça signifie que le filet de sécurité, c'est Nick, pas Tom. Avec Tom, c'est pour toujours.

Je secoue la tête.

— Mais non, tout ça n'a aucun sens. Comment Nick pourrait-il être un filet de sécurité ? J'ai peut-être simplement peur de tomber dans ses bras. Et si j'avais choisi la carte de la sécurité, d'un avenir plus sûr ?

Stella relève ses longs cheveux en chignon.

— Je l'ignore, Ruby. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes à la recherche de quelque chose, quelque chose de très important. Pour nous deux.

— Je crois que tu as raison. Nous devons absolument retrouver ce salaud.

— Si je n'avais pas tous ces fantasmes, j'aurais sûrement détesté Eric Miller autant que toi, Ruby. Mais ce n'est pas dans ma nature.

Est-ce que je déteste mon père ? Je crois plutôt que je n'éprouve aucun sentiment à son égard. C'est vrai que je ne l'aime pas, alors comment pourrais-je le haïr ? Je fais de son absence pendant toutes ces années, surtout pendant notre enfance et notre adolescence, un simple constat. Froid et lucide. Du style : « C'est malheureux, mais c'est comme ça. »

Stella jette un coup d'œil sur la liste.

— Bon, si on s'y mettait ? Il y a cinq agences tout près d'ici. On va commencer par celles-là et voir ce qui se passe. Je doute que nous le retrouvions aussi facilement, mais peut-être que quelqu'un aura entendu parler de lui. Il se peut que le monde des agences de casting de Las Vegas soit petit...

Nous voilà parties, Stella et moi, à faire le tour de la Ville du péché par les transports en commun (nos tongs et nos sandales ne sont pas précisément ce qu'on appelle des chaussures de marche !) : le bus de Las Vegas Boulevard, puis un bus à impériale et un tramway. Avec ça, on devrait s'en sortir pas trop mal.

Nous commençons par le Miller Talent Group, au troisième étage d'un assez joli immeuble qui se trouve dans une rue transversale, à quelques pâtés de maisons du Strip. Des gens sont assis dans la salle d'attente, des hommes et des femmes de tous âges. Des brochures de l'agence sont disséminées un peu partout. L'agence est « spécialisée » dans les :

*... acteurs, mannequins, figurants, sosies, artistes (magiciens, jongleurs ou imitateurs), conteurs, lecteurs, girls et célébrités de tout poil dans le monde de la télé, du cinéma. Et aussi : films publicitaires, campagnes de presse, conventions, salons professionnels, réunions de vente et l'événementiel.*

Nous nous approchons de l'accueil. L'hôtesse – qui est là pour me rappeler à quoi peut ressembler une danseuse de revue qui a fait son temps – me sourit de ses dents d'une blancheur suspecte.

— Bonjour ! Est-ce que vous comptez un Eric Miller parmi vos collègues ?

— Il y a trois frères Miller, mais aucun ne se prénomme Eric.

Son regard se pose alternativement sur Stella et moi.

— Voulez-vous remplir un dossier ? Vous avez toutes les deux un sourire charmant et une très belle peau.

Stella boit du petit-lait. Un compliment lui remonte toujours le moral, bien qu'elle n'en soit pas privée, loin de là.

— Non, merci.

Stella l'interroge à son tour :

— Avez-vous entendu parler d'un agent qui s'appelle Eric Miller ? Nous essayons de le retrouver.

— A-t-il fermé boutique avant de filer avec vos cachets ?

— En quelque sorte, oui.

— Ce sont des abrutis de ce genre qui nuisent à la réputation d'agents tels que les frères Miller. Désolée, les filles, mais je ne connais aucun Eric Miller. Mais ce que je peux vous dire – et je travaille ici depuis dix-sept ans, bon an mal an – vous pourriez être engagées toutes les deux et avoir sans problème un emploi régulier. Dans le domaine de l'infomercial, par exemple.

Elle surprend l'expression de Stella qui a l'air de dire « Hein ? Moi, jouer les clientes lambda ? » car elle s'empresse d'ajouter :

— Comprenez-moi bien, vous êtes très jolies toutes les deux, mais la concurrence entre les mannequins et les acteurs est féroce. Votre beauté vous donne d'autant plus de chances de trouver un emploi de femme ordinaire.

Stella semble soulagée. Tandis que nous partons, elle s'admire dans le grand miroir ovale près de la porte.

— C'est vrai que je n'ai plus vingt ans...

— Tu veux dire *nous* ! C'est sûrement la dernière fois que nous serons autant sollicitées.

Dehors, c'est toujours la fournaise. Je demande à Stella ce qu'elle a l'intention de dire à Eric Miller quand nous le retrouverons. *Si nous le retrouvons...*

Elle rassemble ses cheveux en chignon sur le haut du crâne et l'arrime avec un stylo de la Miller Agency.

— Pour commencer, je lui dirai bonjour. Et après : « Nous sommes de passage à Las Vegas, et nous avons appris que tu habitais ici. Alors nous avons décidé de te chercher. Comment vas-tu depuis tout ce temps ? »

— C'est vraiment ce que tu comptes lui dire ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne le saurai qu'une fois devant lui.

Nous faisons un saut chez deux autres agences qui ne nous obligent pas à prendre les transports en commun. Même refrain. Mis à part le personnel d'accueil, ou bien ils estiment que nous ne ferons pas l'affaire dans le rôle de filles ordinaires, ou bien ils ne sont pas du genre bavard. C'est peut-être comme ça que s'est achevée notre carrière d'enfants mannequins – une sortie expédiée en deux temps

trois mouvements. Notre agent a dû recevoir sans arrêt des réponses négatives et nous envoyer à des castings pour nous faire descendre en flamme. En fait, je n'ai plus aucun souvenir de cette période, juste quelques flashes aléatoires de moments vécus, un studio par ci, une chaise de maquillage par là (eh oui, même à trois ans, nous avions droit à un maquillage en règle !)

Nous parcourons le Strip et nous achetons un citron pressé avec de la glace chez un vendeur de rue, puis nous nous arrêtons à la fontaine Bellagio pour regarder les eaux danser au son de la voix de Frank Sinatra.

Stella les accompagne en fredonnant distraitemment *Fly Me to the Moon* et en pressant contre son front le gobelet en plastique rempli de glace.

— Mamie Zelda a toujours dit que si nous voulions vraiment trouver quelque chose, il fallait aller voir la plus grande commère du quartier. Qui peut bien être l'équivalent d'une vieille fouineuse parmi les agences de casting de Las Vegas ?

— Un agent sur le retour avec un tas de clients impossibles à caser.

Je cherche mon portable dans mon sac, je sors ma liste d'agences et j'appelle la première chez qui nous sommes allées, celle avec l'hôtesse bavarde. Apparemment, Freddy Jones-Jones est notre homme. Comme il est dans le métier depuis une quarantaine d'années, il connaît tout le monde et tout ce qui se passe dans ce business à Las Vegas.

La femme nous dit :

— Si l'agent que vous recherchez n'est pas mort, Freddy saura où il se trouve.

\* \* \*

Assis à son bureau, Freddy Jones-Jones s'exclame :

— Bien sûr que je me souviens d'Eric Miller. Il s'est pointé un jour à Las Vegas, attendez voir...

Il se penche en arrière dans son fauteuil de cuir noir un peu bancal et se mordille l'intérieur de la joue.

— ... c'était le début, non je dirais le milieu des années quatre-vingt. Je me souviens, il avait une sorte de grand toupet sur le dessus du front. Il voulait ressembler à Don Johnson dans *Deux flics à Miami*. Vous vous souvenez de cette série ? Il portait des costards blancs et des chemises pastel. Lui et sa femme avaient leur propre agence, une petite agence et pas beaucoup de talent. Comment l'appelait-on déjà... ?

Freddy se plonge dans un abîme de réflexion tout en feuilletant ses fiches. Puis il contemple le plafond. Je jette un coup d'œil autour de moi en me demandant si Freddy a des clients... Son petit bureau est nickel, pas le moindre bout de papier qui traîne. Il est situé au dernier étage d'un immeuble de cinq étages sans ascenseur, un bâtiment miteux situé très loin du Strip. Sur les murs sont accrochées quelques photos dédicacées d'hommes et de femmes sur papier glacé, sans doute des clients au temps de sa splendeur...

Je l'interromps dans sa réflexion.

— Nous avons fait des recherches sur Internet, mais impossible de trouver quoi que ce soit sur lui. Savez-vous où il travaille, à présent ?

— Il a pris un minuscule fonds de commerce, mais depuis des années, il n'exerce plus sous son vrai nom. Lui et sa femme ont dû fermer boutique pour échapper à la menace d'un mandat d'arrêt

d'un autre Etat. Une histoire de tickets de stationnement. J'ai entendu dire qu'ils vivaient dans un camping-car pour ne pas être repérés. Mais je sais qu'il a accroché une plaque avec un nouveau nom. Il a aussi changé son propre nom. Enfin, pas officiellement, bien sûr. Il a sans doute fait tout ça en douce.

Stella respire un grand coup et demande :

— Vous rappelez-vous par hasard le nom de son agence ou son nouveau nom ?

— Je suis sûre de l'avoir quelque part dans ce Rolodex.

Il consulte ses fiches avant d'ajouter :

— Quand je dis Rolodex, ce n'est pas tout à fait vrai. Rolodex est un nom de marque, comme Frigidaire.

Je lance :

— Ou Xerox.

Stella me décoche un regard furibard, du genre « Arrête de dire n'importe quoi alors qu'en ce moment précis, nous sommes peut-être sur le point d'obtenir l'info la plus importante de notre vie. »

Freddy continue de consulter ses fiches et s'arrête sur l'une d'elles. Stella et moi nous penchons en avant, les yeux écarquillés. Mais notre homme griffonne les coordonnées de quelqu'un d'autre en murmurant :

— Il faut que je note d'appeler ce crétin. Si je vous disais que cette fouine me doit vingt-cinq dollars depuis quinze ans ! Je vais lui faire casquer un dollar d'intérêts par jour.

— Qui ça ? Eric Miller ?

— Non. Un autre !

Il continue de feuilleter son fichier. Soudain, son regard s'arrête sur une fiche et il se met à pianoter dessus.

— Voilà ! Ça y est, je l'ai... Michael Roberts.

Je répète après lui :

— Michael Roberts... Vous voulez dire qu'Eric Miller se fait appeler Michael Roberts ? Qui aurait l'idée saugrenue de changer de nom pour quelque chose d'aussi banal ?

— C'est justement pour ça ! Il doit y avoir des dizaines de milliers de Michael Roberts dans tout le Nevada, les flics ne retrouveront jamais sa trace.

Un nouveau nom. Pour éviter de payer des tickets de stationnement, il a changé de nom. Encore heureux que nous n'ayons pas essayé de le retrouver plus tôt. Si nous avions découvert qu'il avait changé de nom pour qu'on ne le retrouve pas, ça aurait été plutôt dur à encaisser !

Parce que c'est bien la preuve évidente qu'il ne souhaite pas qu'on le débusque ! Il n'a aucune envie que ses enfants se pointent un jour chez lui.

Stella se lève et remercie Freddy qui se met alors à nous jouer le petit couplet « Vous devriez signer avec moi. » Mais cette fois, Stella reste insensible à ses compliments.

Ça y est, nous l'avons trouvé. Presque du premier coup.

« Michael Roberts » et sa femme, Bunny Roberts, sont propriétaires de l'« Agence des Graines de Stars ». Une agence destinée à ceux qui ont l'étoffe d'une star... à en croire leurs pubs et leur site web ! Le bureau est situé très loin du Strip, vers l'ouest.

La biographie Internet de Michael Roberts indique qu'il exerce son métier de découvreur de talents à Las Vegas depuis plus de vingt ans. Et qu'auparavant, il avait déjà obtenu un énorme succès à New York dans le même domaine d'activité. Il y a aussi une photo disponible en ligne. Stella et moi prenons une longue inspiration avant de cliquer sur le lien *Nos Agents* et... le portrait de notre père apparaît.

Il a vingt-quatre ans de plus qu'à notre dernière rencontre, mais ce visage anguleux, ce nez un peu fort, ce regard bleu perçant et cette épaisse chevelure noire n'ont pas changé. A la cinquantaine passée, il est toujours aussi beau, mais il fait démodé, surtout cette raie au milieu qui rappelle un peu trop Sonny Crockett. Il porte à son poignet une gourmette en or.

J'ai si peu de souvenirs de lui. Même s'il nous servait de chauffeur pour nos allers et retours au boulot, et en dépit des cours de bonnes manières et de séduction qu'il nous donnait le soir dans le salon – notamment pour nous apprendre à garder un sourire naturel face à la caméra pour les castings –, je ne me rappelle quasiment rien de lui. Une fois, j'ai dit à ma mère combien j'étais surprise d'avoir aussi peu de souvenirs de lui, cinq au grand maximum, et elle m'a répondu que j'avais probablement fait un blocage en grandissant, une façon pour moi de me protéger sur le plan affectif. Elle a souligné avec insistance le fait qu'à l'époque, c'était un bon père, qu'il nous aimait, qu'il s'était bien trop focalisé sur notre carrière, mais qu'il nous aimait. Et pour expliquer sa désertion, elle me sortait toujours le même refrain, à savoir qu'il courait les chimères... Il m'a fallu des années pour comprendre ce qu'elle entendait par là.

Quant à Bunny Roberts, je n'en ai vraiment aucun souvenir. S'il s'agit bien de la fille qui s'est enfuie avec Eric Miller, sa photo ne me dit strictement rien. Elle ressemble à une danseuse de revue rattrapée par les années. Des cheveux trop longs soigneusement crépés et méchés, un maquillage outrancier, et un sourire obséquieux.

Stella regarde son coin de penderie et jette un coup d'œil dans nos tiroirs.

— On s'habille comment pour rencontrer son père, après toutes ces années ? Une tenue de prof ?

— On ne va rien changer, et rester telles qu'on est.

En d'autres termes, une jolie robe en coton blanc pour Stella, celle qu'elle a achetée dans la



boutique des Sœurs Jumelles, et un pantalon cigarette kaki plus un T-shirt blanc avec un décolleté en V pour moi, sans oublier mes petites boucles d'oreilles en argent que j'ai héritées de ma mère.

Je baisse les yeux sur nos pieds.

— Et on garde nos tongs !

Stella ferme le tiroir.

— Tu crois qu'il nous reconnaîtra dès qu'on entrera dans la pièce ? Qu'il nous dévisagera en disant : « Oh mon Dieu, vous êtes Stella et Ruby ? »

— Nous n'avions que six ans. C'était il y a longtemps.

— Mais nous n'avons pas changé.

Nous observons notre reflet dans le miroir au-dessus de la commode.

— Il m'arrive de regarder de vieilles photos et je trouve incroyable que nous ayons si peu changé. Nos visages sont les mêmes, en version adulte.

— Tu sais, Stella, c'est valable pour la terre entière.

— Je voudrais tellement qu'il nous reconnaisse !

C'est reparti pour les fantasmes... Mais je dois dire que moi aussi, j'aimerais bien qu'il nous reconnaisse.

Nous mettons un temps fou à franchir la porte de l'immeuble. L'agence se trouve au troisième étage d'un immeuble sans ascenseur. Nous faisons une halte à chaque palier, sous l'effet d'une légère attaque de panique.

Je montre du doigt la plaque fixée à la porte tout au fond du couloir : « Alison Gold, Acupuntrice ».

— On pourrait peut-être passer par là d'abord ?

Stella fait la grimace.

— Telle que tu me vois, je ne crois pas que le fait d'avoir des aiguilles plantées dans la tête me rendrait moins nerveuse et moins stressée.

Mamie Zelda ne jure que par l'acupuncture. J'ai essayé une fois, juste pour voir ce que ça fait, et j'ai trouvé ça très relaxant. On ne sent pas du tout les aiguilles.

Je reste plantée là, essayant de revivre cette séance, moi allongée sur une table avec des aiguilles plantées un peu partout dans le corps. Tout est bon pour m'empêcher de bouger, ou plus exactement de franchir les dernières marches !

Stella me donne un coup de coude.

— Allez, finissons-en !

Les bureaux sont au dernier étage. Sur le panneau de la porte de verre, je lis : « L'Agence des Graines de Stars ». Nous croisons les doigts une dernière fois et je laisse à Stella l'honneur d'ouvrir la porte, mais elle reste plantée devant, les yeux rivés sur la poignée de la porte. Je reste comme elle un long moment, puis je me décide à agripper la poignée et à entrer.

Il y a quelques personnes dans la salle d'attente. Deux femmes et un homme, plutôt bien de leur personne. Ils lèvent tous les trois la tête quand nous entrons, puis se remettent à feuilleter leur magazine ou leur press-book.

Pas de Michael Roberts en vue. Ouf !

La salle d'attente est plutôt petite, mais elle est propre et parfaitement présentable. Ce n'est pas la ruine que j'imaginai, remplie de fans bruyants et d'un autre âge. Les murs sont jaune citron et les chaises de bois léger. A l'entrée, il y a une table sur laquelle sont disposés les brochures de l'agence

et des exemplaires d'un opuscule intitulé *Comment réussir à Las Vegas*. Le numéro un de la liste, c'est *Croyez en vous*. Juste à côté, un bol rempli de bonbons à la menthe. Stella en prend un et le garde dans sa main sans enlever le papier.

Je vois d'ici mon futur T-shirt (ou débardeur, dans le cas de Stella) avec ces mots : *Je suis allée à Vegas pour trouver mon père et tout ce que j'ai eu, c'est cette fichue menthe !*

Je finis par apercevoir Bunny Roberts à l'accueil. Elle est exactement comme sur sa photo glamour. Ses cheveux sont laqués et elle est bien trop maquillée, mais on voit quand même qu'elle est jolie. Elle a un de ces décolletés ! Elle porte un tailleur pêche en stretch très chic, avec sous sa veste un caraco décolleté. Je l'imagine en Cadillac décapotable, un foulard de soie autour de la tête.

Elle nous sourit et nous dit d'une voix rauque de fumeuse :

— Mesdames, bonjour !

Puis elle nous tend à chacune un bloc-notes avec un long questionnaire imprimé recto verso. Il est intitulé : « Demande de représentation ».

J'échange un regard avec Stella. Puis nous prenons notre bloc-notes avec stylo intégré, et nous prenons place sur les chaises face à la porte, derrière le bureau de Bunny. Je lis sur la plaque fixée sur cette porte : Michael Roberts, Directeur de Casting. Et je ne la quitte pas des yeux.

Je doute que Michael introduise lui-même dans son bureau ses prochains clients potentiels. Mais je me dis que lorsque la personne qu'il reçoit en ce moment sortira de son bureau, le regard de Michael fera peut-être le tour de la salle d'attente. Il nous verra assises là, devant lui, et s'arrêtera net sur sa lancée en nous disant : « Vous êtes Stella et Ruby », n'est-ce pas ?

La porte s'ouvre et un sosie de Whoopie Goldberg émerge du bureau, suivie par Michael Roberts. Whoopie se retourne et le remercie une nouvelle fois de l'avoir reçue. Elle lui répète qu'elle est d'accord pour les fêtes privées et Michael Roberts lui fait cette réponse ô combien originale : « Je vous appelle... ».

Il jette ensuite un coup d'œil, pendant une fraction de seconde, sur tous ceux qui l'attendent, y compris ses deux filles qu'il n'a pas revues depuis vingt-quatre ans. Puis il réintègre son bureau sans avoir manifesté le moindre signe de reconnaissance, et ferme la porte derrière lui.

Stella se tourne vers moi.

— Bon. Eh bien voilà...

— Comme tu dis.

Je prends Stella par la main et nous nous levons en nous concertant du regard. Puis nous nous dirigeons vers le bureau de Bunny. Les yeux baissés, Stella semble fascinée par ses tongs...

— Je m'appelle Ruby Miller, et Stella est ma sœur jumelle. Nous souhaitons voir notre père.

Bunny en reste bouche bée. Puis elle retrouve son sourire, le reperd momentanément, et le retrouve de nouveau. Elle jaillit de son siège et s'engouffre dans le bureau derrière elle.

Nous retenons notre souffle et nous attendons.

Nous attendons un bon moment...

Puis Bunny réapparaît.

— Monsieur Ro... je veux dire, il va vous recevoir.

Ma main se crispe sur la poignée de la porte. Stella pousse le battant, et nous entrons. L'homme qui fut un temps notre père est debout devant la fenêtre. Il nous tourne le dos. Je prends conscience qu'il est mort de trouille.

Stella ferme la porte derrière nous, et il se retourne. Aucun sourire sur son visage neutre. Il

porte un costume rayé, une chemise rose pâle et une cravate blanche. Ses cheveux sont copieusement laqués pour tenir en place.

Il parle d'une voix que je ne reconnais pas.

— Vous êtes très jolies, toutes les deux.

Un vague sourire emprunté se dessine sur notre visage. Le silence est tel qu'on peut entendre le bourdonnement de l'air conditionné. Difficile d'avoir une conversation normale avec ce père après en avoir été privées pendant vingt-quatre ans.

C'est Stella qui parle la première.

— C'était important pour nous de te retrouver. De savoir une bonne fois pour toutes pourquoi tu es parti.

Il reste planté près de la fenêtre. Comme Bunny tout à l'heure, il esquisse un sourire, mais il a manifestement beaucoup de mal à le garder.

— Eh bien, euh... je ne sais vraiment pas quoi dire. J'étais différent, à l'époque.

J'ai l'impression que sa voix se brise un peu, mais je n'en mettrais pas ma main au feu. Peut-être a-t-il toujours parlé de cette façon.

Je lui demande :

— Tu te souviens de nous ? Tu sais qui nous sommes ?

— Bien sûr que oui. Vous êtes Ruby et Stella.

Un sourire éclaire son visage. Il s'avance vers nous et s'arrête devant son bureau.

— Vous étiez drôlement connues, à l'époque !

Je le vois gonfler sa poitrine, comme bouffi d'orgueil.

Stella croise les bras et réitère sa question.

— Nous voulons juste savoir pourquoi tu es parti.

Il perd soudain de sa superbe. Son regard se pose alternativement sur Stella et moi avant de fixer le plancher.

— Je n'ai jamais été doué pour la vie de famille. J'ai quand même essayé pendant un temps, et je me suis retrouvé à gérer votre carrière. J'étais vraiment pris par mon rôle, à tel point que je ne me sentais pas dans la peau d'un père mais dans celle d'un agent de superstars.

J'interviens à mon tour.

— Et quand les contrats se sont faits plus rares, tu as commencé à retrouver la fibre paternelle ?

— Quelque chose comme ça, oui.

Stella réplique :

— Mais est-ce que tu aimais tes enfants, au moins ?

Il reste un instant silencieux.

— J'ai toujours eu du mal à assumer. Je ne parle pas spécialement de vous deux, je veux dire en général. J'avais le sentiment d'être coupé des autres, vous voyez ?

Tout s'explique ! Enfin, disons que ça aide un peu... Le problème n'était pas qu'il ne nous aimait pas, mais qu'il *n'y arrivait pas* ! Tante Sally a eu au moins le mérite de nous préparer à entendre cette vérité.

— Comment va votre mère ?

C'est Stella qui répond.

— Elle est morte.

Je vois ses lèvres se pincer.

— Je suis vraiment désolé.

Stella jette un coup d'œil vers moi.

— Bon...

Bon.

Il recule de nouveau vers la fenêtre.

— Je suis content que vous soyez passées me voir, vous savez. J'ai pensé à vous, pendant toutes ces années. Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

Plus déconnecté que lui, tu meurs ! Eric Miller doit avoir de sérieux problèmes psychologiques, même si je suis bien incapable d'en faire le diagnostic précis.

Je lâche :

— Inutile de te déranger, nous retrouverons le chemin toutes seules.

— Bon. Eh bien, au revoir.

C'est tout. Je sais que jamais plus nous ne poserons les yeux sur Eric Miller, alias Michael Roberts.

Nous descendons le Las Vegas Boulevard sans rien dire. Il nous a fallu prendre trois bus pour retourner sur le Strip. Nous en aurions volontiers pris un quatrième, juste pour avoir une bouffée d'air conditionné.

Nous nous arrêtons devant le Bellagio, mais même le ballet des eaux – toujours sous la chorégraphie de Frank Sinatra – ne parvient pas à nous remonter le moral. Pour la première fois depuis notre arrivée ici, les lumières scintillantes, les spectacles de rue, le ballet des fontaines et le va-et-vient incessant des gens ne parviennent pas à attirer notre attention.

Quelqu'un bouscule Stella. En général, elle hurle « Excusez-moi ! » au responsable du délit. Mais aujourd'hui, c'est tout juste si elle s'en aperçoit.

Elle finit par me dire :

— Je ne m'attendais pas à ça.

— Je sais. C'était carrément surréaliste.

— J'étais tellement sûre qu'il nous reconnaîtrait ! Comment a-t-il pu ne pas nous reconnaître ? Si encore il n'y avait qu'une de nous deux qui soit venue... mais nous étions là ensemble, Ruby et Stella, les célèbres jumelles Miller. Comment ne pas nous avoir reconnues ?

— Il nous l'a expliqué, non ? En fait, il ne nous a jamais vraiment « vues ». Il n'avait pas envie d'être père, tout ce qu'il voulait, c'était devenir l'agent de stars ! Gérer notre carrière au moment où nous en avons besoin a rendu son rôle de père plus supportable. Je pense que Sally n'avait pas tout à fait raison en disant que nous ne représentions pour lui que de l'argent sur son compte en banque. Ce n'était pas vraiment une question d'argent, c'était plutôt une façon de régler ses problèmes.

— Je suis écoeurée ! Tout ce qu'il a dit me donne envie de vomir.

Comme pour prouver ses dires, Stella crache sur le trottoir, au grand dam de la passante qui se trouvait près d'elle et qui prend un air suprêmement dégoûté.

— Je sais.

— Ça, je ne supporte pas. Et je déteste l'idée que Silas ou Clarissa puisse se trouver à côté de son père au feu rouge de Park Avenue sans même le savoir !

Je lève les yeux. Le ciel est d'un bleu profond, sans nuages.

— Je ne sais pas ce qui est le plus dur, Stella. Que notre père ne nous reconnaisse pas au bout de vingt-quatre ans, ou que nous soyons incapables de retrouver quelque chose de lui en nous...

Elle me regarde et fond en larmes. Nous sommes plantées là, au beau milieu du Las Vegas Boulevard, dans les bras l'une de l'autre. Stella est en larmes et voilà qu'à ma grande surprise, je me mets à pleurer, moi aussi. Je croyais pourtant être au-dessus de ça.

— Maman s'est bien occupée de nous, Stella. Elle nous aimait à la folie, de toutes ses forces, de tout son cœur et de toute son âme. Et tout va bien pour nous. Nous lui ressemblons. Tout ira bien aussi pour Clarissa ou Silas, tu verras.

Stella se frotte les yeux.

— Non, moi je ne vais pas bien. Mon propre père ne m'a pas reconnue, il ne s'est jamais soucié de moi, il l'a d'ailleurs confirmé lui-même. Et je me retrouve plantée là au coin d'un carrefour, enceinte et seule. Sans compter que je n'ai aucune idée de l'identité du père de mon enfant.

— Primo, tu n'es pas seule. Deusio, c'est faux, tu *connais* le père. C'est d'ailleurs ce qui fait que tu ne regrettes rien, ce sont tes propres paroles... Parce que cette nuit-là, Stella, tu étais follement amoureuse de cet homme, et peu importe que tu n'aies passé avec lui qu'une demi-heure ou pas. Tu n'as pas hésité une seule seconde. Ça, c'est gravé à jamais dans ta tête, et tu pourras dire à ton enfant que tu aimais son père.

Elle s'arrête de pleurer et reprend son souffle. Son visage s'est illuminé.

— Je sais que ça peut paraître stupide, mais ce soir-là, je suis vraiment tombée amoureuse de lui. En cinq minutes... J'ai toujours cru que le coup de foudre était une vraie foutaise destinée aux imbéciles. Ça va te paraître mal, Ruby, mais jamais je n'aurais cru éprouver ça pour un homme après Silas.

— Et quel mal y a-t-il à ça ?

— Je pensais que je n'avais pas le droit d'éprouver de l'amour pour quelqu'un d'autre.

— Je vois. Tu te sens coupable...

Elle hoche la tête.

— Silas était mort depuis longtemps et je pense qu'il aurait été heureux de savoir ce qui m'est arrivé cette nuit-là, et ce que je ressentais pour J. Jamais je n'avais éprouvé un sentiment pareil depuis mon histoire avec Silas.

— Je crois que Silas le sait, Stella. Il sait à quel point tu as été heureuse ce fameux soir. Je suis convaincue qu'il doit te regarder de là-haut, et te protéger. Et qu'il continuera de le faire.

Elle éclate de nouveau en sanglots et me prend dans ses bras. Nous restons ainsi un bon moment jusqu'à ce que la chaleur – il doit faire dans les 40° – nous oblige à trouver en urgence un hôtel pour avoir un peu d'air conditionné. Nous achetons un paquet de mouchoirs en papier pour Stella et deux citrons pressés (avec des glaçons en prime) que nous sirotions tout en regardant un mime faire son numéro dans le grand hall de marbre.

Stella s'empare de sa pochette brodée rose et en extrait le bonbon à la menthe de l'agence de casting qu'elle balance dans une poubelle.

\* \* \*

Dans la soirée, pendant que Stella bouquine son Guide de la grossesse dans le hall de l'hôtel pour revoir le numéro du mime, je m'assieds sous la litho pour appeler Tom. J'ai envie de lui parler d'Eric Miller et de Michael Roberts. Je ne suis pas certaine qu'il me laisse parler, qu'il me laisse en quelque sorte radoter sur moi-même. Mais Tom est mon meilleur ami, l'homme avec qui je vis, et j'ai

besoin de lui parler.

Au moment même où je cherche mon sac fourre-tout pour récupérer mon portable, ce dernier se met à sonner.

C'est Nick McDermott.

— Ça fait une semaine que je n'ai aucune nouvelle de toi.

Décidément, sa voix me produit toujours le même effet...

— Alors voici ce que je te propose : je prends l'avion pour Las Vegas, dès ce soir. Nous nous dénichons une des nombreuses petites chapelles de la ville et nous nous marions. Si ça marche, tant mieux, et si ça ne marche pas, nous pourrons au moins nous dire que nous avons essayé.

Quoi ?

— Tu veux dire que nous pourrions faire annuler vite fait ce mariage, aussi vite que nous nous serons mariés ?

J'espère qu'il va me dire : « Je blaguais, Ruby... », mais rien ne vient.

— Alors, qu'en dis-tu, mademoiselle Miller ?

Parle-t-il sérieusement ? Vraiment sérieusement ? Je déjeune avec lui trois fois par semaines, je l'accompagne à l'occasion au cinéma après les cours, je passe une nuit avec lui, et le voilà prêt à m'épouser !

— Nick, tout ça est très romantique, mais...

— Il n'y a pas de mais, Ruby ! Je crois que je suis amoureux de toi et que tu m'aimes aussi. Mais tu es fiancée à quelqu'un d'autre.

Je suis fiancée à mon meilleur ami. Un homme capable de m'emmener au septième ciel, sur le plan affectif comme sur le plan physique. Un homme qui a toujours été à mes côtés dans les épreuves et les joies, grandes ou petites.

Tiens, je vais faire un petit test...

— Nick, est-ce que je t'ai dit que mon arrière-grand-mère Zelda viendrait sans doute habiter chez moi l'année prochaine avec son petit ami Harold ? C'est le lot entier qui est à prendre !

Il reste une seconde sans parler, puis me dit :

— Tu sais, il n'y a pas d'urgence à vivre ensemble là, tout de suite. Ce que je veux dire, c'est que nous ne nous connaissons pas vraiment, tous les deux. Nous apprendrons à le faire petit à petit, jour après jour.

— Un mariage à l'essai, en quelque sorte ? C'est ça que tu me proposes ?

— C'est la meilleure façon de bien gérer la situation, non ?

Il y a quelques mois, j'ai dit à Tom que, compte tenu de son âge, Mamie Zelda viendrait probablement s'installer chez nous, d'ici six mois environ. Il faut dire que sa maison de retraite médicalisée lui coûte une fortune, et elle m'a dit qu'elle voulait dépenser son argent autrement, s'éclater un peu avec Harold. Et aussi nous gâter, Stella et moi. Tom m'a demandé sans l'ombre d'une hésitation si elle serait plus à l'aise dans notre chambre ou s'il devait retaper la chambre d'amis pour la rendre plus accueillante pour une personne âgée. Ça, c'est Tom tout craché.

Nick, lui, ajoute :

— En plus, je ne nous vois pas du tout faire l'amour jour et nuit avec ton arrière-grand-mère dans les parages.

— Tu as sans doute raison.

— Bon. Alors à demain à ton hôtel ! Nous organiserons la cérémonie pour minuit et nous

rentrerons la bague au doigt ! Ça sera dingue. Suffisamment dingue pour que ça marche !

Je ne doute pas un instant que, derrière ce corps splendide, il est plein de bonnes intentions. Je suis certaine que cette curieuse demande en mariage vient du cœur. Je l'ai découragé, alors il est revenu à l'attaque. Là, je l'ai carrément envoyé sur les roses, et nous n'avons pas repris contact depuis. Et le voilà soudain qui me demande en mariage, me proposant une cérémonie dans le plus pur style hollywoodien. Tout ça sans connaître la réponse à aucune des questions qu'on doit se poser avant d'épouser quelqu'un.

Alors soudain, comme par magie, plus rien ! Il ne reste plus rien de l'attirance que j'ai eue pour Nick McDermott pendant deux ans et demi... Parce que Nick a transformé le fantasme en réalité, et que la réalité n'est pas si rose. Mon vrai fantasme, c'est Tom. Un homme qu'on aime pour la vie.

Stella avait raison. Je n'avais pas besoin de pistolet braqué sur ma tempe. Il fallait juste que l'homme qui n'était pas fait pour moi me pose la bonne question.

Je prends mon portable et je le repose. Trois fois de suite. Je me dis : « Appelle Tom ! » Mais cette indécision est nouvelle, ce que je ressens est nouveau. Un sentiment qui ressemble beaucoup à... de la peur. J'ai les nerfs en pelote, j'angoisse. Un début de crise de panique.

\* \* \*

— Quelle ironie du sort que Tom soit à l'origine de ce trac !

Dixit Stella, qui dîne avec moi ce soir dans notre chambre d'hôtel. C'est sûrement notre dernière nuit à Las Vegas, nous ne pouvons plus supporter l'idée de prendre un repas de plus à l'extérieur, avec un nouveau serveur, et une nouvelle addition. Nous sommes allongées à plat ventre sur le lit devant notre plateau-repas. Pour une fois, la télé est en marche, réglée sur VH1, mais si la chaîne continue de passer l'émission *Que sont-ils devenus ?*, elle n'est pas au programme ce soir.

Je joue avec quelques feuilles d'épinard égarées dans ma salade.

— J'ai une trouille monstre de l'appeler, Stella. Tu peux me dire pourquoi ?

— Tu redoutes sans doute qu'il rompe avec toi. C'est peut-être trop tard ?

— Sûrement pas. Pour Tom, ce n'est pas un motif de rupture. Tu sais, même si je lui disais que j'ai couché avec Nick pour ne plus fantasmer sur lui ou pour faire le point sur mes sentiments, je ne pense pas que Tom couperait les ponts. Il me laisserait trouver mon chemin seule. Si mon choix ne se portait pas sur lui, il en prendrait acte. Dans le cas contraire, tant mieux !

— Tant mieux ? Pourquoi ça ?

— Parce que je l'aurais choisi pour de bonnes raisons.

Stella avale une bouchée de saumon aux fines herbes et en coupe un morceau pour me le faire goûter, ce qui tendrait à prouver qu'il est délicieux !

— Profite du temps que tu as encore devant toi, et de ta liberté. Et quand tu seras prête à l'appeler, tu le feras.

— Je croyais devoir choisir entre Nick et lui. Mais c'est terminé, j'ai exorcisé Nick. Il est parti.

C'est la pure vérité. C'est comme si on m'avait libérée d'une pellicule qui me collait à la peau. Je désirais Nick, mais je ne ressens plus pour lui qu'une tendresse douce-amère. Nick est mon ami, il n'a jamais été que cela. Et quelque chose me dit que notre relation privilégiée s'en remettra facilement.

Lorsque je l'ai eu au téléphone, la dernière fois, il m'a dit qu'il était romantique et qu'il serait

prêt à traverser tout le pays si je disais oui. Je suis certaine qu'il l'aurait fait, qu'il me prendrait dans ses bras jusqu'à la chapelle de son choix, la plus dingue de tout Las Vegas, pour m'épouser. Mais que peut-on bâtir sur une romance sans rien pour l'étayer ? Pas de questions, pas de réponses.

— Le problème n'a jamais été la concurrence entre Tom et Nick, Ruby. Le problème, c'est juste toi. La question que tu dois te poser maintenant, c'est : est-ce que j'ai vraiment envie d'épouser Tom Truby ?

Je regarde ma bague, ma splendide bague qui brille de mille feux. C'est celle de ma mère, et elle semble faite pour moi. Mais j'ai soudain l'impression qu'elle m'emprisonne le doigt.



Difficile de dire au revoir à la voiture ! Mais pas au point que Stella accepte volontiers de refaire les trois mille huit cents kilomètres dans l'autre sens ! Nous n'avons pas du tout conduit depuis que nous sommes à Las Vegas, si ce n'est pour rejoindre l'aéroport. Et maintenant, nous rentrons chez nous. Enfin, Stella rentre, car moi je vais traîner ici encore un jour ou deux. Peu importe ce qui s'est passé avec Tom, je vais retrouver ma maison, et mon arrière-grand-mère, puis mon boulot en septembre. Et je vivrai à cent à l'heure. Stella, elle, réintégrera un appartement vide et devra faire face à l'inconnu.

Mon plan, c'est de l'aider à choisir l'endroit qui lui servira de chambre d'enfant dans son minuscule deux-pièces, à dresser la liste de tout ce dont elle aura besoin, lui donner quelques tuyaux pour prévenir les accidents domestiques, et à la mettre en selle pour sa nouvelle vie de future maman. Une maman célibataire, qui plus est. Dans une quinzaine de jours, c'est elle qui nous rejoindra en avion pour la célébration de nos anniversaires afin que Mamie Zelda puisse être des nôtres (elle est particulièrement fan des réunions de famille de ce genre !). Puis je ferai à mon tour le voyage pour les raisons que l'on sait...

Nous sommes assises près de la porte d'embarquement et nous feuilletons nos magazines préférés – *The New Yorker*, *Portyland*, *Lucky*, *Vanity Fair* et *People*, auquel je n'ai jamais pu résister. Nous avons un vol de cinq heures devant nous, sans compter la demi-heure à passer sur ces sièges orange peu confortables...

Une femme qui porte son bébé contre sa poitrine dans un Baby Björn demande à Stella si le siège à côté d'elle est occupé. Stella récupère sa pile de magazines, la femme lui sourit et la remercie. Nous ne voyons pas grand-chose du bébé si ce n'est le léger duvet sur le sommet de son crâne.

Stella regarde fixement la tête du petit et confie à la femme :

— Moi, j'attends mon bébé pour décembre. Et je suis plutôt stressée.

La femme éclate de rire.

— Moi aussi, je le suis toujours. Mais c'est génial !

Elle caresse doucement la couverture qui recouvre le dos du bébé et ajoute :

— Tout ce qu'on vous dit sur la maternité est vrai. Notamment le fait que ça vous change la vie du tout au tout.

— En bien ?

Elle hoche la tête.

— En mille fois *mieux* !

Elle fait signe à un homme qui s'approche d'elle avec un siège auto pour bébé et deux bagages à main sur l'épaule. La femme se lève.

— Voilà mon mari. Oubliez tous ces trucs que les bouquins vous recommandent d'acheter. Tout ce dont une maman a besoin, c'est d'un bon mari. Quelqu'un pour trimbalier le siège du bébé...

Le visage de Stella se ferme, mais la femme ne s'aperçoit de rien. Elle est déjà sur le tapis roulant avec son assistant.

Je passe mon bras sur l'épaule de Stella.

— Ce n'est pas grave, tu trimbaleras le siège toi-même. Et puis je suis là. Et les femmes ont des ressources insoupçonnées, pas vrai ?

— Sûrement.

Elle s'empare du magazine *People* et commence à tourner les pages bruyamment.

— Stella, je t'assure que tu feras une très bonne mère.

Elle ferme le magazine et me regarde avec toute la concentration d'une lectrice de visage digne de ce nom.

— Tu dis ça uniquement pour la forme ? J'ai vraiment besoin de savoir.

— Non, ce n'est pas une simple formule. Je suis sûre que tu t'en tireras comme un chef. Et maman sera fière de toi.

Je vois des larmes briller dans ses yeux.

— Ça a dû être tellement dur pour elle, mais elle y est arrivée, et avec des jumelles en plus ! D'autant que nous n'étions pas de tout repos, surtout moi... !

— Ce n'est jamais simple. Quand tu vas sur la plage par exemple : il faut se garer, trimbalier tout le matériel, se rappeler où on s'est garé, trouver un bon emplacement. Après ça, on te jette du sable dessus, et tous ces gosses qui n'arrêtent pas de hurler autour de toi... Tu te fais piquer par une méduse avant de découvrir que ton panier-repas est plein de sable. Et je ne parle pas des coups de soleil ! Tu dois te retaper tout le trajet jusqu'à la voiture pour chercher l'écran solaire, mais tu as oublié les clés et...

— C'est bon, je crois que j'ai compris.

— Maman l'a fait, comme des tas d'autres femmes. C'est vrai, ça aide d'avoir quelqu'un pour transbahuter le siège de voiture ou prendre la relève pour le biberon de 3 heures du matin... Mais tu as déjà tout ce qu'il te faut pour prendre bien soin du bébé.

— Tout ce qu'il me faut ? Je n'ai rien de tout ce qu'on trouve sur les listes des bouquins pour futures mamans. Je ne sais même pas changer une couche !

— Je t'assure que tu as ce qu'il te faut. Ce que je veux dire, c'est que tu as tout pour y arriver.

Son visage s'éclaire peu à peu. La voilà radieuse, tout à coup.

— Oh merci, Ruby ! Je déteste les démonstrations d'enthousiasme exagérées, mais venant d'une sœur que je vénère, ça représente beaucoup pour moi.

Je lui donne un coup de *People* sur la tête.

— Et moi j'adore les remerciements si sincères.

Son portable sonne. C'est la première fois depuis qu'elle est venue me chercher dans sa décapotable rouge.

— Oui, je suis bien Stella Miller. Oui... oui... non... bon. Quoi ? Oh mon Dieu, vous plaisantez ? Mais c'est génial. Oui, bien sûr.

Elle donne son adresse. Puis elle raccroche et se tourne vers moi avec un sourire épanoui.

— Tu ne devineras jamais qui c'était.

— La Roue de la Fortune, et tu as gagné un million de dollars ?

— Si seulement... ! Non, c'était ce flic de l'Iowa au visage poupin. De quelle ville déjà...

Isley, non ? Bref, mon exemplaire de *Vous attendez Bébé, soyez bien renseignée* a été retrouvé dans une voiture volée, et grâce au mot que tu as écrit sur le marque-page, le flic au visage poupin s'est souvenu de nous.

— Il va te le renvoyer ?

— Après le procès. C'est une preuve, apparemment. Il m'a dit qu'il n'aurait peut-être pas pris la peine de nous le poster, mais il s'est dit que j'aimerais récupérer le marque-page « très spécial »...

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Et c'est le cas ?

— On va le remettre à sa vraie place, dans la boîte à trésors de maman.

— Tout à fait d'accord !

— Ma trousse à maquillage et mes Maltesers n'étaient pas avec le livre.

Elle sourit.

— Le flic m'a dit : « Vous voyez, madame Miller, vous attendez un bébé, mais maintenant, vous savez aussi ce qu'on peut attendre de la police d'Isley : la justice. » Il a insisté sur *ce qu'on peut attendre*... Je suis prête à parier qu'il était impatient de me sortir cette bonne blague !

J'éclate de rire.

— Il t'a vraiment appelée « madame » ?

— Oui, et ça m'a paru vraiment bizarre d'être appelée « madame Miller ». Les gens partent du principe que si je suis adulte, je suis forcément mariée.

Notre vol est enfin annoncé. Mais comme nous ne voyageons pas en première classe et que nous n'avons pas besoin d'aide particulière, nous avons encore un bon moment à passer sur nos sièges orange avec notre pile de revues.

— Ruby, si vraiment tu épouses Tom, est-ce que tu vas changer de nom ?

— Je ne sais pas. J'ai toujours été très attachée au nom de Miller, parce que c'était la seule chose qui me liait à mon père. Mais maintenant, je n'y tiens pas plus que ça !

Elle marque une pause.

— Tu sais, j'ai fini par m'habituer à Ruby Truby. C'est très musical, finalement. Très rythmé...

En d'autres termes, ma sœur Stella vient de me donner sa bénédiction.

Chaque fois que j'arrive au-dessus de New York en avion, je redoute la vue sur les gratte-ciel. Ça me rappelle toujours d'où nous venons, et qu'il fut un temps où nous formions une vraie famille de quatre personnes. Et chaque fois, je pense à ma mère – une vraie New-Yorkaise – en train de faire nos valises pour nous emmener en terre inconnue et y entamer une nouvelle vie. J'ai toujours pensé que rester dans le Maine était une façon de rendre hommage au courage de ma mère, à ses choix et ses décisions. Je lui ai demandé un jour si ça l'embêtait que Stella profite de la moindre occasion pour filer à New York. Elle m'a dit qu'elle s'en fichait un peu et que c'était sans doute la perte de Silas qui poussait Stella à chercher du réconfort là où sa famille avait été au complet.

Et pendant ce temps, un inconnu du nom de Michael Roberts vivait à l'autre bout du pays, celui-là même que j'appelais jadis papa.

Tandis que les roues de l'avion touchent le tarmac de JFK, mon esprit oublie un peu le passé pour se concentrer sur l'avenir. New York est désormais la maison de Stella, la maison de ma future nièce ou de mon futur neveu. C'est à tout cela que j'associe la ville, à présent.

Stella ne possède qu'une infime partie de la Grosse Pomme. Son minuscule appartement de l'Upper West Side doit faire dans les trente-sept mètres carrés, chambre incluse. L'immeuble n'est pas un immeuble de luxe avec gardien, mais il a un ascenseur.

Tandis que les portes s'ouvrent dans l'entrée, Stella me dit :

— Je suppose que même s'il n'y avait pas d'ascenseur, et sans l'aide d'un mari empressé, je réussirais à me débrouiller, parce qu'en fait... j'habite au deuxième étage. En plus, un des grands avantages de New York, c'est que les supermarchés te livrent tes courses à domicile. Et aussi les pharmacies, et même les produits pour bébés Buy Buy Baby !

Depuis ma dernière visite, Stella a repeint l'appartement. Le blanc cassé un peu terne – couleur standard des appartements de location – a cédé la place à un jaune pâle très doux. Quant au décor, c'est une vue du Maroc – d'un côté, un paysage de carte postale et de l'autre, les souks. Dans le salon, sous un tableau de Stella, j'aperçois un joli petit berceau de bois peint en blanc avec un minuscule édredon blanc à l'intérieur.

— Je l'ai trouvé au marché aux puces. C'est marrant de se dire que d'autres bébés y ont déjà dormi. Peut-être un enfant de Bono ou de David Beckham, qui sait...

Je souris.

— On ne sait jamais.

— Ça, c'est sûr.

Nous passons le reste de la soirée sur son canapé, à faire des listes. La première est intitulée *Ce qu'il faut pour le bébé* et ça va du lit aux couches, en passant par l'aspirateur de mucosités et la baignoire. L'autre liste, c'est *Ce qu'il faut pour Stella*, et ça va du porte-bébé Baby Björn aux techniques de respiration pour l'accouchement.

Stella jette son bloc-notes sur la table basse et pose les pieds dessus.

— Je peux aller aux cours toute seule, non ? Je sais bien qu'on est censé avoir son partenaire à ses côtés, mais qui veux-tu que j'emmène avec moi ? J'ai des amies, bien sûr, mais pas de « meilleure amie » qui puisse faire l'affaire.

— Bien sûr que si, tu m'as, *moi* ! C'est moi qui t'assisterai. Je prendrai l'avion chaque semaine pour assister à ta séance. Et deux semaines avant l'accouchement, je m'installerai chez toi.

Stella se mord la lèvre, sa façon à elle de lutter contre les larmes.

— Si tu savais à quel point ça me fait plaisir, Ruby.

— Les sœurs jumelles sont faites pour ça, non ?

— Celles qui sont gentilles... Tu ne peux pas savoir combien je suis jalouse de toi.

Elle pousse un soupir et avale une gorgée de tisane.

— De moi ? Tu es jalouse de moi ? Mais pourquoi, bon sang ?

— Tu sais toujours ce qu'il faut faire. Y compris avec Tom. Je me rends compte à présent à quel point j'avais tort. En fait, j'ai toujours été attirée par les types comme Nick, avec leur petit côté roublard. Des intouchables... je devais prouver aux autres et à moi-même que je pouvais les avoir ! Mais ce genre de mecs, personne ne peut jamais les avoir.

— Tu as raison. Nick m'a demandée en mariage, mais il m'offrait quoi ? Un futur divorce !

Elle éclate de rire.

— Oui, alors que l'engagement de Tom, c'est pour toute la vie. Une famille. Un avenir... enfin tout le tremblement. Sans oublier la clôture de bois peinte en blanc, et j'en passe ! Et tu n'as jamais eu peur de dire oui à tout ça, de le vouloir. De penser que tu pouvais vraiment avoir ce genre de vie.

— Toi, tu m'as toujours dit que la vie était ennuyeuse...

— Oui, c'est vraiment assommant de rentrer chez soi pour retrouver quelqu'un qui t'aime et en qui tu peux avoir confiance. Quelqu'un qui s'inquiète chaque fois que tu es en retard et que tu ne te sens pas bien, et que tu as besoin d'aide.

Je vois ses yeux s'emplir de larmes.

— J'ai été tellement stupide, Ruby ! J'avais tout faux. Et tu as eu raison de me reprendre : Tom n'a jamais été un filet de sécurité pour toi. C'est Nick qui a joué ce rôle, parce qu'il n'a jamais rien été d'autre qu'un fantasme, du début à la fin. C'est tellement simple d'aimer un fantasme... Ne désirer que l'inaccessible, c'est un travail à temps plein ! Et ça te rend inaccessible à ton tour.

J'observe Stella. Quelle perspicacité ! Dire qu'il y a quelques semaines encore, elle n'était à mes yeux qu'une extraterrestre tout droit sortie de *Star Trek*. Elle a raison. Tout ce qu'elle dit est parfaitement exact.

Elle ajoute, comme si elle pensait tout haut :

— Tant que tu étais amoureuse de Nick, tu étais incapable d'aimer Tom, de t'engager pleinement vis-à-vis de lui. Tu le gardais à distance, par sécurité. J'ai vu juste ou pas ?

Alors là, je suis carrément impressionnée.

— En plein dans le mille ! Pourrais-tu m'expliquer comment tu es devenue aussi sagace ? Aux dernières nouvelles, c'est bien moi qui suis allée dans une fac de renom, non ?

Elle sourit.

— C'est l'école de la vie qui m'a tout appris, ma chérie ! Depuis la disparition de Silas, c'est moi qui utilise les hommes et les coups d'un soir comme des filets de sécurité. Et jusqu'ici, je ne comprenais pas comment je fonctionnais.

Sur ce point, nous étions deux.

\* \* \*

Voilà au moins vingt minutes que Stella est partie me chercher un oreiller et une couverture.

— Stella ?

Je vais dans la salle de bains, puis dans la chambre : elle s'est endormie comme une masse, la tête vers le pied du lit.

Sur la planchette du radiateur situé en face de son lit, des photos sont alignées. Des photos de Stella et moi, de Stella et maman, et de nous trois. Sans oublier Stella et Silas, bras dessus bras dessous sur la plage. Il y en aura bientôt une de plus : Stella et bébé Silas (ou Clarissa).

Un peu plus tôt dans la soirée, alors que nous étions dans la chambre, un mètre à ruban à la main, pour essayer de trouver le meilleur endroit pour installer le berceau, j'ai cherché des yeux une photo que je connais bien. Celle de la famille Miller au grand complet sur la plage, moi sur les épaules de ma mère et Stella sur celles de notre père. Nous avons tous les yeux plissés à cause du soleil, et le sourire aux lèvres.

La photo a disparu. Et Stella a remplacé les autres pour combler le vide laissé. Je trouve ça bien. Le message est clair : si elle est parfaitement consciente que la photo d'une nouvelle famille ne

remplace pas et ne remplacera jamais ce qui a été, c'est la preuve que la vie continue, qu'on avance avec elle et qu'elle change constamment.

Je laisse Stella étendue sur sa couette et je pars à la recherche d'une couverture dans son armoire. Je l'étends sur elle, puis j'éteins la lumière et je ferme la porte. Je m'allonge sur le canapé du salon, je cale un oreiller sous ma tête et je me glisse sous la couverture en chenille. Puis je m'empare de mon portable et j'appuie sur la touche « Tom » dans mes favoris.

Il décroche aussitôt.

— Tu m'as manqué, tu sais. Je suis vraiment très, très, très en colère contre toi.

— Je sais. J'ai des tas de choses à te raconter et à me faire pardonner. Mais pour l'instant, je veux que tu saches que j'ai compris un truc très important. Quand je dis « truc », c'est parce que je n'ai pas trouvé de meilleur mot. Un truc que j'ignorais complètement...

— J'ai toujours su que tu avais de la ressource, Ruby. C'est une des raisons pour lesquelles j'étais convaincu que ta virée avec Stella à travers le pays était une bonne idée.

— Et tu as eu raison. Alors... tu n'es pas curieux de savoir ce que j'ai découvert ?

— Si, bien sûr.

C'est comme s'il était soudain là, dans cette pièce, pelotonné tout contre moi sur le canapé. J'ai l'impression de sentir sur moi la chaleur de son regard bleu pétillant d'intelligence.

— Eh bien voilà : j'ai compris que tu étais le seul qui compte pour moi, Tom. Depuis le début. Depuis le jour où je suis arrivée à la BLA. J'ai cru que j'avais un sérieux faible pour Nick, mais je me suis rendu compte que cette attirance n'était qu'un prétexte pour te garder à bonne distance de moi. Pour me protéger, juste au cas où... où tu partirais.

— Mais je ne vais nulle part.

— Maintenant, je te crois. Je te fais confiance. Ce n'était pas vraiment le cas avant.

— J'imagine que tu vas laisser tomber le bourreau des cœurs de la BLA. Ce sera peut-être une grande première pour lui...

— C'est déjà fait. Mais tu sais quoi ? Je parierais que ce n'était pas la première fois.

— Sans doute pas.

Tout à coup, la vérité m'apparaît. Nick a déjà été rejeté quelque part au cours de sa vie, et il n'est pas prêt pour le grand plongeon. Mais il en a été à deux doigts avec moi, il a fait un grand pas en avant. Et quand la femme de sa vie croisera sa route, il sera prêt à se donner entièrement à l'heureuse élue.

Le lendemain matin, Stella et moi prenons le métro pour aller chez Buy Buy Baby, un magasin immense dédié aux bébés. Allée après allée, on y trouve tout ce à quoi on n'avait jamais pensé, même après avoir lu tous les bouquins sur le sujet. Vous auriez pensé aux lunettes de soleil pour les passagers arrière, vous ? Ou au chauffe-lingettes pour le change du bébé ?

Stella entre dans le magasin sans avoir la moindre idée de ce à quoi ressemblera la chambre de son enfant. Bien qu'on lui propose un choix de centaines de lits d'enfant, du plus simple au plus sophistiqué, elle craque pour un lit blanc transformable au charme désuet. Ça colle parfaitement avec le berceau. Puis elle choisit des draps d'un jaune pâle très doux et un tour de lit assorti avec des boîtes de rangement couleur myrtille. Armées de nos listes, nous savons ce que nous cherchons. Nous remplissons nos chariots : couches, lingettes, chauffe-lingettes (juste au cas où), ainsi que bodies et grenouillères de toutes les couleurs. Nous avons déjà fait notre petite enquête sur les sièges-auto pour bébé et les poussettes, ce qui rend notre choix plus facile. Stella a un coup de cœur pour une table à langer Jenny Lind et pour un petit tapis épais en tissu-éponge. Nos plus gros achats seront livrés à domicile.

Au fur et à mesure que nous parcourons les allées, nous découvrons d'autres trésors. Stella me dit qu'elle ne peut pas passer une demi-heure de plus à choisir – entre les aspirateurs de mucosités et les minuscules coupe-ongles. Après tout, elle a des mois devant elle pour réfléchir à l'installation de la chambre du bébé et de l'armoire à pharmacie. Tandis que nous approchons des caisses avec nos deux chariots bourrés d'emplettes, Stella rajoute une adorable pendule sur laquelle on voit une vache sauter par-dessus la lune et une veilleuse assortie.

J'insiste pour payer le tout. Certes, Stella a réussi à amasser un joli magot – j'apprends à cette occasion qu'elle a judicieusement placé l'argent hérité de notre mère –, mais j'ai envie de la gâter, de jouer les bonnes fées en l'inondant de cadeaux, elle et le bébé. Mais elle n'est pas d'accord. Elle tente d'envoyer valser ma carte de crédit pour tendre la sienne, puis elle finit par céder et me serre dans ses bras.

Dehors, nous passons au moins vingt minutes à essayer de trouver un taxi. L'air chaud et humide de New York me rappelle à quel point la brise fraîche de Blueberry Hills me manque, tout comme l'océan qui n'est qu'à quelques minutes de la maison. Dans quelques heures, je serai en route pour La Guardia Airport et je prendrai place dans l'avion qui me ramènera chez moi – là-bas dans le Maine, auprès de Tom, pour devenir Mme Ruby Truby. Sans l'ombre d'une hésitation et sans filet de sécurité. Les filets de sécurité, c'est bon pour les amies. Et les sœurs.

C'est notre dernier repas ensemble, au terme de notre équipée sauvage à travers le pays. Nous sommes toutes deux partantes pour manger chinois dans un des meilleurs restaurants de New York. Le restau favori de Stella est à quinze pâtés de maisons d'ici, au sud de la ville (un vrai problème vu la chaleur et l'humidité ambiante). Mais il y a une fête de rue organisée sur une portion d'Amsterdam Avenue, ce qui est la promesse d'un bon *funnel cake* en guise de dessert, sur le chemin du retour.

Une bouffée d'air conditionné nous tombe dessus dès que nous entrons au Lucky Duck. On nous attribue une table en vitrine, pratiquement sous l'enseigne pourpre du restaurant. Stella a apporté son appareil photo pour prendre quelques clichés des principaux meubles de la chambre du bébé chez Buy Buy Baby, afin de pouvoir imaginer la déco avant la livraison. Je demande donc au serveur s'il veut bien sortir une minute pour nous prendre en photo, en s'assurant que l'enseigne du Lucky Duck sera bien visible. Je me sens un peu coupable de l'envoyer dehors par cette chaleur, mais ça ne lui pose apparemment aucun problème. Il prend même deux photos, juste au cas où...

Nous sommes en pleine discussion pour choisir entre le poulet au sésame et le poulet à l'ail lorsque quelqu'un appelle Stella. Par son prénom. Nous levons le nez : un type très séduisant est planté devant nous et décoche un sourire radieux à ma sœur. Le souffle coupé, Stella se cache le visage dans les mains.

Je note que les pommettes de l'homme ont rosé.

— Je ne sais pas si tu te souviens de moi, mais... nous nous sommes rencontrés il y a quelques mois. C'était au bar du Georgina...

J'en reste bouche bée.

— Jake !

Il hoche la tête.

Stella a beaucoup de mal à cacher sa joie.

— Tu sais, je t'ai cherché...

Lui aussi est aux anges. Cet homme ressemble étonnamment à Hugh Jackman, les yeux bruns et le reste.

— Moi aussi, je t'ai cherchée. Je suis revenu plusieurs fois au Georgina, mais je ne t'ai jamais vue. Et je ne me souvenais pas des autres endroits que nous avons fréquentés, ni du lieu où tu habites.

Il est aussi attendrissant que séduisant. Grand, un peu plus d'un mètre quatre-vingts, mince, mais carré d'épaules. En plus, il a une fossette... Et le regard franc, ouvert. Ses cheveux châtain foncé sont souples et épais.

— Jake, le soir où nous nous sommes rencontrés, tu m'as bien parlé de Las Vegas ?

Il confirme.

— Mon frère a enterré sa vie de garçon là-bas, et nous sommes restés une semaine entière au Caesars.

Stella et moi en tombons presque de nos chaises.

— Tu es resté une semaine entière à Las Vegas ? La semaine dernière ?

— Non, ça remonte à quelque mois. J'y suis allé le lendemain de notre rencontre.

Le serveur s'approche avec une chaise et fait signe à Jake. Il se tourne vers nous.

— Puis-je me joindre à vous ?

Stella est bien trop à côté de ses pompes pour prononcer un seul mot. Je réponds donc à sa place.



— Mais bien sûr.

Je me demande si le bébé aura les yeux bruns de Jake ou les yeux bleus de Stella. Dans les deux cas, le bébé sera gagnant.

Jake nous donne alors le fin mot de l'histoire. Il passait près du Lucky Duck en se rendant à son club de fitness au coin de la rue lorsqu'il a aperçu Stella derrière la vitre. Il a cru que c'était la chaleur et l'humidité qui lui jouaient un mauvais tour, et que c'était sûrement un mirage, que la femme assise là-bas ne pouvait pas être la femme de ses rêves (ce sont ses propres termes !), celle qu'il n'arrêtait pas de chercher depuis trois mois.

Si nous avions pris place à une autre table, ou si Stella était allée faire un tour aux toilettes deux minutes plus tard, il nous aurait ratées !

Décidément, le Lucky Duck mérite bien son nom.

Tout en dégustant deux plats à base de poulet, un à base de bœuf, deux sortes de boulettes et du riz cantonnais aux légumes, nous apprenons que Jake Singer est avocat d'entreprise, qu'il habite à trois pas d'ici et que le Lucky Duck est son restau chinois préféré, à lui aussi.

Stella Singer. Voilà un nom qui sonne bien, non ?

Tout à coup, je me dis que je suis en train de gâcher leurs retrouvailles. Et d'ailleurs, il est grand temps que je rentre chez moi.

J'appelle Stella sur son portable depuis l'avion, ce qui devrait ajouter un paquet de dollars au prix du voyage.

— Je ne te poserai aucune question. Mais raconte-moi tout, dans n'importe quel ordre !

Elle éclate de rire.

— Bon, alors voilà... Après le Lucky Duck, il m'a demandé si j'avais envie de faire une balade. Au début, j'ai pensé que nous pourrions faire un tour à la fête de rue, mais je me suis dit que ce n'était pas le lieu idéal pour annoncer à Jake qu'il était le futur père d'une petite Clarissa ou d'un petit Silas. Je lui ai donc proposé d'aller à Central Park, et une fois arrivée à l'endroit que je préfère, je lui ai tout raconté.

Son endroit préféré, c'est l'Ange des Eaux de la fontaine Bethesda. C'est toujours là qu'elle va pour faire un vœu.

— Et alors ?

— Ça y est, c'est fait.

J'attends, mais elle prolonge le suspense.

— Ruby, je lui ai tout dit... c'est sorti tout seul, je lui ai tout raconté depuis le début. Notre rencontre, ce que j'ai ressenti et après, mes efforts vains pour le retrouver. Je lui ai parlé de ma virée dans le Maine pour te demander de traverser le pays avec moi, à sa recherche.

— Et il a dit quoi ?

— Il a répété plusieurs fois *Waouh*. Et ensuite, il m'a dit que la nouvelle était devenue un peu plus facile à gérer dans la mesure où nous nous étions rencontrés au moins trois fois : notre premier rendez-vous, bien sûr, puis la rencontre au Lucky Duck, et Central Park... Et qu'il était désormais hors de question qu'il disparaisse de ma vie.

— Il a dit ça ?

— Oui. Deux fois.

— Et quand le revois-tu ?

— Il va venir dans une heure. Il est en train de faire la cuisine, et il doit amener des provisions.

Apparemment, c'est un super-chef ! Le cousin Rory serait fier...

— Si tu savais comme je suis heureuse pour toi, Stella. Tellement heureuse.

Elle murmure :

— Moi aussi. Il y a bien un dicton qui prétend qu'on doit parfois parcourir des tas de kilomètres pour trouver ce qui se trouvait déjà à portée de main, dans son jardin, non ? C'est exactement ce qui m'est arrivé.

— C'est vrai. Alors, quelle tenue vas-tu mettre ?

— La robe que j'ai achetée au Nebraska. Elle est chargée de souvenirs...

J'éclate de rire.

— Et comment ! Bon, il faut que je parte. Tu m'appelles demain ?

J'ai sa parole.

Tom m'attend à la porte du terminal. Avec un bouquet d'iris orange dans une main, l'autre main sur le cœur. Puis il court vers moi, me soulève du sol et se lance dans un pas de valse effréné tout en m'embrassant. Un long, un très long baiser qui m'emporte au septième ciel.

## Épilogue

### Septembre

Robes roses des demoiselles d'honneur : à vérifier.

Auberge de rêve au bord de la mer : idem.

Les organisatrices de mon mariage, à savoir mes futures belles-sœurs, viennent souvent avec d'énormes magazines en papier glacé sous le bras, sans oublier les nuanciers et les échantillons de tissu. « Tu savais qu'il existait soixante-douze nuances de rose ? » « Est-ce que tu aimes le taffetas autant qu'Anne ? » « Tu sais que Caroline n'a jamais aimé la peau de soie ? »

Après avoir écouté pendant plus d'une heure le fruit de leurs recherches sur « le style de robe à choisir pour la réception », je décroche. Il y a des centaines de points autrement plus importants à étudier (elles aussi ont fait des listes !) : de la robe de mariée en passant par le repas, le choix de l'orchestre et les fleurs. Et j'aimerais mieux planifier le prochain semestre de cours plutôt que mes noces !

Avec leur bandeau sur la tête et leur twin-set, Caroline et Anne ne sont pas du genre à pécher par une frivolité débridée. Je pense qu'on peut compter sur elles pour organiser le grand jour. Et un filet de sécurité le jour du mariage, non seulement je ne suis pas contre, mais je trouve que c'est une excellente idée...

Lorsque je leur dis que je les laisse s'occuper de tout, que je me fie à leur bon goût – y compris pour le choix de la musique (à condition que *Fly Me to the Moon* soit prévu au programme) –, elles sont excitées comme des puces ! Nous devons encore, Tom et moi, choisir notre chanson, mais Frank est indissociable de moi et de Stella...

C'est Stella qui sera ma première demoiselle d'honneur. Caroline, Anne et ma vieille copine Amy seront demoiselles d'honneur. Et c'est Zelda, mon arrière-grand-mère, qui me conduira jusqu'à l'autel. Quand je lui ai proposé d'assumer ce rôle, elle était ravie ! Naturellement, Tom Truby m'attendra tout au bout de l'allée, comme il se doit.

J'ai revu Nick une seule fois depuis mon retour. Je l'ai appelé à plusieurs reprises dès que je suis rentrée à la maison pour lui proposer de le rencontrer. Il m'a fait les honneurs de son appartement, la garçonnière qui fut naguère au cœur de mes fantasmes les plus fous. Mais ça ne m'a fait ni chaud ni froid.

Nick n'avait pas changé. Toujours aussi craquant... mais mon cœur était désormais ailleurs.

Je lui ai dit :

— Notre amitié compte énormément pour moi. Et ça fait maintenant près de trois ans. Je sais que ça peut paraître banal, voire naïf, mais c'est la vérité. Alors, il n'y a aucune raison pour qu'elle prenne fin, n'est-ce pas ?

— De toute façon, on ne se débarrasse pas facilement de moi ! Tu sais, Ruby, je ne suis pas sorti indemne de notre aventure, mais tu avais sans doute raison : je désire toujours ce que je ne peux pas avoir et j'ai idéalisé notre amitié. Tout ce que tu m'as dit au téléphone quand je t'ai appelée à Las Vegas était vrai. J'ai eu du mal à l'encaisser, mais c'était la vérité.

— Nick, tu feras toujours partie des gens qui comptent beaucoup pour moi...

— Encore heureux, parce que tu restes ma meilleure amie. Même si je dois toujours me poser des questions sur ce que j'ai fait ou ce que je n'ai pas fait, il y a une chose dont je suis sûr : tu as trouvé l'homme qu'il te faut.

Moi aussi. Sauf que je ne me pose plus de questions. C'est du passé.

Il a fallu un mois à Nick pour passer à sa nouvelle conquête, une coriace qui n'est autre que Meg Fitzmaurice, la superbe titulaire de la chaire d'anglais, celle qui m'avait mise en garde contre Nick le jour de mon arrivée à la BLA. Elle a suivi elle-même ce conseil pendant quatre ans, et puis elle a craqué dans un moment de faiblesse, le jour où son mari l'a quittée pour une jeune fille ! Elle a *prétendu* que Nick n'était qu'une passade, mais j'ai bien senti qu'un lien plus solide les unissait peu à peu. Et que c'était bien pour tous les deux.

Jake et Stella forment vraiment un sacré couple ! Lui est fou amoureux de ma sœur, et même s'ils angoissent terriblement à propos du bébé et de leur rôle de parents, ils apprennent peu à peu à se connaître. Et ils y croient dur comme fer.

Stella m'a appelée pendant que j'étais dehors avec Tom, sur la balancelle, pour profiter du dernier week-end estival avant la reprise des cours, mardi.

— Il est merveilleux, tu sais... Le week-end dernier, il a peint une petite fresque sur le mur, au-dessus du lit de Clarissa. Un truc qui rappelle l'adorable pendule avec la vache qui saute par-dessus la lune. Je suis impatiente que tu voies ça ! Et que tu découvres la chambre...

— Tu as bien dit « le lit de *Clarissa* » ? Pas « de Silas ou de Clarissa » ?

Elle pouffe.

— C'est pour ça que je te téléphonais, en fait. Je voulais t'annoncer que c'est une fille. Mais comme d'habitude, j'ai l'esprit ailleurs et j'oublie l'essentiel. Si tu me voyais... Je suis devenue une vraie bombonne. Carrément énorme ! Attends... il faut que je te laisse. Les Singer sont arrivés, les parents de Jake. C'est la première fois que je les vois car ils vivent en Floride. Nous ne nous sommes parlé qu'au téléphone, et ils ont l'air très sympa, mais je suis quand même dans mes petits souliers. Tu te rends compte... Ce sont les futurs grands-parents de Clarissa ! Je suis tellement contente qu'elle ait des grands-parents, et une tante comme toi. Oh là là, il faut que je file. Bisous à Tom. Bye !

Ça me fait du bien de savoir Stella aussi heureuse. Elle et Jake parlent déjà mariage. Stella s'est connectée au site web du *New York Times* pour imprimer le fameux article sur le mariage, avec les questions que chaque couple doit se poser avant de convoler en justes noces. Dès qu'ils ont constaté qu'ils n'avaient aucun mal à répondre, ils ont décidé de sauter le pas.

Mais ils ont encore du temps devant eux. En attendant le grand jour, ils vont se concentrer sur un objectif : être les meilleurs parents possibles pour Clarissa (j'ai appris que Jake aimait les deux prénoms choisis par Stella, même après qu'elle lui a expliqué pourquoi elle aurait choisi « Silas »

pour son fils).

Tom revient de la maison avec une carafe bien fraîche de citron pressé et un de ces petits ventilateurs portatifs à pile que ses nièces ont laissé le week-end dernier. Demain, nous réintégrerons nos tenues de prof. Nous nous réveillerons à l'aube et nous passerons la journée avec des gamins de 7 à 12 ans et des ados. Tom emplit mon verre et portons un toast aux derniers jours de l'été. Epaule contre épaule, nous commençons à nous balancer doucement. Toujours galant, Tom prend bien soin d'orienter le petit ventilateur dans ma direction.

A la fameuse question quinze – Votre couple est-il suffisamment solide pour relever les défis ? – nous sommes convaincus, lui et moi, que la réponse est OUI.

## Remerciements

L'année où j'ai écrit ce livre (mon éditrice serait en droit de me corriger en précisant qu'il m'a fallu en réalité *un an et demi*) a été une drôle d'année dans les deux sens du terme : bizarre et divertissante à la fois. Je tiens à remercier du plus profond du cœur les nombreuses personnes qui m'ont soutenue de leur bonne humeur, de leur gentillesse, de leur patience et qui m'ont offert une continuelle source d'inspiration, à commencer précisément par mon éditrice, Linda McFall, Margaret O'Neill Marbury, Joan Marlow Golan, Selina McLemore et Melissa Caraway (la personne la plus organisée qui soit).

Je remercie aussi mon agent, Kim Witherspoon, et Alexis Hurley, débordant d'énergie.

Merci également à ma famille, pour son soutien de tous les instants — les bons... et les moins bons.

Merci à mes amies Elizabeth Zurkan, Lee Naftali et Karen Hirsch pour m'avoir écoutée (avec une patience sans bornes).

Merci à Lee Nichols, Kristin Harmel, Sarah Mlynowski, Alison Pace et Lynda Curnyn pour leurs conseils très judicieux.

Un merci très spécial enfin à toute l'équipe de Falmouth, dans le Maine, pour avoir apporté à un auteur régional un soutien constant, dans une totale bonne humeur.

Merci à Adam qui s'est toujours montré un véritable ami.

Et aussi à mon très cher Max, ma source d'inspiration, qui m'aide à avancer à tous les niveaux.

*TITRE ORIGINAL* : QUESTIONS TO ASK BEFORE MARRYING

*Traduction française* : F.M.J. WRIGHT

© 2008, Melissa Senate.

© 2008, 2012, Traduction française : Harlequin S.A.

Illustration couverture :

VIRGINIE JACQUIOT

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

ISBN 978-2-2802-7116-5

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

# Quinze questions à se poser avant de l'épouser



Dans quelques jours, j'épouse Tom. N'est-ce pas merveilleux ? Je vais enfin pouvoir laisser derrière moi les dimanches pathétiques passés devant *Sex and the City*, les regards désespérés de ma mère, les remarques blessantes de mes amies déjà mariées et mères de famille, les dîners en tête-à-tête avec ma plante verte... C'est du moins ce que je m'imaginai, car, alors que le jour J approche à grands pas, je ne vous cacherais pas que d'étranges pensées me traversent l'esprit. Soudain, je n'ai pas du tout envie de passer mes dimanches soir devant un match de base-ball et encore moins de renoncer à me nourrir de Special K à même la boîte. Et puis, il y a Nick aussi, mon collègue du service financier. Pourquoi n'ai-je jamais remarqué à quel point il était sexy ? Le portrait craché de Bradley Cooper !



Melissa Senate a d'abord travaillé comme éditrice dans une grande maison new-yorkaise avant de se lancer dans l'écriture avec un brio jamais démenti. Installée dans le Maine, elle nous régale de ses comédies menées tambour battant, toujours attendues avec impatience par leurs lecteurs de l'Atlantique.